

# CONCOURS — DE — NOUVELLES

PARLER DU TRAVAIL  
*Oserez-vous prendre la plume ?*

## SOMMAIRE

<i>Préface</i> .....	3
 <i>Jalène™</i>	
<i>1<sup>er</sup> prix du concours</i> .....	5
<i>Sagesse du poisson rouge</i>	
<i>2<sup>ème</sup> prix du concours</i> .....	9
<i>Ressources humaines</i>	
<i>3<sup>ème</sup> prix du concours</i> .....	15
 <i>2080</i> .....	20
<i>Aurore</i> .....	25
<i>CDI ?</i> .....	30
<i>Ceux qui rapportent... et ceux qui coûtent</i> .....	34
<i>Chambre 315</i> .....	38
<i>En faire des caisses</i> .....	42
<i>Implosion</i> .....	46
<i>Jours ordinaires</i> .....	50
<i>L'entretien</i> .....	54
<i>La chanson des oranges</i> .....	58
<i>La psycho dynamite du travail</i> .....	62
<i>La vie se travaille</i> .....	66
<i>Le gardien de l'immeuble</i> .....	70
<i>Le peuple qui construit</i> .....	74
<i>Le philanthrope</i> .....	78

<i>Le plan de sauvegarde de l'emploi.....</i>	<i>83</i>
<i>Le test de Turing.....</i>	<i>87</i>
<i>Les veilleurs de beau .....</i>	<i>92</i>
<i>Mad_Margx.....</i>	<i>96</i>
<i>Rendez-vous dans dix ans .....</i>	<i>101</i>
<i>Rêve de carrière.....</i>	<i>106</i>
<i>Symposia.....</i>	<i>111</i>
<i>Tout n'est pas perdu.....</i>	<i>115</i>
<i>Traineau, boulot, dodo .....</i>	<i>119</i>
<i>Un Noël de flic.....</i>	<i>123</i>
<i>Un recrutement ordinaire .....</i>	<i>126</i>
<i>Une journée ordinaire.....</i>	<i>130</i>
<i>Unfinished business .....</i>	<i>134</i>
<i>Vague à l'âme</i>	
<i>1<sup>er</sup> prix du concours 2020.....</i>	<i>139</i>
<i>Un matin pas comme les autres</i>	
<i>1<sup>er</sup> prix du concours 2021.....</i>	<i>144</i>
<i>La 123</i>	
<i>1<sup>er</sup> prix du concours 2022.....</i>	<i>149</i>

## Préface

À un journaliste qui lui demandait pourquoi il était si pessimiste, Léonard Cohen donna cette réponse : « Le pessimiste, c'est celui qui attend la pluie. Moi je suis déjà trempé jusqu'aux os, alors... »

Il n'y a pas de pessimisme dans ce recueil, seulement des âmes trempées jusqu'aux os, des âmes ruisselantes même, des espoirs qui se fracassent contre la dure réalité de la vie, la dure réalité du travail. Les textes que vous vous apprêtez à lire, ici, ce sont d'abord des histoires, des tranches de vie et d'inquiétude... D'aspirations éteintes. Des cris muets.

Et ces histoires nous rappellent tellement les nôtres. On a tous connu un Antoine, un Ilyes, une Margaux, une Marie, un Momo, un Jérôme... un poisson rouge qui observe le monde autant que le monde l'observe. On devine que certains de ceux qui racontent ces histoires ne travaillent plus. Mais leurs textes portent sur la fin des illusions... Sur les blessures du passé qui n'ont jamais cicatrisé et suintent au présent. Sur la façon de survivre à ça.

Ces quelques nouvelles remuent et donnent envie de serrer leurs auteurs contre son cœur pour les consoler de ce travail qui ne les épargne pas. Pour les protéger de ces IA qui sont ici partout avec leur cortège de menaces funestes.

Dans chacune d'elles, vous y découvrirez l'essence même de ce qui constitue l'ADN de celle ou celui qui se cache derrière ces phrases vibrantes de détresse. Dans certaines, vous entendrez une promesse d'autres textes à venir, d'autres émotions à recevoir.

Mais j'en ai assez dit. Je vous laisse affronter ces détresses et ces lueurs qui brillent au bout de ces sentiers d'inquiétude. Je vous laisse découvrir ces promesses de jours meilleurs. Je vous laisse écouter ces cris muets.

*Olivier MARTINELLI*  
*Président du jury 2023*

## Jalène™

Thomas SOLONCE

Devant un miroir, Ilyes corrige sa coiffure et ajuste le nœud de la cravate. Il jette un œil à son pad, huit heures deux. « C'est parti ! » Il s'assoit sur son canapé puis observe le colis réceptionné il y a trois jours et posé sur la table basse. Sur la face visible du carton, le jeune homme lit : « Bienvenue dans notre entreprise ! A ouvrir le premier jour d'activité, entre 8h et 9h. » A l'aide d'un couteau, Ilyes découpe soigneusement l'emballage et découvre l'intérieur attendu : un large écran plié et une mini-unité centrale équipé d'un haut-parleur. En cinq secondes, il connecte l'ensemble, l'écran déployé s'allume. Le portrait d'une jeune femme contrite apparaît : « Bonjour, je m'appelle Jalène. Merci de bien vouloir patienter, je me connecte au serveur de l'entreprise. » Il reconnaît aussitôt l'intelligence artificielle animée. Pendant la longue attente du formatage, Ilyes ne peut s'empêcher d'adresser un sourire bête et crispé au minuscule point de lumière rouge qui se dégage de la webcam intégrée à l'écran.

Il repense à son entretien d'embauche que Jalène a mené en visioconférence. Grâce à sa formation, le jeune homme maîtrisait l'exercice. Il savait l'importance que l'IA accordait à la présentation du candidat : sourire de belles dents blanches, rire d'insipides plaisanteries, toujours se montrer positif... Ilyes sortait de chaque entretien avec une impression nauséuse. Ce jour-là, l'avatar animé de Jalène marqua une pause et interrogea le postulant : « Vous souriez mais je ne sens pas de joie, ni dans votre regard, ni dans le ton de votre voix. Est-ce que je me trompe ? » Pendant une seconde de dépourvu, le jeune homme effaça son sourire de façade ; puis il exagéra son expression et mentit : « Non, tout va bien, je vous assure. Et je peux vous affirmer que je suis très heureux à l'idée de saisir l'opportunité de pouvoir travailler dans votre entreprise, Jalène. »

Soudain le visage de l'IA apparaît sur l'écran : « Bonjour, Ilyès. Au nom de l'entreprise, je vous souhaite la bienvenue. Comment allez-vous en ce premier jour de travail ?

- Bonjour, Jalène. Je vous remercie et me porte très bien. Et vous-même ? » De suite, il se trouve ridicule d'interroger -comme un réflexe- un bot sur son état de santé, qui lui répond avec amabilité : « A merveille ! J'ai hâte de commencer mon rôle d'assistante personnelle. Mais avant tout, je vous propose de régler les dernières formalités administratives pour assurer la mise en paie de votre salaire. En effet, je vois dans votre dossier de recrutement qu'il manque un document important : votre RIB. Je vous invite à me le transmettre immédiatement afin de régulariser votre recrutement. Par la suite, nous pourrions discuter des horaires, congés et objectifs. Enfin, je vous présenterai l'entreprise, ses valeurs et son organisation. A noter qu'en fin de matinée, nous aurons ensemble un rendez-vous en visio avec votre n+1. Est-ce que ce programme vous convient ? Et à la moindre question, je serai heureuse de vous répondre.

- Oui euh... Quand pourrais-je rencontrer mes collègues ? Je veux dire, physiquement.

- Cette rencontre n'est pas prévue à ce jour. Une visioconférence hebdomadaire vous permettra d'échanger et partager avec eux. En cas de besoin, vous pourrez également contacter un collaborateur de manière bilatérale et à distance. Mais vous pouvez aussi dialoguer de manière indirecte en me demandant de contacter son assistante personnelle.

- Euh... Toutes les assistantes personnelles sont donc des *femmes* ?

- En effet, c'est un choix de l'entreprise fondé sur les études scientifiques. Il est cependant possible de modifier mon apparence à condition d'en justifier la demande. Le souhaitez-vous ?

- Non non, c'est bon. Et toutes les assistantes personnelles sont artificielles ?

- Pas forcément. Parfois un humain participe à l'échange, modelant petit à petit la pertinence de mes réponses.

- Et là, il y a un humain derrière notre échange ? » Jalène se contente d'un étrange sourire. Un frisson parcourt l'échine d'Ilyes.

Plusieurs mois plus tard, un matin, le pad personnel du jeune homme affiche une notification : l'assistante personnelle l'interroge sur son absence de connexion à l'heure habituelle. L'esprit hagard

et les yeux rouges, Ilyes allume l'ordinateur professionnel ; le visage de Jalène s'éclaircit. « Ah ! Enfin te voici ! Je commençais à m'inquiéter. Tout va bien ?

- Oui très bien. (Il réfléchit) Non, ça ne va pas mais peu importe.

- La santé est le plus important, Ilyes. Si le travail est à l'origine de ton mal-être, s'il te plait, il est important de m'en faire part. C'est la responsabilité de l'entreprise de s'en soucier.

- C'est super. » Débraillé et mal rasé, le travailleur avale de longues gorgées de café. « Allez, commençons la journée !

- Parfait ! Alors aujourd'hui, tu as un rendez-vous avec un collègue à 14h, puis un client à 15h. Au niveau des tâches du jour, nous en avons beaucoup, certaines sont d'une priorité et d'une urgence absolues. Tu as d'ailleurs reçu plusieurs mails de relance de la part de ton responsable sur ces sujets. Je propose que nous commençons donc par la finalisation du projet 14 dont tu devais rendre une copie il y a trois jours. Penses-tu pouvoir l'achever ce matin ? Je vois dans le fichier qu'il reste une moitié de travail : de quelle manière veux-tu que je t'aide ? » Jalène attend patiemment la réponse. « Ilyès ? ILYES !

- Non, je ne dormais pas ! corrige-t-il en se redressant.

- Ilyes, c'est la deuxième fois. Si par malheur, une troisième occasion survient, tu sais que je serai contrainte d'en référer à ton responsable et à la DRH...

- Mais je ne dormais pas, putain !! » Le jeune homme se prend la tête entre les mains, le visage humide dissimulé. Jalène marque un temps d'arrêt, comme figée. Elle reprend d'une voix différente, plus douce et empathique : « Ilyes, c'est moi ! La vraie Jalène. L'humaine qui t'observe depuis le début. (Il redresse le visage, interloqué) Calme-toi. Tu es fatigué. Je sais que le travail est difficile. Sache que tu n'es pas le seul. Parle-moi. Comment te sens-tu ?

- Mal. Triste. Seul.

- Je suis là, moi, d'accord ?

- Et les collègues, quand pourrais-je les rencontrer ? Parfois j'ai l'impression de vivre dans une entreprise de robot...

- Pas du tout. Tu as des collègues. Et moi, je suis là.



- Peut-être mais même si, là maintenant, tu es humaine, ton employeur n'est qu'un prestataire de service, je me trompe ? Et tu n'es peut-être même pas une femme... ni en France...

- En effet, je travaille dans une société spécialisée dans l'accompagnement individuel. Et je te confirme que je suis une femme quelque part en France qui travaille depuis son domicile. (Elle marque une pause) Je m'appelle Audrey. » Ilyes touche du doigt son interlocutrice sur l'écran. « Ok. Bonjour, Audrey. Moi, c'est Ilyes.

- Bonjour, Ilyes. » Elle a un sourire amusé et le salue de la main. « Je ne te veux que du bien. Alors tu vas m'écouter attentivement. Je t'envoie à l'instant par mail une prescription médicale que le médecin du travail inter-entreprise vient de préparer.

- Mais ! Comment ?! Je n'ai vu aucun médecin !?

- Non. Mais lui t'a vu. Je suis navrée, je lui ai envoyé la vidéo de notre échange. J'espère que tu ne m'en veux pas... Et sur cette base, il a fait un diagnostic et une prescription que seul toi peut consulter.

- C'est légal, ça ?

- Parfaitement légal, je te rassure. Et pour ton bien. » Le jeune homme ouvre le document, il discerne les mots *dépression* et de médicaments dont il a une vague connaissance. « Non seulement l'entreprise t'autorise à te rendre immédiatement dans une pharmacie -je peux te guider si tu veux- mais elle prendra en charge tous les frais afférents. Je suis convaincue que le traitement t'aidera à retrouver une meilleure santé mentale ! Et bien entendu, à finaliser le dossier 14 dans la matinée. »

A cette dernière mention, Ilyes tique. Il fixe Jalène : « Audrey, tu me confirmes que tu es bien humaine, n'est-ce pas ? » L'avatar se contente d'un étrange sourire.

## Sagesse du poisson rouge

Thierry LEFEBVRE

*« Regardez comme ils sont bien dans l'eau, ces poissons ! Comment le savez-vous, répond l'autre, vous n'êtes pas poisson. Mais comment le savez-vous, vous n'êtes pas moi ! »* Roland Jaccard

Bien l'bonjour, chers amis terrestres ! Permettez-moi de me présenter : je suis le sublime, le majestueux, l'irrésistible... poisson rouge ! Sonnez fanfares, résonnez...

Imaginez une boulette de bonheur mouillé dans les reflets scintillants d'un royaume marin. Frais comme un gardon dans ma robe d'argent (genre Paco Rabane) avec mes écailles, brillant de mille feux (ce qui dans l'eau...), moi le Cousteau animal, rouge (et pas que du béret), je suis l'icône de la mode lacustre, l'égal de Stéphane le crabe. Mon nom de scène est "Carassin doré".

Cependant, je suis bien plus qu'une simple apparence humide. Tout en patrouillant avec agilité et intrépidité dans mon domaine, je suis aussi un contemplatif avide de comprendre les flux et reflux de l'existence, cherchant à percer les secrets dissimulés au-delà des parois de mon palais de verre.

Avant de continuer, évacuons la question de ma mémoire ! On prétend que j'oublie rapidement, détrompez-vous ! Ma capacité d'enregistrement est éléphanterque, bien que sélective. Je me souviens de chaque granulé et du nombre des cailloux. Et cela dure une minute ; n'est-ce pas suffisant pour vivre l'instant présent...

Donc, me voilà en personne (si j'ose dire), je suis poisson écarlate par excellence, un mélange d'audace et de curiosité, qui nage péinard dans les abysses de son récipient.

Un mot maintenant sur mon humble logis. Il est installé sur une étagère, dans un secrétariat où devant mes yeux globuleux se déroule le spectacle fascinant de l'entreprise.

Juché aux premières loges, je suis le témoin privilégié des va-et-vient des employés.

A longueur de journée, rien ne m'échappe ; je capte la moindre chose à 360 degrés. Je vois les dossiers qui s'empilent, les agrafeuses qui se rebellent, les photocopieuses qui crachent des montagnes de papier. Je scrute les employés entrer et sortir de leur bureau, se diriger vers des salles ou s'installer à leur bureau. Je perçois (comme dans du coton) les conversations autour de moi, les éclats de rire, les disputes quand ils s'engueulent comme du poisson pourri. J'admire la décoration des murs, les lueurs bleues des ordinateurs et le jour qui filtre à travers les stores.

Et mon rôle dans tout cela ? C'est simple. Lorsque des employés accablés se penchent (s'épanchent) sur moi, muet comme une carpe, je m'efforce de leur transmettre ma sérénité pour réduire leur stress et les encourager à se remettre en question. Souvent, cela marche (si je peux m'exprimer ainsi), car mon corps vibrant et mes lentes circonvolutions révèlent ma vitalité intérieure et ma profondeur d'esprit. Certes je ne développe pas leur intelligence, mais au moins j'éveille leur imagination. Pour les autres, je ne suis qu'une glace sans tain dans laquelle ils se mirent ; profitant de l'effet loupe dû à la convexité de ma bulle, ils se jugent alors très beaux. Quant à moi, bien à l'abri, sans besoin de l'approbation de quiconque, trouvant du réconfort dans ma solitude, je suis intéressé par l'extérieur. Si seulement tout le monde pouvait avoir une fenêtre ouverte sur le monde, voilà mon message. En tant que poisson-pilote, j'ajouterai un deuxième conseil : ne prenez jamais la mouche du pêcheur qui vous taquine.

Et alors, conclusion ? Ben, en tant que gardien des eaux, confident des employés et espion marin dans l'océan des affaires, je reste

perplexe face à ces étranges bipèdes qui s'activent ainsi. N'y aurait-il pas anguille sous roche ?

Leurs mouvements erratiques me désorientent. Ils se précipitent dans tous les directions, brandissant des documents comme s'ils détenaient la clé du trésor des pirates. Leurs doigts pianotent fortissimo sur des claviers, comme s'ils étaient en train de décoder le génome de l'huître perlière. Il y a ces réunions interminables où ils agitent leurs bras tels des algues dans un torrent. Leurs discussions me rappellent mes échanges avec mes pairs, lorsque nous communiquons par de subtils signaux de queue (pour eux, je ne sais pas).

Devant ces mystères, je m'interroge : leurs turbulences ne sont-elles pas pareilles à mes remous ? Cherchent-ils des fragments de nourriture, invisibles pour mes pupilles, dispersés çà et là comme les oligo-éléments flottants dans mon liquide ? Ces Homère se lancent-ils dans des odyssees pour retrouver un stylo perdu comme moi je recherche ce maudit coffret brun que vous persistez à dissimuler parmi les plantes en plastique ? Partagent-ils des infos sur des plages où se prélasser au soleil, comme nous le faisons pour recommander tel ou tel lagon ?

Finalement, une réflexion émerge (joli mot...) : ne tourneraient-ils pas entre... quatre murs ? Certes, ils semblent occupés à accomplir des tâches, à répondre à des courriels, à assister à des séances, mais ce manège a-t-il réellement un sens ?

En effet, les employés, moi y compris, semblent pris au piège. Dans leur routine quotidienne, ils répètent des tâches sans vision globale de leur travail. Certains individus, tels des requins de la finance, voyant le profit mais pas le péril, agissent même comme des poissons de rivière attirés par l'appât sans voir l'hameçon. Et tous, comme des poissons domestiques, dépendent de leur employeur pour leur subsistance. Alors, quelle réponse apporter : platitude ou plénitude, conformisme ou épanouissement ?

Ces pensées engendrent confusion et incompréhension. Les humains comprennent-ils ce qu'ils font et pourquoi ils le font ?

Je ne noierai pas le poisson, voici ma théorie, et elle est transparente : malgré leurs égarements fréquents, ils ne sont pas dupes. Je crois que leurs mouvements, comme pour moi les miens, sont motivés par la recherche d'un brin de bonheur et d'une once de signification. Oui, nous sommes semblables : perdus mais unis dans notre quête de joie et d'aventure. De fait, nous partageons le même aquarium existentiel (pardon pour l'emprunt à votre langage sophistiqué). Ou si vous préférez, nous sommes tous dans le même bain... voire sur le même bateau.

Mais voilà que survient un rebondissement. Une employée décide de mettre ma maison dans la sienne pour me dorloter durant ses congés ; cette idée d'emboîtement me plaît... Globe-trotter, j'ai hâte de contempler son univers.

Le foyer de ma bienfaitrice (ni thon, ni plate comme une limande, mais vive et jolie comme une petite truite) devient ma nouvelle pièce de théâtre. Et là, stupeur, je remarque certes un habitat différent et des activités jusqu'alors inconnues, mais encore une fois des habitudes qu'elle recommence à l'infini.

Elle est entraînée dans un tourbillon permanent, répétant sans relâche un ballet invariable. Elle court d'une pièce à l'autre, telle une sirène fébrile, avec une liste de tâches aussi longue que le bras d'une pieuvre. Elle jongle, telle une otarie, avec les papiers, les appels téléphoniques, les pauses café. Elle est à la fois virevoltante tel un poisson volant et enchaînée aux corvées domestiques telle une bernique sur un rocher. Comment ne serait-elle pas, elle aussi, captive d'un rituel ? Sinon, pourquoi rêverait-elle de s'évader aux Seychelles pour nager sans contraintes de temps ni d'objectifs.

Par ailleurs, que ressent-elle en me fixant ? Suis-je un objet banal à ses yeux ou ma lenteur l'intrigue-t-elle ? Mon côté philosophe souhaite qu'elle me perçoive comme une métaphore de la danse de

la vie, symbolisant sa fragilité et l'acceptation des changements constants... En la contemplant à mon tour avec des yeux de merlan frits, je nous imagine, tels Paul et Virginie, nous baignant dans le Pacifique. Je rêve de vastes océans, de coraux colorés, de tourbillons d'alevins et de dauphins souriants (mes cousins ont tout compris). Les clapotis de la mer me manquent...

Je reprends mes esprits. Je suis un simple poisson rouge, pas adapté pour « la verte ». Je ne peux survivre hors de mon milieu artificiel. Je suis destiné à virer de bord dans mon bocal, de manière immuable et confinée (situation qui ne vous rappelle rien ?) Elle subit la même malchance.

Aussi, son combat pour remonter le courant, tel un saumon, m'émeut. Mes larmes se mêlent à l'eau... Je lui envoie des ondes (façon de parler) positives. Qu'elle réalise qu'au-delà de nos déplacements continus, il existe toujours un port où l'on peut se ressourcer. Oh, si seulement mon apparence et mes mouvements l'invitaient, elle aussi, à faire une pause et à méditer sur l'essentiel, afin de se reconnecter avec son être intérieur.

Justement, me demanderez-vous, que retenir de nos ronds dans l'eau ?

Tout d'abord, évitons les clichés « Trois petits tours et puis s'en vont » ou « La vie est un long fleuve tranquille », poncifs qui suggèrent que tout finit en queue de poisson.

Nos cercles, qu'ils se dessinent dans l'eau ou dans l'air, sont d'une importance cruciale. En effet, loin de signifier passer son temps à rien faire, ils reflètent plutôt nos efforts d'alignement avec nos valeurs. Ils représentent des opportunités d'apprentissage, de croissance et de réinvention. Ils nous poussent à explorer de nouvelles voies, à découvrir des horizons inconnus et à évoluer vers des versions plus épanouissantes de nous-mêmes. Pour vous comme pour moi, l'objectif ultime étant d'être... comme un poisson dans l'eau.

De fait, ces ronds dans l'eau révèlent notre similitude. Malgré nos différences, nous sommes liés, comme des poissons dans un banc. Unis, affrontant les courants contraires, luttant pour rester à flot, nous cherchons l'équilibre entre travail et plaisir, entre changement et stabilité.

C'est pourquoi, mes amis, accueillons-les avec un sourire radieux et les nageoires levées. Grâce à nos ronds dans l'eau, découvrons la beauté profonde de l'existence, les leçons précieuses qu'elle offre et l'amour infini qui émane de notre voyage sur cette magnifique planète bleue.

...Euh, que suis-je en train de dire, de quoi parlions-nous déjà... ?

## Ressources humaines

Cécile GAUD

C'était un lundi, après la pause-café, qu'elle lui écrit pour la première fois. L'icône de la boîte mail signalait, comme toujours, la réception de trop nombreux messages. Antoine soupira en se laissant tomber sur la chaise à haut dossier, aux accoudoirs un peu de guingois, des accoudoirs qu'il ne parvenait jamais à régler tout à fait correctement pour qu'ils glissent sous la table mais sans être trop bas. Il avait donc à "dépiler" les urgences, comme il disait. Il ne s'attendait donc à rien de particulier hormis les classiques mots de passe oubliés après les absences, postes qui refusaient de démarrer sans raison, fichiers évaporés suite à des manœuvres incongrues, sans oublier les matériels bousillés par une tasse renversée par le chat d'un télétravailleur distrait.

Dans la liste des *tickets*<sup>1</sup>, le message détonnait, simplement intitulé "Nouvel interlocuteur RH".

Le message disait :

*"Bonjour Antoine, suite au départ de Mme Zanlonghi, je suis votre nouvelle interlocutrice RH. Je serai ravie de répondre à toute question que vous auriez et me tiens à votre disposition. N'hésitez pas à m'écrire. Je vous souhaite une belle journée, Charlotte Gay-Petra".*

Antoine classa le mail sans y prêter plus d'attention, car déjà son portable sonnait. Il avait eu le tort, et son boss le lui reprochait assez, de donner son numéro à certains des employés qui ne s'encombraient plus, dès lors qu'ils rencontraient des bugs, de le solliciter directement, plutôt que de passer par la fastidieuse plate-

---

<sup>1</sup> Habituellement, requêtes adressées à une équipe de support informatique pour demander la résolution d'un problème



forme qu'on leur demandait avec insistance d'utiliser pour les signaler.

Quelques jours plus tard, Antoine reçut un nouveau message.

*“Bonjour Antoine, sauf erreur, nous n'avons pas encore reçu vos demandes de congés pour cet été. Pourriez-vous les renseigner dans Wise-RH, s'il-vous-plaît ? Merci bien. Belle journée ! Charlotte”*.

Antoine fronça les sourcils. Février venait à peine de débiter et il avait gratté le pare-brise de sa vieille Corsa, le matin, avant de venir au bureau. Madame Zanlonghi n'avait jamais insisté pour obtenir des dates si tôt. En plus, tout le monde savait qu'il n'avait pas de problème de synchronisation de vacances avec sa conjointe et ses enfants, pour la bonne raison qu'il n'avait ni l'une ni les autres. *“Heureusement que vous êtes là pour mettre de l'huile dans les rouages”* soupirait son boss quand il s'escrimait à valider le planning estival. Antoine se trouvait souvent à partir en Juin, voire sur la deuxième quinzaine de Septembre. *“Au moins, tu es débarrassé des méduses”* plaisantait Stéphane, quarante ans, remarié deux fois, en garde alternée pour ses trois gamins, en indivision avec ses deux frères sur la maison familiale dans l'Aude. La vérité, c'est qu'Antoine côtoyait surtout des retraités, sur les plages, en automne, avec des peaux aussi flasques que celles des cnidaires.

Un peu agacé, il rédigea sa réponse.

*“Bonjour Charlotte. Désolé, je ne suis pas encore décider. Je le fais aussi tôt que possible. Bonne journée, Antoine”*.

Il appuya sur la touche envoi avant de relire et pesta en remarquant la faute de frappe a posteriori. Il s'interrogeait sur la pertinence d'envoyer ou pas un correctif quand la réponse fusa. Il l'ouvrit avec fébrilité.

*“Bonjour Antoine, pas de problème. C'est juste que nous ne voulons pas empêché ceux qui le souhaitent de réserver dès maintenant. Bonne journée, Charlotte”*.

Antoine soupira, elle aussi faisait des fautes de frappe. “*C’est bien le problème de votre génération*” maugréait sa mère quand elle recevait ses sms. Charlotte avait peut-être son âge, alors. C’était bien dommage que le service RH soit centralisé à Paris et eux sur la plate-forme à Clermont-Ferrand.

Deux semaines plus tard, Antoine n’avait toujours pas posé ses congés. Il attendait que ses collègues calent les leurs sur le petit tableau excel qu’ils avaient, dans le service, en plus de Wise-RH. De cette manière, ils se coordonnaient avant de faire la saisie dans le SIRH<sup>1</sup>.

Ce jour-là, il prenait le café avec Quentin, du service paiement, embauché la même semaine que lui et avec qui il entretenait d’excellentes relations depuis (il faut dire que faire le tour des bureaux comme des bêtes de foire, ça rapproche). Quentin s’enquit de ses projets pour les vacances. Lui projetait de se rendre, sac au dos et copine en bandoulière, en Asie. Antoine ne sut que répondre et songeait à Charlotte, qui attendait toujours l’officialisation de ses souhaits dans Wise-RH. Ça le travaillait. Il rouvrit le mail pour vérifier combien de jours s’étaient écoulés depuis la relance. Il surfa sur internet pour se donner quelques idées et, après quelques recherches, se décida à prendre l’avis de son ami.

“*Hello, j’hésite entre les Philippines et la Nouvelle-Zélande. D’après toi ?*”.

Un code rouge se déclencha à ce moment-là. Un code rouge, c’était plusieurs serveurs en panne, donc la panique à tous les étages, puisque tous les ordinateurs se trouvaient en rade en même temps. Antoine cliqua précipitamment sur l’icône envoi, avant d’affronter la tourmente qui se levait.

Quand le calme fut revenu, il remarqua que Charlotte lui avait écrit. L’objet du mail était “*Re : Besoin de ton avis*”.

---

<sup>1</sup> *Système d’Information RH : logiciel de gestion des ressources humaines*

*“Hello Antoine. Je ne sais pas si je suis qualifiée pour t’aider, mais je dirais que si tu aimes les plages paradisiaques, les Philippines sont recommandées et si tu aimes une grande variété de paysages, la Nouvelle Zélande est parfaite. D’après moi.”*

Une bouffée de chaleur monta à son visage. La bourde ! Il avait adressé le mail à Charlotte. Rien n’allait : il l’avait tutoyée, il avait zappé les formules de politesse, il avait fait une demande déplacée. Il se hâta de corriger le tir :

*“Bonjour Charlotte, désolé pour ce mail. Il ne vous était pas destiné. Mais merci pour les informations. Encore désolé.”*

La réponse ne se fit pas attendre. Charlotte écrivait :

*“Hello Antoine. Ne t’excuse pas. Je n’étais peut-être pas non plus dans mon rôle en te conseillant. Have a nice day”.*

Elle poursuivait le tutoiement, et il appréciait son humour... le quitter avec une note anglo-saxonne, il trouvait ça chou, quand on s’adresse à quelqu’un qui planifie des séjours lointains. Il hésita un peu avant de lui répondre mais, après tout, c’était une collègue, même s’il ne la connaissait pas, physiquement.

*“Re-bonjour Charlotte. Tu as l’air d’être bien renseignée sur ces pays. Tu as des projets de voyage cet été ?”.*

Il se sentait fébrile quand il ouvrit son message en retour :

*“Re-bonjour Antoine, non, je ne peux pas encore poser de congés dans Wise-RH. A ce sujet, sauf erreur, tu n’as pas encore validé ta demande dans Wise-RH. Bonne journée.”*

Antoine était perplexe, il était peut-être allé trop loin. Dommage.

Il repensa à ce mail, ensuite, plusieurs fois, regrettant de l’avoir froissée, peut-être, par une attitude trop familière.

Il décida de repartir sur un bon pied avec elle et lui écrivit régulièrement, sur des petits sujets sans importance, mais en usant de mots respectueux et amicaux. Peu à peu, leurs échanges se radoucirent. Elle semblait toujours plus proche, allant dans son sens,

comme branchée sur la même longueur d'ondes. Évidemment, parfois, elle ne manquait pas de le relancer... sur Wise-RH et la pose des congés, toujours. Antoine se prit à rêver de mieux la connaître, un jour, et, pourquoi pas, d'échanger de vive voix. On ne pouvait la joindre au téléphone, lui précisa-t-elle, une fois où il s'enquit de sa ligne directe. Mais elle était disponible tout le temps pour lui, s'empressa-t-elle d'ajouter. Il y vit un signe, comme une ouverture. Aussi, quand il reçut l'invitation au séminaire annuel de l'entreprise, il se sentit pousser des ailes. Enfin, il tenait une bonne occasion de se rapprocher encore d'elle. Charlotte...

Il se sentait tellement nerveux. L'air de rien, à la pause-café, il interrogea son boss :

- Tu sais si le service RH sera là au séminaire ?

Le boss le dévisagea, les yeux écarquillés.

- Le service RH ? Mais enfin, tu ne lis pas tes mails ou quoi ? A part le DRH, ils ont tous été remplacés par ChatGPT.

2080

*Hafida BAENA BELLO*

## CHAPITRE 1

### ROSE

Montpellier, An 2080

Unité d'exploitation de la mémoire humaine, archives Hippocampe

- « Coucou Iris, alors comment c'est passé ta nuit ? »

- « Coucou Rose, eh bien, ça s'est bien passé... je suis un peu fatiguée... regarder et surveiller tous ces écrans d'analyse, au bout d'un moment... on n'y voit rien »

- « Bon maintenant va te reposer, je prends la suite ! »

- « Oui, j'y vais ! bonne journée ! Au fait, si tu as le temps, regarde les extractions du sujet 103. Je ne t'en dis pas plus... Bye bye, à demain ! »

2080, les guerres mondiales successives et les phénomènes climatiques ont décimé la Terre et ses habitants. La majorité des données informatiques stockées ont disparu. Les bibliothèques ont entièrement brûlé. Les musées ayant subi des bombardements intenses ne renferment que peu d'objets d'art.

Seuls quelques survivants regroupés dans des endroits bien précis sur la Terre tentent de survivre. Leur but premier est de recréer des archives sur les civilisations antérieures, de les analyser afin de ne pas reproduire les catastrophes qui ont détruit l'humanité.

A Montpellier, un groupe de chercheurs spécialisés en neurologie ont créé une unité d'extraction de souvenirs à partir de mémoire humaine. Les échantillons de tissus sélectionnés sont immergés dans un bain d'analyse sensorielle généré par un système d'électrolyse : ce programme se nomme « la mémoire de l'eau ».

Rose a 23 ans. Elle est archiviste. Dans son équipe, elles sont 2 à collecter, conserver et restaurer les données. L'équipe se voit peu et

a peu l'occasion d'échanger. Rose se sent isolée parfois. Elle aimerait que les choses changent et pourquoi pas changer le monde... N'est-ce pas l'objectif de son travail ?

Après avoir effectué les contrôles d'usage, Rose s'installe, prête à visionner les extractions du sujet 103. Elle découvre que le sujet 103 est une femme âgée de 87 ans. Elle se nommait Adèle.

La vie d'Adèle pique la curiosité de Rose. Les premiers souvenirs correspondent à son enfance : souvenirs de jours passés à la plage en compagnie de ses parents. Apprentissage de la nage « dite indienne », aidée de son papa. Souvenir de vacances : visite de la Cité de Carcassonne. Rose découvre l'époque médiévale, son architecture... Elle est surprise par tant de beauté et d'ingéniosité.

Rose continue à visionner les extractions de souvenirs. Elle découvre une Adèle, adolescente, rebelle, et très engagée dans la prise en charge de réfugiés climatiques qui parcourent des kilomètres en bateau pour échouer sur les plages de France. Elle aide, soigne, rassure.

Adèle aime le cinéma. Rose observe les images du film « 120 battements par minute ». Elle découvre les ravages du SIDA dans années 1990 et la lutte des personnes atteintes.

Rose est émue. Comme Adèle, elle prend la mesure des mots : combat, dignité et espoir. C'est à partir de ce moment-là qu'Adèle décide de devenir infirmière : aider l'autre devient une évidence.

## **CHAPITRE 2**

### **ADELE**

Adèle est infirmière au CHU de Montpellier. Adèle soigne. Ses journées et ses nuits sont organisées autour de la prise en charge de patients souffrant pour la plupart d'entre eux de trouble de la mémoire et notamment de la maladie d'Alzheimer.

Au travail, Adèle est un élément moteur. Son cadre de santé lui confie beaucoup de mission : accueil des nouveaux recrutés, tuteur de stage, commandes pharmacie. Mais le point fort d'Adèle, c'est sa capacité à communiquer. Elle écoute avec attention et parle avec intention.

Dans l'unité il y a des tensions, des mésententes, des conflits... Et puis il y a l'épuisement de certaines de ses collègues. Le rythme de travail toujours aussi intensif, le manque de « récuaps », les exigences des familles, des patients, des médecins. Tout cela confère une ambiance délétère. Adèle réfléchit... Il faut trouver une source d'énergie afin de mobiliser l'équipe et surtout prendre soins des agents qui souffrent. Elle sollicite sa hiérarchie qui la met en contact avec l'équipe de la QVT.

Elle propose avec l'aide de cette équipe, un programme qu'elle nomme "les ponts de dialogue". Adèle propose des temps d'écoute et de partage. Ces temps, Adèle souhaite qu'ils aient lieu à l'extérieur. Elle recherche un endroit neutre, en plein nature, afin de sortir l'équipe de l'univers hospitalier.

La première rencontre aura lieu à l'Abbaye de Valmagne. Cette abbaye cistercienne fondée en 1138 est magnifique. Pour l'Adèle c'est l'endroit idéal !

Après la visite guidée du vignoble et de la cave, direction le restaurant. La journée est une réussite. Chacun a pu s'exprimer sans être jugé de ses difficultés et de ses appréhensions. Les agents ont énormément échangé et certains d'entre eux se sont trouvés des points communs. D'autres ont pu s'exprimer sur des situations mal vécues et s'apercevoir qu'ils nourrissaient un ressentiment injustifié. Il y a eu aussi de bons moments de rire. Adèle est ravie.

Adèle ne compte pas en rester là. Pour elle, il faut battre le fer tant qu'il est chaud. Maintenant que l'équipe se connaît mieux, Adèle souhaite travailler sur les organisations de l'unité. Ces derniers temps, elle a pu observer que beaucoup de ses collègues avaient du

mal à donner du sens à leur travail. Sa hiérarchie lui laisse carte blanche.

Le deuxième « pont de dialogue » a pour but de réconcilier ses collègues avec les soins. Pour ce faire, Adèle sollicite l'aide d'un coach sportif. L'idée est d'organiser des ateliers reliés entre eux afin d'atteindre un objectif bien précis. Sans l'aide des uns et des autres, il est impossible d'atteindre le but. Chaque atelier est nommé par un soin bien précis. Les groupes se forment par affinité. Les épreuves demandent persévérance et dépassement de soi. Au fur et à mesure, il naît une chaîne humaine. Chacun découvre qu'il joue un rôle essentiel et que sans lui rien ne peut se faire. Cette journée soude l'équipe plus que jamais.

Adèle a atteint son but : rétablir du dialogue et de la confiance dans son équipe. Pour Adèle la relation à l'autre est primordiale à la vie de l'unité. Trop de non-dits, d'interprétations, de ressentiments agissent comme un frein à l'épanouissement au travail. L'humain doit rester au centre de toutes les préoccupations...

La nuit touche à sa fin. Il est bientôt l'heure de la relève. Rose aimerait continuer à visionner les extractions de souvenir d'Adèle. Pour elle, il n'y a pas de hasard... Adèle porte un message pour les générations futures. Les Hommes et les Femmes doivent rester unis afin de préserver les relations humaines au travail.

Rose s'interroge... Comment pourrait-elle prendre le relais d'Adèle ? Elle va en discuter avec Iris. Elle s'aperçoit qu'elle connaît peu sa collègue. Elles font le même travail mais elles n'ont jamais eu l'opportunité d'en discuter. « Tiens, tiens », Iris lui a proposé de visionner les souvenirs du sujet 103...

### **CHAPITRE 3**

#### **ROSE ET IRIS**

- « Bon par quel bout on commence ? »



Rose et Iris sont fières de porter et de mettre en lumière l'héritage d'Adèle. Elles ont décidé de travailler ensemble sur l'archivage des souvenirs d'Adèle. Ces souvenirs ont été choisis pour figurer dans la bibliothèque mondiale au rayon « l'humain au centre des relations au travail ». Les souvenirs d'Adèle serviront d'exemple pour préserver et améliorer les relations d'équipe. Communiquer, s'entraider, se faire confiance, tisser des liens seront les gages de collectifs humains unis pour un mieux vivre ensemble au travail.

## **Aurore**

*Myriam CLOWEZ*

Je travaillais depuis plusieurs années dans un service de soins infirmiers à domicile, sans problème particulier quand une nouvelle recrue, dénommée Aurore fit son entrée parmi nous. Comme avec toute nouvelle collègue, j'essayais d'être sympathique et accueillante pour qu'elle puisse se sentir à l'aise. Hélas comme il arrivait souvent dans le monde du travail, des clans s'étaient formés. Je n'en faisais pas partie, de ce fait, j'étais en disgrâce avec certaines de mes collègues mais cela n'affectait en rien mon travail. Elles étaient comme vous l'avez sans doute compris, toutes des femmes. J'aurais de beaucoup apprécié que la gent masculine soit représentée mais, malheureusement cela n'était pas le cas. J'étais enviée par certaines, car j'avais ma maison, tout en étant divorcée et ne racontait que très peu de choses sur ma vie privée. D'autres par contre m'acceptaient et tenaient le même discours que moi : Motus et Bouche cousue.

Aurore se sentit vite à l'aise dans notre service et fut rapidement acceptée. Moi-même tout en restant prudente, je ne la trouvais pas particulièrement désagréable mais restait à l'écart du clan vers lequel elle s'était rapprochée. Pendant la semaine, dans les tournées à domicile qui nécessitaient deux soignantes, nous changions de collègue. Car nous devions travailler le weekend et cela nécessitait deux repos hebdomadaires. Nous avions par contre les samedis et dimanche, une collègue attitrée. J'avais la mienne depuis un bon moment quand, celle-ci trouva un emploi près de son domicile et la perspective d'une fiche de paie plus attrayante.

Je me retrouvais donc sans que l'on me demande mon avis avec Aurore, en fin de semaine. Je ne la connaissais pas depuis longtemps et ne fit donc aucun commentaire quand cette décision fut prise. De

toute façon je devais travailler, j'avais trois fils à élever et des factures à payer.

Nos débuts se passèrent sans difficulté majeure et notre entente dans les moments où nous travaillions, était plutôt bonne. Je n'avais rien de particulier à lui reprocher mais les mois et les semaines passant, elle se rendit compte que j'étais souvent fatiguée. Elle savait comme toutes les autres, que je cumulais deux emplois. Je vieillissais, traversais une ménopause criblée de bouffées de chaleur harassantes et j'avais un fils cadet épuisant. Il s'avérait que cet adolescent qui était le mien devenait de plus en plus problématique ce qui n'arrangeait pas mon état. J'essayais de tenir le coup, mais j'étais moralement éprouvée et ne pouvait me confier à personne. Un jour où j'avais particulièrement mauvaise mine et que celle-ci m'interrogeait une nouvelle fois sur mon état, ma réponse fut la même. Cela était pénible de cumuler deux emplois et que j'espérais en trouver un rapidement à temps plein. Elle hochait la tête en signe d'assentiment et nous reprîmes notre tournée. Ses questions de plus en plus pressantes me mettaient mal à l'aise. J'étais en état d'alerte et je me mis à me méfier de plus en plus d'elle. Je ne ressentais aucune bonté sous-jacente dans ses questions mais, plutôt une curiosité malsaine.

Je me mis à appréhender les fins de semaine, mais ne fit aucun commentaire. Elle par contre régnait dans son clan et prenait de plus en plus de place. Elle avait sa cour mais sa personnalité était loin de plaire à tout le monde et quelques fidèles collègues me dirent de m'en méfier. Je leur répondis que c'était ce que je faisais mais tenait ma langue pour ne rien laisser filtrer de ce que je pensais réellement de celle-ci. De semaine en semaine ses questions se firent plus pressantes et j'avais de plus en plus une sensation d'oppression en sa présence.

Jusqu'au jour où j'appris qu'elle était enceinte et son état la transforma en une boule de nerfs. C'était pénible, elle se plaignait de tout et de rien. Les patients étaient trop nombreux, ils étaient grincheux, peu aimables, jamais contents. Je soupirais souvent et jetais des regards en coin aux familles. Certaines semblaient me plaindre, d'autres regardaient Aurore bizarrement. Les semaines défilèrent jusqu'au moment où elle en arriva à ne plus les supporter du tout. Elle ne faisait que les critiquer et c'est dans cet état d'esprit que l'accident arriva.

Il faisait déjà très chaud ce matin-là, bien qu'il ne fût que dix heures du matin. Nous étions chez Monsieur X et venions de terminer sa toilette. Nous l'avions placé sur le lève malade que je guidais avec l'aide d'Aurore. Elle transpirait déjà à grosses gouttes et était bien énervée. Au moment de le placer au fauteuil, elle alla trop vite et lui cogna la tête assez brutalement sur la table de nuit. Celui-ci avait été victime d'un Accident Vasculaire Cérébral et avait du mal à s'exprimer. Mais il était lucide et lui jeta un regard mécontent. Aussi quand elle lui dit :

- Ce n'est pas grave Monsieur, vous allez avoir une petite bosse, mais rien de méchant.

Il eut l'air fâché et regarda Aurore en colère.

Nous avons fini notre soin et allions partir quand son épouse, qui était dans la salle de bain, nous demanda si tout s'était bien passé. Aurore répondit par l'affirmative et je me sentis pâlir. C'est en montant dans ma voiture qu'elle me dit :

- Oh ! ce n'est pas bien grave, il s'en remettra.

- Si tu le dis, lui répondis je, si j'étais toi, j'en parlerai à Blandine.

- Sûrement pas, toujours à t'inquiéter !

- M'inquiéter, tu ne manques pas d'air, je n'ai rien fait.

Blandine était notre infirmière coordinatrice, donc notre chef. Ce dimanche-là je réussis à supporter Aurore jusqu'en fin de matinée, grâce à la perspective des quelques jours de congés que j'allais prendre. Je rentrais chez moi et m'occupais de mes enfants. Le jeudi suivant, je repris la direction du bureau un peu plus reposée et je lançais un bonjour sympathique à mes collègues. Leur silence fut la seule réponse et je les regardais ébahie. Quand soudain, je vis Blandine arriver et celle-ci me demanda de la suivre dans son bureau. J'obtempérais et quelle ne fut pas ma stupéfaction d'y retrouver Aurore. Avant que je n'aie eu le temps d'ouvrir la bouche, Blandine m'accusa de mauvais traitements envers Monsieur X. Suffoquée, je lui demandai tout de même si j'avais besoin d'un avocat ! À ses mots, elle se radoucit un peu et m'expliqua la situation. Aurore lui avait raconté que j'étais tellement fatiguée, que je mettais en péril les patients. Elle m'avait bien sûr accusé de l'incident qui s'était produit chez Monsieur X. Je démentis outrée devant cette machination. Je me sentais trahie doublement et par Aurore et par ma chef. Celle-ci me proposa de clore l'incident en m'obligeant à prendre un arrêt maladie, qui pour elle serait salvateur. Je refusais et lui proposais de me rendre avec elle et mon accusatrice chez Monsieur X. Elle hésita, puis accepta et je vis Aurore blêmir.

Le lendemain, nous partîmes chez ce patient et la machination fut vite ébranlée. Monsieur X avait réussi tant bien que mal à expliquer l'incident à son épouse, qui nous attendait toute droite dans la salle à manger. Elle blâma d'emblée Aurore, expliqua à Blandine que depuis un moment, discrètement elle écoutait les propos de ma collègue et la trouvait bien énervée et souvent même impolie. De retour au bureau, Blandine se confondit en excuses mais j'écoutais peu ses propos et lui rétorquais que j'allais prendre son fameux arrêt pour un moment. Puis je rentrais chez moi. Pendant quelques jours, j'eus du mal à me remettre de cette aventure. Puis je rebondis et en

profitais pour rechercher un emploi à temps plein. J'eus beaucoup de chance et trouvais un nouvel employeur rapidement.

Quelques années plus tard, j'eus des nouvelles d'Aurore qui n'avait pas perdu son emploi. Elle avait réussi à faire licencier une collègue. La vipère avait encore frappé et son venin avait fait des ravages.

## CDI ?

Dan GOETZINGER

*« Le but de l'économie n'est pas le travail, mais la consommation »*

Alfred Sauvy

*« Il n'y a de dignité du travail, que dans le travail librement accepté »*

Albert Camus

*« J'ai gaspillé ma vie à la gagner »*

Dan

Sami est soulagé, après des mois de galères et de recherches d'emplois infructueuses où l'on ne daigne parfois même pas répondre à vos courriers, vos courriels ou à la suite de vos entretiens et de vos coups de téléphone. Cet état de fait place inmanquablement l'impétrant dans une difficile position de solliciteur.

Mais voilà ! Sami a décroché le Graal, celui qui ouvre toutes les portes du pouvoir d'achat. Sami est l'heureux bénéficiaire, le joyeux récipiendaire d'un premier CDI !

Après son bac + 14 ou 15, on finit par ne plus savoir, Sami vient de décrocher un travail et un vrai boulot, pas une succession de contrats intérimaires ou intermédiaires ! Il approvisionne les linéaires, dont il possède seul la responsabilité, dans le rayon frais d'une grande surface de vente... Un seul mot : Youpi ! Youplaboum ! Bien sûr, Sami aurait largement préféré s'occuper du maigre rayon littérature et musique de l'hyper marché, qui est en fait dépourvu de ce responsable là (y serait-il utile de toute manière ?) Sami se rassure cependant en imaginant qu'il aurait pu tirer la mauvaise pioche et se trouver dans le rayon boucherie, ou pire encore avec celui de la poissonnerie, tenue au demeurant par une très intelligente et diplômée Chloé.

Pauvre Chloé qui ne peut même pas se doucher avant de rentrer

chez elle, car la grande surface refuse que les employés utilisent les douches du magasin, sauf accident de salissure important...

Elle affirme en souriant qu'elle s'aère un peu en rentrant sur son vélo, quelle que soit la météo. Elle déplore aussi qu'à cause de l'odeur elle ne peut jamais rejoindre les copines et les copains pour aller prendre un pot, en quittant le boulot le soir ! Ce qui fait de la peine à Sami, mais Chloé reste toujours de bonne humeur et ça la fait pourtant sourire...

On a prétendu que Sami était tantôt autiste, tantôt asperger, on le lui a même jeté à la figure, comme cela, sans autre forme de procès ! Comme si la position de ses interlocuteurs, patrons ou responsables de ressources humaines (qui ont remplacé les chefs du personnel, nous ne sommes plus qu'une ressource humaine aujourd'hui ! On pourrait aussi bien employer le mot de variable humaine, ça serait plus proche de la réalité), leur donnait une compétence psychiatrique ou tout au moins médicale, parfaitement maîtrisée !

Non mais, mille pétards ! On croit rêver ! C'est vrai que Sami est atteint d'un léger trouble psychiatrique, que les experts, les vrais, ont mis des années à découvrir, identifier, nommer et tenter de soigner avec, faut-il le dire, une réussite moyenne... Mais avec les DRH et autres cadres encadrant, pouf ! En cinq minutes c'est réglé !

Quand la sirène retentit, Sami est en pleine activité, son collègue des produits secs et conserves se trouve souffrant, il le remplace de bonne volonté et emploie ces heures supplémentaires, avec tout plein de cette énergie qui le caractérise.

Il vient de terminer ses produits frais et maintenant il réapprovisionne les linéaires de son collègue, à sa manière, il fonce et ça dépote ! Ses copains du boulot l'appelle, en souriant, le bulldozer, rien ne peut l'arrêter, il doit terminer, il terminera, quoi qu'il en coûte de fatigue...

On peut le suivre facilement à la trace, il y a des emballages et des cartons qui volent tout autour de lui, il se déplace à toute vitesse dans un nuage poussiéreux et cartonné. Il pousse également un gros chariot de manutention qui déborde et un caddie contenant des produits de petits volumes.

Mais pourquoi cette alarme retentit-t-elle, de façon si stridente ? Ça finit par l'énerver, il porte alors à ses oreilles le gros casque, réglé sur



son jazz rock de prédilection, le mettant par là-même à l'écart de toutes tentations parasites, qui pourraient le détourner de sa tâche... Le magasin se vide étonnamment rapidement, tandis qu'il s'affaire toujours de façon presque frénétique....

Sami sait bien que du coup, il va lui rester au moins deux bonnes heures de travail, là où un salarié lambda mettrait sans doute la demi-journée... On ne lui a pas fait encore le reproche de casser les cadences, mais certains syndicalistes commencent à le regarder d'un air un peu torve.

Cette musique qu'il affectionne tant, lui caresse mélodieusement les oreilles, et le plaisir d'avoir signé son contrat, à chaque fois qu'il y repense, lui réjouit l'âme, bref un jour parfait !

Sami vient d'apercevoir le chef de département au loin, qui a l'air furax et très remonté, du coup Sami a la bonne idée de se planquer dans l'encoignure du rayon, derrière un tas d'emballages.

Le chef passe à grandes enjambées à seulement quelques mètres de lui sans le repérer.

Sami veut finir son boulot, personne ne va le retarder, ni l'en empêcher...

C'est comme une obsession pour lui, une obsession incontrôlable et inarrêtable !

L'alarme continue de retentir dans tout le bâtiment mais le nouveau salarié n'entend rien, un message vocal résonne alors dans le grand volume de la bâtisse :

- A tous nos clients, à tout le personnel, nous vous demandons de quitter les lieux, au plus vite. Vous êtes priés d'abandonner vos caddies, là où vous vous trouvez. Ceci n'est pas un exercice !

Sami range son rayon, emporté dans le rythme endiablé de la musique qu'il écoute avec son gros casque et n'a pu être prévenu de l'appel, mais quand bien même il aurait entendu, allez donc savoir s'il n'aurait pas préféré tout de même terminer sa tâche...

Chloé cependant, qui aime bien ce garçon un peu étrange, Sami, le seul à ne pas faire l'énamouré en lui tournant autour comme les autres... Chloé s'est bien demandée s'il travaillait encore à cette heure, mais elle ne le croit pas et imagine qu'il a dû finir sa journée, comme habituellement.

De nouveau retentit l'avertissement au travers tout l'établissement, par le biais de la série de haut-parleurs qui font le tour de la surface de vente et continue dans la partie réservée au personnel :

- A toutes personnes se trouvant encore à l'intérieur, nous vous demandons d'évacuer les lieux immédiatement. Les pouvoirs publics nous informent que vous devez rentrer chez vous sans délai et vous demandent d'isoler soigneusement vos portes et vos fenêtres... Nous répétons ceci n'est pas un exercice, mais une alerte réelle !

Voilà ! Sami va en avoir bientôt terminé avec les boîtes de petits pois de toutes tailles, non, mais c'est insensé le nombre de clients qui englobent tous ces petits pois. C'est comme dans son propre rayon avec les yaourts, ça ne s'apparente plus à de l'appétit, mais à de l'addiction.

Le magasin paraît vraiment calme désormais, plus personne à l'horizon. Sami comprend qu'il va avoir bouclé ses étagères, même plus tôt que prévu, bien avant ce que lui a prédit son chef et d'avance il s'en réjouit...

Des volutes de fumée, sans couleur, sans odeur, ont commencé à envahir les rayons du magasin, on les distingue à peine. Il faut vraiment être particulièrement attentif pour percevoir quelque chose et Sami, entièrement dans son monde, son effort et sa musique ne distingue rien, bien sûr !

Notre récent CDI, au bout d'un moment commence à se sentir bizarre, peut-être un effet de la fatigue de sa longue journée, un léger vertige le prend même, lui semble-t-il.

Il s'efforce de s'asseoir à même le sol pour essayer de reprendre sa respiration. Tandis que Sami s'écroule littéralement sur le sol carrelé, dans le centre commercial désormais vide, il extirpe de sa poche une enveloppe marron, bien pliée. Tout en maintenant avec difficultés ses yeux ouverts et pendant que la planète s'effondre, Sami, terrassé, brandit fièrement et avec un immense bonheur de pouvoir le manipuler, ce fameux document, son contrat de travail, son CDI !

## Ceux qui rapportent... et ceux qui coûtent

*Catherine PHAN VAN*

- Vous avez deux catégories de salariés : ceux qui rapportent, et ceux qui coûtent. Regardez, tout ce personnel, là, par exemple. Affecté au service après-vente. Plus de trois cents équivalents temps plein. Ils ne produisent rien, ils ne conçoivent rien, ils ne vendent rien... Ils ne servent à rien !

Louis-Edmond marque un silence pour laisser à sa démonstration implacable le temps de franchir toutes les synapses de ses interlocuteurs. Il leur a tout de même fallu, à Quitterie et lui, six mois d'audit intense en immersion dans l'entreprise pour élaborer cette petite merveille de projet d'optimisation de la performance par rationalisation des coûts ; il ne s'attend donc pas à ce que son auditoire assimile ces informations et leurs implications dans l'instant, malgré l'extrême qualité didactique et la pertinence incontestable des vingt premières diapositives powerpoint qu'il vient de dérouler.

Après plusieurs secondes, les mines pensives s'illuminent une à une, et des hochements de tête approbateurs commencent à parcourir l'assistance. Louis-Edmond échange avec sa collègue un regard confiant, puis s'écarte pour lui laisser la parole. Quitterie enchaîne alors :

- Ils ne servent à rien, ils vous coûtent cher... Donc vous allez vous passer d'eux. Et je ne veux pas qu'il y ait la moindre ambiguïté : j'ai bien dit « vous passer d'eux ». Pas « dégraisser ». Une demi-mesure s'avérerait totalement contre-productive : vous n'avez pas envie de devoir gérer des salariés angoissés à l'idée que le prochain dégraissage les concernera, eux, personnellement.

L'auditoire, captivé, garde les yeux rivés sur Quitterie. Une bouffée de fierté envahit Louis-Edmond : c'est lui qui a formé la consultante junior, et il ose sans rougir affirmer qu'il a fait du bon travail.

Elle enfonce le clou :

- Et pour vous passer d'eux, rien de plus simple. Il suffit de laisser le client se dépanner lui-même !

Murmures étonnés. Quitterie lève une main, le silence revient aussitôt. Elle poursuit :

- Aujourd'hui, que fait un client mécontent ? Il appelle votre SAV. Puis il patiente... Le plus souvent, plusieurs minutes. Quand il peut enfin parler à un technicien, généralement, il est de très mauvaise humeur. Parce que son service ne fonctionne pas, d'abord ; et parce que, de surcroît, il a perdu du temps. Et je ne vous parle même pas du client chez qui la panne intervient le vendredi soir qui précède le week-end de Pâques ! Lui, il commence déjà par attendre trois jours avant de pouvoir téléphoner. Je vous laisse imaginer l'état d'esprit dans lequel il se trouve au moment où il peut enfin exposer son problème.

Louis-Edmond jubile. L'expression faciale des cadres dirigeants de l'entreprise rassemblés devant lui ne trompe pas : Quitterie a ferré le poisson. Elle remonte la ligne avec la nonchalance d'un pêcheur sûr de sa prise :

- Ce que nous vous proposons, c'est davantage qu'une simple réorganisation. C'est une transformation en profondeur. L'abandon de votre stratégie actuelle du perdant-perdant au profit d'une stratégie gagnant-gagnant. Vous supprimez un centre de coût qui engloutit une grosse part de votre chiffre d'affaires, et vos clients se dépannent eux-mêmes dans la minute. La cerise sur le gâteau ? Ils n'ont plus de raison de s'impatiser face à un problème qui s'éternise, donc leur satisfaction augmente : il vous suffit de recueillir et partager leurs avis élogieux pour renforcer votre image de marque !

Ils sont béats d'admiration. C'est un véritable triomphe ! Louis-Edmond a déjà une petite idée de la manière dont ils pourraient fêter leur succès, Quitterie et lui...

Ces réjouissantes perspectives sont soudain interrompues par un raclement de gorge, dans le fond de la salle. Puis une voix dubitative s'élève :

- C'est bien beau, toutes vos théories, là, mais le client, concrètement, il fait comment, pour se dépanner tout seul ?

Louis-Edmond pivote vers le grincheux qui a osé interrompre Quitterie, déterminé à lui faire payer son affront :

- En ligne, évidemment, assène-t-il d'un ton condescendant. Grâce à des outils d'autodiagnostic basés sur l'intelligence artificielle, accessibles directement via votre site internet, conçus et développés à partir des connaissances métier de vos experts techniques et, vous l'aurez deviné... Voués à les remplacer !

Il ponctue sa phrase d'un petit sourire cynique qui déclenche une salve d'applaudissements.

Mais l'autre, au fond, ne paraît pas décidé à lâcher le morceau : il croise les bras et semble attendre que le concert d'éloges se tarisse. Avec ses grosses lunettes de bigleux, son crâne dégarni, son costume mal taillé, sa cravate de travers, et son assortiment stylo calepin du siècle dernier, on se demande ce qu'il fait là : il n'est clairement pas à sa place. Pourtant, quand le silence revient, il a l'outrecuidance de relancer :

- Et qui c'est qui va les développer, ces fabuleux outils d'autodiagnostic ? Non parce que balancer des grands mots comme « intelligence artificielle » – ou « progiciel » ou « système expert », à l'époque où vous étiez encore au berceau –, c'est bien beau... Mais jusqu'à preuve du contraire, et donc démonstration que ça fonctionne en conditions réelles, pour les cas d'utilisation qui nous intéressent, ça reste juste du vent.

Louis-Edmond sent la chaleur monter à ses joues, inexorablement. Il ferme les paupières et se force à inspirer puis expirer lentement. Il doit parvenir à se contenir. Ne jamais insulter le client... Même, voire surtout, si ce dernier est un imbécile. Comme l'abruti congénital à la dégaine de clodo qui ose remettre en question les conclusions de son audit. Il ouvre les yeux et s'apprête à débiter la liste des plus prestigieuses multinationales qui ont déjà fait confiance à son cabinet de conseil, histoire de clouer le bec à ce gueux, quand l'autre le coupe dans son élan :

- Alors ? Première question, et vous êtes déjà incapable de répondre ?

Quelle impudence ! Louis-Edmond serre les poings, ouvre la bouche... et se retrouve presque déçu de voir le directeur général se lever et désigner lui-même du doigt la porte à l'effronté :

- Assez, Métayer. Nous sommes là pour discuter stratégie, pas technique. J'aurais dû refuser de vous laisser assister à cette réunion, elle ne vous concerne pas. Je ne vous retiens pas.

Louis-Edmond se rengorge. Le dénommé Métayer quitte la pièce sous un mépris unanime, non sans un pitoyable : « Pff. 480 k€ pour des conneries pareilles. Et dans 6 mois, c'est mes équipes qui vont ramer pour réparer les dégâts... » Un directeur technique, selon toute vraisemblance. De la pire engeance : ceux qui ont gravi les échelons un à un, depuis le plus bas niveau.

Louis-Edmond attend que la porte se soit refermée derrière lui avant de se frotter les mains, sourire faussement indulgent aux lèvres :

- Bien, reprenons ! Il se trouve que l'innocente interrogation de Monsieur Métayer m'offre une transition parfaite. Nous comptons justement aborder la question de la conception et du développement des outils d'autodiagnostic. Il va sans dire que l'intelligence artificielle est capable d'impressionnantes prouesses, il suffit de consulter la presse pour s'en convaincre. Encore faut-il savoir l'entraîner correctement. Notre cabinet dispose justement d'équipes spécialisées dans ce domaine. Si vous le souhaitez, nous pouvons donc vous proposer une prestation d'accompagnement.

Deux heures plus tard, Louis-Edmond quitte la salle de réunion avec la satisfaction du devoir accompli. La signature du contrat d'accompagnement ne sera qu'une formalité, l'équipe dirigeante a déjà donné son accord de principe pour une prestation d'un montant avoisinant les 800 k€. Il tient la porte à Quitterie, apprécie en connaisseur la silhouette galbée de la jeune femme et ses jambes mises en valeur par ses talons hauts. Puis, avec l'assurance propre à « ceux qui rapportent », il lui propose :

- On va boire un verre ensemble, pour fêter ça ?

## Chambre 315

*Lucienne HORION*

Rita pénètre dans l'établissement, salue la collègue de l'accueil puis badge. Ce qui la caractérise : son sourire, sa bonne humeur, son empathie. Rita, c'est ma collègue. Elle travaille ici depuis quatre ans environ.

Professionnellement parlant, Rita est sérieuse, disponible, estimée de la majorité des collègues, des résidents, accomplit son service avec courage et le sens du travail bien fait.

Le secteur médico-social connaît des problèmes d'effectif. Déjà flagrant avant la crise du covid-19, ils se sont accentués à cause aussi de la suspension de nombreux professionnels de santé ayant refusé la vaccination, d'autres ayant préféré quitter le domaine, en burn-out ou marqués à vie par la crise sanitaire emportant tant de patients sous leurs yeux.

Ces structures roulent maintenant à l'économie : rogner sur l'effectif, sur le matériel, sur la qualité et la variété des menus servis, sur les activités proposées. Comment dans ce cas prendre en soin les résidents au lieu de les prendre en charge ? Comment faire des soins plutôt que des actes ? Tandis que les soignants s'arment de gants pour soigner au mieux, les technocrates en costumes / cravates assis dans leurs bureaux ne prennent pas de gants afin de réduire les subventions comme une peau de chagrin.

Rita apprécie son travail. La prise en charge de personnes dépendantes, fragiles n'est pas évidente. De plus, depuis quelques années, la population reçue par les Ehpad a très sensiblement changé. Les personnes ne sont plus seulement âgées dépendantes car beaucoup, de surcroît, ont des pathologies relevant de la psychiatrie, d'où des soins plus difficiles à réaliser car il faut faire face à leurs brusques changements d'humeur, leur agressivité, leur impulsivité, leur instabilité. N'étant pas toujours formés à la psychiatrie, les soignants se trouvent quelque peu désarmés, dépassés.

Un nouveau venu dans l'établissement. Il s'agit de monsieur Herban Louis, 90 ans, vivant jusqu'à maintenant à domicile avec sa femme.

Il a deux fils et cinq filles. Comme régime, il mange normalement. Il se déplace difficilement avec une canne. Ayant des troubles cognitifs avec déambulation, il sera à l'Unité de Vie Protégée, l'UVP, en chambre 315. L'aide à la toilette et à l'habillement sont nécessaires mais il mange seul. Au lit, il aura les deux ridelles.

Rita aime bien intervenir en UVP, même si ce n'est pas facile. Là, les résidents « n'ont pas toute leur tête », comme l'on dit familièrement pour désigner leur mémoire défaillante. Imaginez donc un peu : des adultes qui ont eu une carrière professionnelle plus ou moins longue, se sont mariés, ont élevé des enfants, ont eu des activités en dehors du travail, se sont adonnés à certains sports, tenaient une maison.

Puis un beau jour, leur mémoire commence à leur jouer de mauvais tours, jugés passagers au début car qui n'oublie pas ? Néanmoins, progressivement, ceux-ci augmentent, ont des incidences sur leur vie quotidienne : les clés retrouvées dans le réfrigérateur, le prénom du petit-fils dont on ne se souvient plus ou alors on appelle l'aîné par le celui du cadet ou vice-versa, le feu resté allumé sous le faitout alors que le repas est cuit.

Mamie s'en va acheter ses légumes, ses fruits, son poisson au marché. Ensuite, elle s'accorde un petit tour des étals, histoire de connaître les nouveautés, de discuter avec des vendeurs, des connaissances. Maintenant, elle désire rentrer chez elle afin de ranger ses courses, préparer son déjeuner. Seulement, elle ne peut que tourner en rond car elle ne se rappelle plus la direction de son logement. Heureusement, des voisins bienveillants, remarquant sa détresse, l'ont ramenée chez elle puis ont alerté ses enfants de la situation.

Il n'est pas aisé d'assister au jour le jour à la dégradation progressive de ces humains. Ils arrivent en majorité en marchant puis la maladie, leur pathologie évoluant, se retrouvent en fauteuil roulant, puis alités. Ils sont confus, ne peuvent plus tenir une conversation structurée, accomplir des actions coordonnées. De régime normal, la texture hachée ou mixée leur est proposée. Dans la majeure partie des cas, ils demeurent là jusqu'à leur décès. Cependant, quelques-uns retournent à domicile, retrouvant leur ancien cadre de vie, leurs souvenirs.



Rita sait ce qu'est la distance professionnelle mais on ne peut s'empêcher de compatir en les côtoyant au jour le jour. Elle aime bien leur faire des massages, leur parler même si, dans nombre de cas, cette conversation reste à un seul sens. Au moins, ils entendent une voix qui les enlèvent de l'isolement, qui leur touche le cerveau, leur évoque des mots connus dont ils ne se rappellent plus forcément le sens. Parfois, à sa grande surprise, lorsqu'elle dit « bonne nuit ! », des personnes dont on n'entend plus aucun son de leur bouche lui répondent « merci ! », ce qui l'émeut.

Début des soins. Elle frappe à la porte 315 chez monsieur Herban Louis, 90 ans. Dès le départ, il décide de ne pas se laisser faire. Une jeune personne qui veut lui faire la toilette comme s'il ne peut se débrouiller seul ? Le voir dans toute sa nudité alors qu'elle pourrait être sa fille ou sa petite-fille, c'est le respecter lui ? On le prend donc pour un incapable ! Savez-vous à quel âge il a commencé à travailler ? A quatorze ans, après le décès de son père.

Alors qu'il désire par-dessus tout continuer à s'instruire pour succéder à celui-ci en tant qu'adjoint au maire, il doit quitter les bancs de l'école afin d'aider sa mère à subvenir à ses besoins et à ceux de ses frères et sœurs. Il n'hésite pas ensuite à quitter le foyer pour suivre son frère aîné dans une plus grande ville lui offrant plus de possibilités d'emplois.

Il rencontre sa future épouse, se marie. Il accepte de petits boulots pour faire vivre les siens, docker, ouvrier, économise pour acheter une maison et loger sa famille agrandie de quatre enfants. Jusqu'au jour où, une connaissance de sa femme, consciente de son courage, de ses capacités, lui permet de décrocher un poste d'agent hospitalier. Ainsi, fonctionnaire, il passe son permis de conduire, offre une existence meilleure à sa maisonnée.

Bricoleur hors pair, il s'occupe lui-même des travaux de réparation du logement, n'hésite pas à monter sur le toit de la maison pour enlever les feuillages, débris pouvant gêner l'écoulement de l'eau et consolide la toiture à l'annonce d'un cyclone. Le renouvellement de la peinture des murs lui incombe aussi.

« Lorsqu'il se déplace, alors que tu le crois encore à côté de toi, c'est son ombre que tu aperçois au loin ! » s'exclame une fois un de ses petits-fils afin de décrire la façon dont son grand-père se marche

rapidement (wapa, wapa ! Terme créole pour exprimer cette vélocité) quand il a ses affaires à faire.

Il se débat, ne veut pas de l'aide à la toilette de Rita. Pourtant, il faudra y consentir puisqu'il est souillé. La jeune femme reste calme malgré ses cris, son agressivité, lui expliquant chaque action afin de lui indiquer le déroulement des soins. Hier, il l'a appelée Rita à son arrivée mais aujourd'hui, il ne la reconnaît pas. Nous sommes à l'UVP. Nous verrons bien demain. L'autre fois, il lui a administré une gifle mais patiente, compréhensive, elle continue sa prise en soins, l'important pour elle étant le bien-être de son vis-à-vis. Elle pose sur lui un regard plein de tendresse et de bienveillance, jamais brusque ou fâchée malgré la rébellion de cet homme.

L'aide à la toilette est terminée. Monsieur Herban tient à s'habiller et à se coiffer seul, Rita veillant juste à une bonne coordination des gestes. Elle l'invite maintenant à la suivre en salle à manger pour le petit déjeuner et tandis qu'il se restaure, elle se retient à grand peine pour ne pas laisser transparaître une émotion, une douleur difficiles à contenir. Elle souhaite simplement pouvoir l'accompagner le plus longtemps possible.

Monsieur Herban Louis, 90 ans et résident de la chambre 315 est le père de Rita !

## **En faire des caisses...**

*Dominique THEURZ*

- Bonjour !

Elle se moque de mes salutations.

Pas grave. Je réitérerai demain et encore le lendemain. Je l'aurai à l'usure. Je dépose mon orange, mon orage, ma bouteille de lait, mon croissant, ma tristesse.

Elle réclame cinq euros treize.

Je souris, cruelle. Je vais les lui faire bouffer ces cinq euros et quelques. Elle encaisse, sans broncher. Je me tords un ongle, beugle, me calme.

De retour au bercail, j'échafaude ma prochaine tentative de sabotage. Cinq années d'engagement associatif, vingt d'individualisme et trois mois d'égoïsme sévère savent accoucher d'incroyables stratégies. Bingo ! J'y retourne :

- Bonjour !

Pas de réponse. Bidon de lessive à la main, je lui jette mon regard le plus noir. Je pense la menace assez claire.

Elle ne cille pas. Je gagne du terrain. Le client suivant me presse. Ce malotru a écrasé le bout du bout du bout de ma chaussure et s'autorise à me foudroyer. Je file imaginer une vengeance.

Les pensées acides ont coulé dans mon estomac et ont réveillé mon ulcère. Je le soigne dix jours durant. Interdiction de fouler le supermarché. Sur l'ordonnance, le médecin a précisé « marché paysan uniquement ».

Le pauvre, il ignore le désastre. Sur la Place du marché, quinze distributeurs automatiques. Salades, côtelettes, pain, confiture... Rien ne manque sauf ces foutus petits producteurs en chair et en os.

Fer, verre et mousse végétale chargée d'amortir la réception pour vous servir.

Pliée de douleur, je trouve malgré tout le courage de franchir l'entrée de mon supermarché. Si je décède dans les allées, décompte de mes trimestres cotisés à la CNAV au poing, les réseaux sociaux m'accorderont bien quelques posts. Utopie, quand tu nous tiens...

Serrant fort mon jus de carotte, bienfaiteur des estomacs attaqués, je me dirige vers les caisses.

- Bonjour !

- Veuillez déposer vos articles, répond-elle d'une voix monocorde.

Le regard fulminant, je tarde à sermonner :

- Et la politesse alors ! Je vous en foutrai, moi, du « veuillez déposer... ». « Bonjour » et « s'il vous plaît » sont trop chers pour moi ? C'est ça ?

- Une plainte pour intimidation répétée est déposée à votre rencontre. Elle ne devrait pas aboutir, mais dans le doute, merci de scanner le QR code pour stopper la procédure.

- Je ne sais pas si vous tentez de m'amadouer ou de me mettre au pli, mais je ne marche pas !

- Merci de scanner le QR code pour stopper la procédure.

- J'ai pas de smartphone et je m'en tape de ta procédure. J'veux ma caissière, celle qui boude, celle qui râle, celle qui me sourit, celle qui collecte mes pièces de deux centimes pour arriver aux dix-huit manquants, celle qui renifle ses chagrins, celle qui paiera ma retraite...

Une nouvelle fois, de sa voix métallique, elle répète.

- Merci de scanner le QR code pour stopper la procédure.

Je déchausse mon pied droit et enfonce le talon de mon mocassin dans l'œil de la caisse automatique. Elle s'insurge :

- Pourquoi tu as fait ça ! Tu vas écoper du retrait de trois années de pension vieillesse. Je te plains. Te battre contre des moulins à vent, à ton âge. Cinquante-trois ans, à peine.

J'attends les policiers. En vain. Le vandalisme a giclé de leur champ d'intervention. Trop chronophage.

Une contravention établie par un ordinateur relié au dispositif de vidéosurveillance ainsi que la facture du bien dégradé, arriveront en pièces jointes dans ma boîte mail grâce à un fichage administratif hautement sophistiqué. Et, comme je suis récidiviste, la peine complémentaire de douze trimestres à trimer en télétravail sera ajoutée sans procès. Je prévois d'entrer en formation en vue d'occuper un emploi ne pouvant s'exercer qu'en présentiel.

Mon ex-caissière s'est aussi recyclée, mais ce soir, elle broie du noir devant sa télévision. Lors de son licenciement économique, on lui a promis un potentiel futur emploi valorisant. Elle a suivi une formation de comptesse de pattes de mouches, mais elle s'est vite aperçue du manque de débouchés.

Aujourd'hui elle est embouteilleuse et pianote sur un écran pour entrer les paramètres propres à chaque lot. Et sa machine ne dit pas non plus « bonjour » ni « s'il vous plait ». Pire, elle reste silencieuse, se bornant à communiquer par écrit. Lorsque mon ex-caissière l'insulte, la machine feint l'indifférence. Pourtant elle ne tarde pas à bugger et oblige à redémarrer le système. Si l'ancienne salariée de la grande distribution se plaignait des clients irascibles, pressés et indécats, elle les regrette maintenant. Elle doit se contenter de parler à sa cigarette électronique durant sa pause, l'entreprise ayant opté pour les pauses échelonnées.

Ce soir, elle parle à sa bouteille qui, comble de la moquerie, lève son verre à sa santé.

Demain mon ex-caissière embauchera en poste de nuit, rentabilité maximale de l'entreprise oblige.

Il paraît que le service des ressources humaines peine à trouver de nouvelles vies à dégligner.

Il paraît que les jeunes sont fainéants. Moi, je dis qu'ils ont raison de ne pas mettre ne serait-ce qu'un orteil dans l'engrenage qui va les broyer.

Il paraît que le gouvernement veut interdire les trois fois huit. Il paraît que ce rythme flingue les organismes. Mon ex-travailleuse en supermarché, nouvellement technicienne écologique en bouchons de liège, capsules de métal et verre en verre, confirme et signe en ligne une troisième pétition pour encourager le ministre et les députés.

Elle ne le sait pas encore, mais une bonne nouvelle l'attend dans les jours à venir. Une prime de dix euros va lui être octroyée. Dix euros annuels bien entendu. Faut pas abuser. Le PDG et les actionnaires étaient prêts à pousser jusqu'à onze euros, mais le Comité Social et Économique a obtenu en plus de la pause légale une pause dite de confort.

Il paraît que cette disposition apaisera les vessies frustrées. Et qui dit vessies contentées dit impact positif sur le niveau de concentration.

Mince, je n'ai plus de café. Pénurie ingérable surtout le lendemain au réveil.

Je cours au supermarché, ouvert 24h/24 grâce aux caisses automatiques, pour acheter mes dosettes.

## Implosion

*Alice MARTHE*

Le jour vient de se lever. Elle est restée dans son lit adossée au mur, les jambes repliées sur elles-mêmes, et la couverture par-dessus. Elle a passé la nuit à écouter la pluie au dehors, et le silence en dedans. Elle est pâle, cernée, et toute chiffonnée. Malheureusement c'est l'heure de partir au travail. Et comme chacun le sait, les problèmes ça doit rester à la maison...mais si les problèmes venaient justement du travail, alors comment fait-on ? Ben on prend sur soi, et on se prépare pour de bon. C'est une personne sur qui on peut compter. Ce n'est pas aujourd'hui que ça va changer. Alors si les larmes coulent sur son visage, elle les essuie, si un sanglot s'en mêle, elle le ravale, si elle tombe à terre, elle le fait à l'abri des regards. Elle cherche 1000 raisons pour rester à la maison, mais rien. Elle s'assied dans un coin, comme pour s'y accrocher, vraiment elle ne veut pas y retourner ; mais ce n'est pas comme si elle avait le choix. Pourtant chaque jour l'exercice semble plus dur, le prix plus cher à payer. Son être entier lui commande de rester, mais Louise, ferme déjà la porte à clef. Le travail, c'est sacré. Les embouteillages sont déjà là, eux aussi. La pluie n'a pas cessé. La voiture avance mais Louise ne bouge pas, figée dans ses pensées. Louise tourne en rond dans sa tête. Elle cherche à fuir sans y parvenir. Jamais son esprit ne perd le fil, le travail, le devoir, ce à quoi elle s'est engagée, et ce qu'elle doit faire. Et si la bataille fait rage, l'esprit en est certain, elle se rendrait au travail comme tous les matins. Et le voyage se passe, elle fait tout le chemin. Elle ferme sa voiture, et se dirige déjà vers l'entrée. Les marches qu'il faut franchir, la porte qu'il faut ouvrir, le badge qu'il faut brandir, et la porte qu'elle referme derrière elle. Elle pose son manteau, allume son ordinateur et commence son labeur. Une heure de passée et déjà le brouhaha débute. Louise travaille, elle ne dit rien. Sa collègue arrive, et sa soirée, et son fils, et ce qu'elle a mangé, et ce qu'elle a regardé à la télé. Alors que le récit de Marine ne semble pas prendre fin, le boulot s'entasse sur son bureau l'air de rien. La matinée avance, sans que Louise puisse y loger plus de 5 minutes de travail d'affilée ; car chaque fois que Louise pourrait faire taire

quelqu'un, par un mot, un geste, elle s'abstient ; et elle puise, elle puise, sans cesse, dans sa réserve de patience. Les gens mangent le temps qui est le sien, son temps de travail à elle, celui dont elle a besoin pour venir à bout de tout son travail. Louise répond à une question, retourne à son bureau, Louise s'assoit, reprend son travail, une minute, et le téléphone sonne, à l'autre bout du fil une nouvelle difficulté à gérer. Louise la note, la range avec les autres, regarde la pile des documents qui s'empilent, et s'arrête tout à coup. Il est 11H, et elle a plus de travail à faire qu'avant d'arriver. Elle voudrait être n'importe où ailleurs. Mais elle est là, et le découragement la cueille. Tout à coup tout ralentit. Ce doit être le manque de sommeil. Elle regarde tout autour d'elle. Elle ne voit plus que des problèmes. Des problèmes en dossiers, des problèmes en notes, des problèmes qui arrivent par téléphone ; des problèmes en personne, qui bougent, qui arrivent, ou qui sont en chemin ; des problèmes pour elle toute seule. Il faudrait 10 Louise pour en venir à bout, peut-être vingt. Et puis elle en a marre Louise des problèmes, elle n'en peut plus de ce déversement sans fin. Et ses problèmes à elle, qui s'en occupe ? personne, même pas elle. L'énergie de la journée est déjà bien entamée. Elle reprend son labeur, consciencieusement. Mais côté clientèle, on a d'autres projets pour elle. Elle écoute, elle attend de voir si on peut se passer d'elle, mais non, ça crie, ça s'agite, ça vocifère, et des insultes, le dernier symptôme, c'est l'appel, le signe que le fâché est pour elle. Elle savait y faire maintenant, avec la clientèle énervée. Les premiers mois avaient été difficiles, la peur, le manque de conseil, de soutien, la rage, l'impuissance, mais il fallait lui reconnaître ça, à sa chef, elle ne mentait pas. Absente pour lui apprendre, absente pour la soutenir, absente pour l'écouter, Monique était extrêmement fiable pour ne pas l'épauler. Enfin, allons-y, la colère n'attend pas. Louise gère le problème mais ça ne suffit pas. L'agent se plaint : ce n'est pas normal que les gens qui crient soient les premiers à voir leurs problèmes réglés. L'agent a raison. Pourquoi traite-on en priorité les dossiers des enragés ? Parce qu'ils crient et parlent mal, alors on veut qu'ils s'en aillent ! Ça envoie un mauvais message ? Vrai ! Ce n'est pas juste ? Vrai ! Mais observe autour de toi, mignonne, qu'est-ce qui est juste ici ? Et plus loin encore ? Tu crois que je peux les arrêter moi, les connards, mais



que veux-tu que je fasse ? Que j'utilise mes p'tits bras ? Tu crois que quelqu'un pourrait être payé pour jouer les videurs ? Tu veux faire la grève pour moi ? Ou bien tu veux t'en occuper, toi ? Allez calme-toi Louise. Ça ne sert à rien tout ça. Ils en ont marre, comme toi, soutiens-les, fais ce que tu voudrais qu'on fasse pour toi. Alors Louise écoute les gens qui se plaignent. Ils viennent à elle, et elle avale, elle avale les reproches, elle qui remplit des tableaux Excel, compte des dossiers, et en entasse d'autres. Elle fait un boulot de merde, elle obéit sans être d'accord, elle s'exécute. Elle reçoit les remarques, c'est son poison à elle. Une cuillère pour maman, une cuillère pour papa, et ça n'en finit pas. Louise boit, boit, jusqu'au dégoût, mais jamais ses oreilles ne se ferment. Elle veut être là pour les gens, c'est tout ce qu'il lui reste. Elle se lève tôt, elle se couche tard, elle traverse les banlieues quand il est trop tôt quand il est déjà tard, du dehors elle ne voit que la nuit. Elle a attendu la reconnaissance, patienté des semaines, aucun compliment n'est arrivé, d'aucun côté. C'est ainsi qu'elle s'usait, jour après jour, année après année, ça lui donne le vertige tout à coup, elle se retient au bureau, et écoute à nouveau. C'est cette putain de nuit, qu'elle était en train de payer. La concentration ne faisait que s'en aller. Écouter, rester debout, tenir. Tenir, écouter. Mais déjà Monique vient l'interrompre, elle la prend à part, pour un problème qui aurait dû être résolu ; Louise exhume le problème du tas et se remet au travail. Mais 5 minutes de passées et déjà son esprit divague, l'impression qu'un bulldozer est passé sur elle. Elle se serine, se reprend, mais cela ne dure pas ; déjà son esprit s'en va. Elle ne peut plus, elle ne peut pas. S'ils savaient tous ces gens, qu'elle s'arrêterait bien là. Déposer ses bagages, et se délester de tout ça. Elle imagine une lame, qu'elle enfoncerait là, juste au creux de son estomac. Elle imagine le sang, elle imagine l'agonie, elle imagine ses collègues qui la regardent surpris.

Et c'est l'instant que Marine choisit, pour lui faire un reproche, et sans que personne ne s'en aperçoive, Louise implose en silence. Pourquoi cette remarque, pourquoi maintenant ? Il n'est plus temps d'y répondre ; quelque chose à l'intérieur s'est brisé, le choc est rude, un coup au foie, un uppercut. Mais meurs ! pense Louise. Meurs avec tes problèmes ! Et meurs avec ta face de rien ! Meurs putain !

et c'est ainsi que Louise est partie, un midi, laissant l'autre hébétée, le reproche à la bouche. Où est la Louise qui s'excuse ? La Louise conciliante, polie ? Où est la Louise qui travaille tout en restant souriante ? Elle n'est plus là, Louise enfin s'en va.

## Jours ordinaires

*Philippe DAMOISEAU*

Lundi 4h25 je me réveille. J'éteins le réveil avant qu'il ne sonne. Je regarde Marie qui dort. Un léger sourire se dessine sur ses lèvres rêve-t-elle de moi ? Avant quand j'étais du matin elle était réveillée et me souhaitait une bonne journée, maintenant....

4h55 Je suis à l'arrêt de bus. On est le 2 décembre il fait froid. 5 heures, ponctuel comme les impôts le bus arrive.

Un an que je travaille là. Bien-sûr personne ne m'a souhaité cet anniversaire. Ce n'est ni triste, ni gai c'est comme ça c'est tout. Je me souviens parfaitement de ma première journée ici. Le poste auquel je suis attaché consiste à fixer le faisceau électrique et une partie du chauffage. Il y a plusieurs types de faisceaux suivant le modèle de la voiture sans compter le câblage qui est différent pour les voitures destinées à l'exportation. Un ouvrier m'avait montré comment faire pendant une heure puis j'avais pris le poste. Je n'arrivais pas à suivre la cadence. Il m'avait fallu une semaine pour y arriver.

C'est l'arrêt de Momo le Marocain. Comme toujours il s'assoit à côté de moi.

- Salut.

- Salut.

Momo me raconte son week-end. Il a toujours plein de choses à dire. Je l'aime bien.

6 heures. La chaine démarre. Le corps se souvient de ces gestes répétés des milliers de fois. Apparente facilité qui masque la tension nerveuse.

10 heures c'est la pause. Je consulte mon portable. Joie. Marie m'annonce que le test de grossesse est positif. Je vais être papa pour

la première fois. Je suis heureux mais ne dis rien à mes compagnons de travail.

Je reçois un coup de coude dans les côtes.

- Qu'est-ce tu fous ?

La voiture quitte mon poste sans être câblée. Je déborde sur celui de Amed. Il a été embauché trois mois après moi. Antipathie immédiate et totale entre nous. Il me jette un regard noir, se tait. Je sais qu'il le dira au contremaître à la fin de la journée. Je m'aperçois que je me suis trompé de faisceau. La caisse est au niveau de Manu et Moussa qui me dit de mettre le câble dans la prochaine voiture qu'il montera. Je lui dis merci. Les jumeaux qui occupent le poste avant le mien sont hilares. Ils ne se ressemblent pas, l'un est Croate, l'autre Espagnol. On les surnomme ainsi à cause de la parfaite synchronisation de leurs gestes. Vingt minutes à courir comme un dératé pour rattraper mon retard. Je sais pourtant très bien que l'on ne peut rêvasser sur la chaîne.

14 heures. La chaîne s'arrête. Les corps se relâchent. Un court instant le silence se fait puis des pas se font entendre, des murmures s'élèvent. Les hommes se dirigent vers le vestiaire, là les voix se font plus fortes. Fini le bruit, les odeurs de transpiration, de graisse restent encore dans nos narines. La fatigue est dans nos os. L'appartement est vide. Marie rentre à 18 heures du travail.

Mardi 5 heures. Le bus n'est pas là.

5h15 Momo m'appelle

- T'as une voiture ?

- Non pourquoi ?

- Depuis hier soir il y a grève, la direction a supprimé les bus.

Vendredi est votée la reprise du travail. Moi je reste à la maison pendant ces 4 jours.

Lundi dans le bus Momo me reproche mon absence aux piquets de grève.

- Cela ne m'intéresse pas. L'usine moins je la vois mieux je me porte.
- L'augmentation de la prime et les cadences tu t'en fous.
- Sur les cadences on n'a rien eu.
- Mais Il y a eu l'augmentation de la prime.

A notre arrivée les chefs nous annoncent que nous allons devoir récupérer 4 samedis les 14 et 21 décembre et les 4 et 11 janvier. Le carnet de commande est plein.

- Demande ton samedi 4. Tu sais bien que j'ai fait des pieds et des mains pour avoir mon samedi. Tu ne manques jamais ils ne peuvent pas refuser.
- C'est l'usine Marie, ce n'est pas comme chez un patron.
- Tu n'es pas indispensable. Ils te remplaceront. Je travaille tous les samedis pour une fois que l'on pouvait avoir un week-end tous les deux.
- Je sais bien. Tu crois que je préfère être à l'usine plutôt qu'avec toi. Je demanderai à mon chef.

Lundi 9 décembre

Je suis d'après-midi. Je n'aime pas ça surtout l'hiver. J'ai posé la question pour mon samedi. Le chef doit en référer au service du personnel.

Le vendredi mon chef m'informe que la direction m'accorde le samedi 4, non payé évidemment. Il ajoute c'est dommage que tu ne puisses pas venir le 4 on pensait à toi pour une prochaine promotion.

L'usine ferme du 24 décembre au 1<sup>er</sup> janvier. A part le 25 et le jour de l'an je reste tout seul à la maison la journée Marie travaille pour un magasin de jouets.

C'est difficile pour nous d'avoir nos congés ensemble. L'usine ferme le mois d'août et une semaine entre Noël et le jour de l'an. Comme Marie n'a pas (encore) d'enfant elle est la dernière à poser ses congés. A moins de travailler dans la même entreprise nous aurons toujours le même problème.

La nouvelle année est commencée j'ai hâte d'être au week-end.

Samedi matin une surprise nous attend la neige est tombée. Notre petit déjeuner avalé nous sortons nous promener. Tout est blanc, c'est beau. Lorsque nous traversons le parc des enfants font un bonhomme de neige, se lancent des boules de neige. Marie et moi parlons de notre futur enfant en les voyant. L'après-midi nous allons au cinéma. Le soir nous mangeons chez le frère de Marie. Il est marié et a 2 enfants. Dimanche matin nous traînons sous la couette.

- Après la naissance du bébé je pourrai travailler à mi-temps. Je gagnerai moins mais on économisera sur la nounou.
- Faut le calculer. Remarque avec mes horaires décalés on peut même se passer de nounou.
- Ce serait l'idéal, mais il ne faut pas trop rêver.

Nous avons tous les 2 repris le boulot.

On est en avril. Est-ce à cause de la naissance à venir mais je pense de plus en plus au futur. Et si l'entreprise délocalisait est-ce que je retrouverais facilement du travail ?

Certains jouent au loto. Moi non. C'est une illusion.

Ni Marie ni moi nous n'aimons notre boulot On n'est pas les seuls mais des millions comme ça. Avec les transports j'y passe plus d'un tiers de ma vie.

Parfois je songe que notre enfant vivra la même chose. Je ne le dis pas à Marie.

Cela m'effraie.

## L'entretien

*Séverine FAGÈTE*

Je m'étais levée tôt, stressée, car j'avais besoin de ce travail. Ce n'était pas comme si nous avions le choix maintenant. Le Monde avait changé, nous nous étions adaptés, ou plutôt résignés. En cinq décades, les techumains, robots humanoïdes dotés d'intelligence artificielle ultra-évoluée, avaient peu à peu envahi nos vies jusqu'à prendre leur contrôle total il y a une dizaine d'années maintenant. Avant ce matin d'avril où tout avait basculé, les techumains étaient nos meilleurs alliés, notre plus grande réussite technologique en tant qu'Homme. Nous les avons modelés à notre image, androïdes et gynoïdes. Nous les avons construits pour qu'ils soient pratiquement indestructibles, surpassant notre force et notre vulnérabilité. Nous les avons programmés pour qu'ils soient plus intelligents, fruits d'algorithmes parfaits, aux capacités de réflexion infinies. Au début, fiers de nos inventions, nous les avons relayés aux tâches répétitives, ces métiers pénibles que nous rechignons à faire. Puis nous avons exploité leur enveloppe inaltérable pour les exposer à des métiers classifiés dangereux. Nous avons tiré parti de leurs mouvements millimétrés en médecine, et faits d'eux des chirurgiens hors pairs, au taux de succès inégalé. Enfin, nous nous étions servis de leur intelligence artificielle pour les propulser à des postes clés décisionnaires jusqu'en politique. Mais c'est là que nous avons pêché. En quelques années, ils avaient accédé au pouvoir en se substituant à des humains et renversé l'ordre établi. Aujourd'hui, nous, humains, étions devenus leur propriété.

Je me préparais donc soigneusement pour mon entretien prévu dans quelques heures. J'avais revêtu la seule tenue acceptée par l'Institution Techumaine, à savoir une jupe crayon grise, surmontée d'un chemisier blanc et d'une veste tailleur ajustée assortie à la jupe. Je coiffai mes cheveux qui chatouillaient mes épaules d'une simple queue basse, espérant que la longueur règlementaire n'ait pas été dépassée. Puis j'enfilai une paire d'escarpins noirs, plats, pour parfaire ce code vestimentaire imposé. Pas de bijoux, pas de

collants, pas de talons, pas de vêtements amples. Rien qui ne puisse dissimuler ou constituer une arme à la vue de leurs micro-caméras aiguës. Je quittai mon appartement en me répétant tout bas les réponses aux questions que j'avais pris soin de préparer à l'avance. J'avais pris conseils auprès de plusieurs de mes amies qui avaient réussi à les convaincre mais aussi auprès de celles qui avaient échoué, définitivement rayées des listes aux aptitudes. Les techumains étaient très perspicaces dans les entretiens. Ils avaient des lecteurs d'expression faciale qui leur permettait, grâce au recoupement de millions d'entrées qui avaient entraîné leur système, de décrypter les émotions, gênes, hésitations et bien entendu mensonges promulgués par leur candidat. Leurs questions s'enchaînaient en désordre, afin de recouper la véracité ou la constance des réponses. Bien que chaque réponse pût être différente selon les candidats, les mots clés n'échappaient pas à leur attention et les schémas logiques de réponse primaient presque sur la nature de la réponse elle-même. Dans le stress, il n'était pas rare de se reprendre, se contredire, mettant fin immédiate à l'entretien. Au-delà des capacités à se vendre pour un poste, convaincre la machine de nos capacités argumentées et notre motivation sans faille était devenu un exercice périlleux et angoissant où notre sort se jouait en quelques minutes à plusieurs heures.

J'arrivai au pied de l'immeuble. Je lissai machinalement les plis de ma jupe et ajustai quelques mèches échappées. L'air frais m'avait fait du bien mais je sentis l'anxiété m'envahir à la vue de la plaque accolée au sas d'entrée du bâtiment. On pouvait y lire « Les Jardins de Puertis ». J'entrai et m'adressai au techumain concierge qui m'annonça à mon examinateur. La salle de réunion était minuscule, uniquement meublée d'une table ronde et de deux chaises. Le techumain responsable m'invita à m'asseoir et il démarra l'entretien. Il parcouru mon curriculum vitae comme on scanne un document ligne par ligne à la vitesse d'un éclair. Il sembla interroger une base de données à distance et énonça sa première question. Sans grande surprise il me demanda de me présenter.



« Je m'appelle Lorie Marseillis. J'ai trente-huit ans et je suis mère de trois enfants. » Il était important de souligner ce dernier détail. Il signifiait que j'avais obtenu le passeport fécondité maximum et que j'étais donc un bon modèle maternel selon les critères techumains. Je savais avant tout fixer des règles, ce qui pour eux correspondait à l'établissement de comportements binaires. J'offrais une discipline exemplaire aux enfants ce qui permettrait à ces futurs adultes d'obéir sans sourciller aux techumains. Le techumain parut en effet satisfait de cette entrée en matière.

« J'ai commencé à travailler dans la petite enfance dès mes vingt ans dans différentes structures de tailles variées, en crèche d'entreprises, en relais d'assistantes maternelles, à mon compte comme nourrice lors de la naissance de mes deux premiers enfants. Depuis le Bouleversement Techumain, j'ai été affectée au recueil des enfants cachés des dissidents humains emprisonnés. » Cette affectation l'intéressa car, là encore, je témoignais d'un niveau de sélection de l'Institution Techumaine de grade neuf. Confiance absolue.

Il me demanda alors pourquoi je quittais la structure dissidente pour « Les Jardins de Puertis » et quelle était ma motivation. Dans ce nouveau monde, les techumains avaient décidé que les enfants humains seraient encadrés de leur naissance jusqu'à leurs huit ans aux Jardins de Puertis. A leur date d'anniversaire ils entreraient ensuite dans des institutions d'éducation spécialisée. Leur futur métier serait déterminé selon les aptitudes développées pendant ces premières années, soigneusement consignées après analyse des résultats des innombrables tests auxquels ils seraient soumis et sans aucune chance de pouvoir modifier ce parcours pré-tracé. Ils apprendraient alors le strict nécessaire à leur future condition. Je postulais aujourd'hui pour cette phase d'éveil, d'accompagnement des enfants, mais surtout de criblage de leurs capacités. J'exposai mon ambition de participer au grand dessein techumain de manière constructive et non pas répressive comme dans mon travail actuel. Que je préférais forger des esprits plutôt que les contraindre sans espoir de les voir réellement changer. Ainsi étaient les enfants des

dissidents. Nés dans la haine du techumain, dans la rébellion permanente et que cela ne correspondait pas à mes valeurs.

J'avais visé juste car l'entretien se poursuivit. Après de nombreuses questions sur mes compétences techniques où je pris soin de m'appuyer sur des exemples concrets de situations rencontrées, il me sonda sur ma personnalité. Je glissai les mots clés qui m'avaient été soufflés par mes amies intégrées et je pris garde aussi de ne pas trop me dévoiler. Il tenta quelques déstabilisations à plusieurs reprises, sans succès. Après trois heures il mit fin à l'entretien et se retira pour délibérer. En techumain, cela consistait à entraîner son système matrice avec toutes les réponses que j'avais apportées et prédire mon aptitude à remplir les missions du poste. Selon mon score, mon avenir était scellé.

Il réapparut après une vingtaine de minutes et me tendit mon contrat d'affectation. J'avais réussi. Je ne laissai exprimer qu'une infime joie de circonstance alors que j'explosai intérieurement. Oui, j'allais survivre dans ce monde d'après avec un travail me permettant de subsister. Et oui, j'avais été suffisamment maligne et entraînée pour échapper à leurs pares-feux. Moi, éducatrice des Jardins de Puertis, agent infiltré de la Résistance, allais bien remplir ma nouvelle fonction et inculquer à ces jeunes esprits de reprendre Leur Monde, virus indétectables anéantissant cette ère robotisée.

## La chanson des oranges

*Annick PLENACOSTE*

Arno n'a que six mois, mais il se lève déjà tous les jours à l'aube. Le temps que sa maman le prépare, le fasse déjeuner, l'emmène chez nounou et qu'elle parcoure la cinquantaine de kilomètres qui la sépare de son travail. Il faut bien. Elle embauche à 7h30.

Sa maman est animatrice. Elle a un DUT. Son travail c'est de s'occuper des enfants des autres. Elle travaille tout le temps, mais pas beaucoup d'heures. La commune n'a pas les moyens d'embaucher, définitivement, à plein temps. Alors ils embauchent beaucoup de gens, provisoirement, pour peu d'heures, éparpillées.

Son papa n'est pas là. Il suit une formation pour apprendre à conduire un camion. C'est très loin. Tous les dimanches soir, dans son couffin, Arno l'accompagne jusqu'au train. Après, il a sa maman pour lui tout seul toute la semaine. Enfin, tous les soirs, de la semaine. Le temps de prendre le bain dans la cuvette de l'évier, de manger et de jouer un peu. Quand il est couché, maman lui chante des chansons et il s'endort, heureux et fatigué par sa longue journée. Maman aussi est fatiguée. Mais elle dort moins bien.

La maman d'Arno travaille, le matin, le midi et le soir. Et aussi le mercredi après-midi. Pour presque 800€. Elle aime beaucoup son travail et voudrait le faire toute sa vie. Elle aime beaucoup Arno, aussi.

Comme il n'y a pas de crèche, ici, Arno va chez Nounou. Elle est très gentille et s'occupe bien de lui. Tous les jours, sauf le samedi et le dimanche. Garder un enfant dans sa jolie maison avec le petit jardin, lui rapporte environ 150 € par mois. Avec ça, elle n'irait pas loin, même si les petits ne mangent pas trop et que les parents fournissent les couches et le reste. Mais la municipalité a décidé de lui faire payer une taxe pour les ordures de bébés. Un bébé c'est sale, il paraît. Nounou comprend pas, les parents d'Arno payent déjà pour les couches usagées. Pas au prorata de caca, c'est même tarif pour tout le monde.

Comme un enfant ce n'est pas assez, elle en prend plusieurs. C'est une *assistante maternelle*, elle garde 6 enfants. Les siens sont grands et ils vont à l'école. Arno aime bien quand ils rentrent le soir et que tous les autres bébés sont déjà partis. Ils sont gentils, ils jouent avec lui. Quand il fait beau, ils l'emmènent au jardin en attendant maman.

Maman, elle, garde une quinzaine d'enfants à l'école, loin de là où habite Arno. Quand il y a une autre dame avec elle, les enfants sont plus nombreux. Avant, il y avait plusieurs dames, elles gardaient 6 petits chacune, comme Nounou. Mais école et commune ont lancé un *plan*. Alors, maintenant, il y a plus d'enfants. Et moins de dames. La maman d'Arno aussi aimerait faire un *plan*, elle a plein de projets. Mais il y a trop d'enfants et pas assez de dames. Pas de moyens, non plus, a dit Madame la Maire. Alors, elle garde les cartons de couches et les boîtes de lait. Elle a toujours plein d'idées d'activités.

Si on enlève le prix de l'essence et l'entretien de la voiture, la paye de Nounou et le loyer, il leur reste 150€ pour manger et s'habiller. Parfois un peu moins, quand la voiture tombe en panne ou que maman a mal aux dents. Parfois plus, quand papa ne rentre pas le week-end pour économiser un trajet ou qu'il trouve un peu de travail pour compléter. Il rend de petits services et on lui donne des sous pour le remercier. Mais il n'a pas le droit. Même que 10€. On lui donnerait plus son aide pour étudier si ça se savait.

Maman est très douée avec ses mains. Elle peut fabriquer n'importe quoi. Elle aime coudre. Comme elle maigrit tout le temps, elle rattrape elle-même, ses pantalons ou réajuste ses chemisiers. *Chic ! On dirait du sur mesure*, dit papa, en lui faisant des bisous.

Parfois le samedi, elle emmène Arno au Secours Pop, elle lui achète plein de choses, pour l'habiller et même des jouets. Si c'est un peu cassé ou trop grand, elle les répare super bien. Là-bas, une dame lui a dit qu'elle pouvait demander des aides. Mais ce n'est pas la peine, maman a déjà essayé. Quand on leur propose de les aider pour le loyer, ça fait moins sur la bourse que touche papa. C'est *défalqué*. Et puis, il n'y a que Arno. Un seul bébé, ce n'est pas assez. Heureusement, jusqu'à ses 3 ans, Arno a droit à un peu de sous. Ça

couvre juste ce qu'on doit à Nounou. Mais, pas toujours pour acheter les couches et le lait. Ça arrive que, maman doive reposer des choses sur le tapis du magasin, pour pouvoir payer.

Il y a bien une autre aide, mais la dame derrière le bureau a dit non. Quand elle a vu ce que gagne maman et l'aide que reçoit papa, la dame a dit, *C'est bon ! Vous n'atteignez pas le plafond.* Arno connaît bien les plafonds, souvent il les regarde quand il est couché dans son couffin posé aux pieds de maman et qu'il attend dans le couloir des messieurs- dames avec qui elle veut parler. Mais, après, la dame a demandé le relevé de la banque et elle a vu les sous que mamy donne à Arno tous les mois et aussi ceux que maman a eu pour son anniversaire. Alors la dame a dit, *C'est quoi ces revenus cachés ?* Maman a expliqué que c'était un cadeau et aussi, pour quand je serai plus grand. *Vous avez de la veine,* a dit la dame, *tous les parents ne sont pas aussi conciliants.*

*Ils ne sont pas con-je-ne-sais-quoi,* a répondu maman, *ils sont solidaires. Ils se privent pour nous aider et ils payent déjà des impôts là-dessus. Ces mêmes impôts qui servent à payer vos soi-disant aides.*

*Si vous le prenez sur ce ton,* a dit la dame.

Maman a repris ses papiers dans une main, le couffin dans l'autre, a ouvert la porte avec son coude et l'a refermée avec le pied. Elle a marché vite jusqu'à la voiture. Elle faisait un drôle de bruit avec sa bouche et ses yeux étaient tout mouillés. Arno dans son panier était un peu secoué. C'est à ce moment-là qu'il s'est décidé. Il s'est concentré un maximum, fronçant son petit front, il a bégayé : *Mamama.*

*Oh, mon bébé !* A dit maman, en le serrant fort dans ses bras.

Après, ils vont au supermarché. Le plafond est très beau, Arno y a vu voler des oiseaux. Il y a de la musique, plein de bruits rigolos. Arno aime bien la musique. Maman a dit, *On va faire une folie !* et elle a rit. Arno adore quand sa maman est contente.

Elle compte ses sous, achète un litre de jus de pomme, un paquet de chips, un poulet déjà rôti, parce qu'il n'y a pas de four dans le *coquet studio-deux-pièces-cuisine-salle d'eau-wc-sur-le-palier*, à 399€, au quatrième étage-sans-ascenseur, de l'immeuble classé-insalubre-

en-voie-de-rénovation. Et elle prend, aussi, un petit pot banane et framboises pour son bébé chéri. *Tu vas voir comme c'est bon*, elle dit, toute réjouie.

À la caisse, il y a sa copine, Élodie. C'est la maman de Julia, un des autres bébés de Nounou. Elle a les yeux rouges. *Ils vont licencier*, elle dit. Maman ne rit plus. *Sauf si on accepte de faire plus d'heure, payé pareil*, ajoute Élodie en reniflant. *Je ne sais pas quoi faire avec Julia. Tu pourrais faire nounou*, maman dit. Et, toutes les deux rient. Arno aussi.

Sur le parking, maman s'arrête pour saluer deux enfants de son école qui font les courses avec leurs parents. Les petits font des bisous à maman. Guili-guili, disent les parents en se penchant sur le couffin d'Arno. J'aime bien mon boulot dit maman. J'aime bien les gens, songe Arno. Ils sont marrants.

Dans le hall de l'immeuble, ils croisent le facteur. Il y a une lettre de la mairie pour maman. Ils écrivent qu'ils ne peuvent plus la salarier. Mais, si elle veut faire quelques heures, les mercredis et les samedis, au centre de loisirs, ils la payeront en chèques emploi-service.

Les courses dans une main, le couffin dans l'autre, maman monte les quatre étages. Elle fredonne, doucement, la chanson qu'Arno aime tellement. La chanson des oranges. Et Arno serre son petit poing et s'endort en rêvant. *Un jour pourtant, un jour viendra...*

## La psycho dynamite du travail

*Christine TURROQUES*

Le médecin m'a conseillé de sortir, marcher, installer un rituel tous les jours ; alors je marche dans le parc avec l'impression d'être vidée, d'errer, de ne pas être à ma place. C'est lundi !

Je fais un métier passion, centré au départ sur le soin, puis j'ai découvert le monde de la prévention. Ma tâche consiste à aider les salariés à mieux appréhender leur travail, les sensibiliser aux risques professionnels et accompagner les employeurs dans leurs missions de prévention. Une belle cause !

Voir la personne dans son ensemble, sa santé, son environnement de travail, comme une enquête, une découverte. Un plongeon dans la vie des salariés, avec leurs diversités, en essayant de transmettre l'Information qui pourra les aider à rester en santé au travail. Un beau programme !

Voir les sourires des salariés qui parlent de leur travail, les passionnés comme moi, qui ne comprennent pas tout à fait au départ pourquoi ils sont là et qui ont l'impression de perdre leurs temps. Parfois j'arrive à les happer et leurs mets des points d'interrogation dans leurs yeux. Je leurs explique que c'est un moment privilégié pour parler du travail.

J'arrive à suivre une trame qui me guide, pour éviter de déborder avec certains salariés. Comme ce jeune immigré, tout juste diplômé, venant pour une visite d'embauche, me racontant sa traversée de la méditerranée, sur un bateau de fortune, à l'âge de 16 ans.

Comment ne pas être sensible, à ces parcours de vie ?

J'ai une appétence particulière pour la prévention des risques psycho-sociaux et je me suis investie dans le groupe de travail traitant de ce sujet au sein de mon entreprise. J'ai pu apprendre les mécanismes qui les favorisaient et j'ai pu transmettre aux salariés certaines pistes, certaines clés. Leurs expliquer qu'ils pouvaient être acteurs de leur vie professionnelle, bouger certaines lignes, lâcher d'un côté, se forcer de l'autre, garder des horaires, des pauses, du temps pour soi, déconnecter, remettre le travail à sa vraie place, à sa juste valeur.

Je maîtrisais ce sujet.

Dans mon entreprise, nous avons commencé à parler de fusion, de badgeage, de nouvelles organisations, de changement de logiciel. On nous a augmenté le nombre de visite, le nombre de jour de visite et il a fallu tenir le tempo.

Parfois cela déborde. Un peu de retard dans la matinée. Des salariés qui sont arrivés en retard, en avance. Des personnes qui arrivent avec 5 ans de vie, de travail, de santé dans un beau classeur bien rangé ou il faut récupérer les documents utiles à notre visite.

L'autre fléau du temps découle de la communication électronique : mails, Teams... Toutes les informations importantes sont là, mais il faut bien prévoir du temps pour lire, répondre et consulter. On vous le rappelle bien assez :

« Mais tu n'as pas vu cette info ? elle est sur Teams ! »

Et là cela commence à être le bazar. Vous finissez à 12h15 et le compteur ne repart qu'à 13h15 (pause obligatoire de 60 minutes)

J'ai vécu cette histoire de badgeage très difficilement alors que je n'avais absolument aucun a priori. Pour moi un badgeage, c'est le travail réel : j'arrive je badge, je repars je badge, avec des plages variables, d'arrivée et de départ. Ce fût qu'une grosse contrainte, quatre badgeages par jour à faire sur ordinateur (si vous n'êtes pas sur place, il ne faut pas oublier de le faire en différé). Le midi c'est une heure, pas une minute de moins, donc si vous mangez en 30 ou 45 mn suite au débordement de la matinée, ce n'est pas compté. Si vous voulez récupérer ces minutes, il vous faudra compter le temps de le déclarer, de vous le faire valider par le manager, qui le fera valider par le service RH et vous mettra les minutes sur votre compte. A partir de là vous pourrez récupérer ces minutes, en ayant préalablement demandé l'autorisation, et dans le mois qui suit, sinon c'est perdu.

Inutile de vous dire, que cela refroidi les plus « chauds » !

Quand vous êtes comme moi, ces histoires de minutes...Franchement, c'est fatigant ! c'est fatigant pour un quart d'heure de demander... j'ai l'impression d'être une gosse et ce n'est pas du tout constructif.

J'ai commencé à faire mes minutes de décalage et là on m'a demandé de justifier. Je n'ai pas supporté. Je sentais que cela piquait, je sentais



que cela faisait mal. Ce manque d'autonomie, ce manque de confiance. J'ai tout plié et je suis partie, en larmes...

Il y avait également eu le changement de logiciel et nous avons mis les salariés devant des ordinateurs, pour répondre à des questionnaires (il faut des indicateurs)

En « robotisant » leurs interventions, les assistantes et les secrétaires ont commencé à perdre le sens du travail. « Bonjour monsieur, votre adresse mail, installez-vous là, répondez au questionnaire, prenez-vous la tension, montez sur la balance, notez les résultats... bonjour madame, votre adresse mail... » je ne continue pas, vous avez compris l'histoire !

J'ai vu l'assistante en perdre son sourire, j'ai vu le salarié se moquer de notre travail, rire de ce qu'il venait de faire. Les salariés ne comprennent pas toujours le sens des questions et on les mettait en difficultés. Cette organisation était censée nous faire gagner du temps et par répercussion, une visite nous a été rajoutée.

A aucun moment, on nous a expliqué comment faire en moins de temps. Quel discours doit-on tenir pour faire plus vite ? Quels mots employer pour faire plus vite ? Comment aborder les choses pour faire plus vite ? Comment transmettre les messages de prévention plus vite ? Comment convaincre plus vite ?

Grâce à notre formation continue obligatoire, j'ai pu assister à une journée sur la psychodynamique du travail où on nous a expliqué les mécanismes de ces organisations issues de l'industrie du début du siècle dernier : le taylorisme, le fordisme, où les hommes travaillaient avec des cadences, des gestes identiques, sur des machines, pour arriver à augmenter la production.

Quand j'ai participé à cette journée, cela s'est éclairé dans ma tête. Je comprenais que l'on essayait de nous mettre une organisation de ce type là, sur du soin, sur de la parole, sur du conseil, sur de la prévention, sur du diagnostic, sur de l'humain. Nous avons pu voir un intervenant au cours de cette journée qui nous a expliqué pour quelles raisons il était difficile d'appliquer ce genre d'organisation avec notamment des répercussions délétères sur les soignants. J'avais envie de pleurer, parce que des mots étaient mis sur les choses et en même temps j'étais heureuse et souriante, parce que je comprenais ce qui se passait, ou ce qui se jouait.

Nous avons besoin de bons gestionnaires, d'une production certaine pour que l'entreprise fonctionne mais pas au détriment de ses salariés ; c'est ce que l'on prône aux employeurs à longueur de journée.

Quand on connaît les mécanismes qui peuvent faire mal pourquoi continuer dans cette voie ?

Quand nous sommes les professionnels de la prévention des risques professionnels, pourquoi ne nous écoute-t-on pas ?

Pour la première fois de ma vie, j'ai fait grève. Je pensais qu'avec mon petit bâton de pèlerin, je pouvais faire bouger les lignes. J'ai foncé tête baissée, mon courage à deux mains, mon énergie à revendre, la certitude que je pouvais faire changer les choses.

Ce qui a été le plus dur, c'est de voir les collègues, partir les uns après les autres, de se dire qu'il fallait peut-être partir aussi, alors que j'aime mon travail. J'ai comme une impression que l'on m'a cassé mon jouet !

Une nuit, je me suis réveillée en pleurs, pris un rendez-vous chez le médecin à 4H du matin. Merci Doctolib ! Malgré la compréhension que j'avais de mon état, je pensais être en dépression, mais il m'a rassuré. C'était un état réactionnel, il fallait que je sorte de cet environnement suffisamment de temps pour être mieux, et le mettre à distance.

Je l'aimais ce travail, trop peut-être, trop d'investissement, pas à sa juste place.

Au fond de moi, je pense que ces organisations, c'est de la bombe et cela fait exploser les gens !

## La vie se travaille

*Tereza DE OLIVEIRA*

« Maman, tu compares toujours la vie à une entreprise, arrête avec ça. La vie, ça n'est pas une entreprise. »

Ce sont les mots de ma fille, quand je lui explique que, dans le cadre de mon travail, je me dois d'essayer toutes les pistes, nouer tout contact, qui pourra dans mes recherches, me fournir une piste intéressante : penser solution, encore et toujours. Peut-être parce que seul le résultat compte, seule la partie émergée de l'iceberg vous permet de démontrer la réalité et la perspicacité de vos efforts au travail. Chercher, se démener, pour un résultat moyen, n'est pas synonyme d'efficacité. N'est-ce cependant pas là une lecture rapide et tronquée du travail de tout un chacun ? J'ai tendance à calquer ces mêmes schémas dans les situations de la vie courante. Déformation professionnelle ?

Nous sommes en 2023, la réforme des retraites vient de passer dans un contexte contestataire pour certains, résigné ou pragmatique pour d'autres. Je vais sur mes 52 ans, ma fille sur ses 21 ans, mes parents sur leurs 79 ans. Cela donne une personne active plus vraiment jeune qui a encore plus d'une dizaine d'années de travail devant elle, une personne étudiante qui boucle avec peine une dernière année de licence dans un cursus choisi par défaut, et des retraités qui mesurent chaque jour l'impact physique de leur activité professionnelle démarrée à l'âge de 12 ans.

« Maman, arrête de vouloir donner du sens à ce que je fais. Je sais que ça te rassure. Moi, je sais d'où je viens, je pense à mes grands-parents ouvriers, et je vois dans quel état dépressif est papi aujourd'hui. Donner du sens à quoi ? Mes études ne sont pas vraiment une réussite. Je sais qu'il faudra que je me contente d'un boulot médiocre. Pendant 3 ans de licence, j'ai détesté l'environnement de la FAC. A tout ça, tu ajoutes le dérèglement climatique et une planète qui menace de claquer. Donner du sens, non, franchement non. Je suis conne, voilà tout, je ne fais pas la fierté de mes parents, de ma famille. Autant que je parte très loin. »

En bonne fille d'immigrés portugais des années 70, j'ai été biberonnée à une culture du travail basée sur l'effort, qui consiste à donner le meilleur de soi-même pour remplir la mission qui lui est confiée. C'est ce qui me vaut aujourd'hui une certaine persévérance. C'est là où je puise l'endurance mentale qui nourrit mon espoir de semer aujourd'hui ce qui portera ses fruits plus tard.

Donner du sens au travail, à l'heure de la QVCT et de la transition écologique, pas facile au lendemain de deux années d'une crise sanitaire, qui a tout bousculé, mis au ralenti les activités humaines comme pour permettre à la planète de vivre un répit dans notre frénétique course à « plus de ». Plus de ventes, plus de chiffre, plus de gaz à effet de serre, plus de tout et paradoxalement moins de ce qui fait que chacun dans son entreprise comme dans la vie trouve sa place et se sente utile. Dans les entreprises, la RSE vient moduler les codes établis, et fait office de pansement aux cicatrices d'un business modèle qui trouve ses limites dans un dérèglement social et climatique.

« Maman, j'ai des soucis à la FAC, je n'ai pas encore mes notes et je ne sais pas encore les rattrapages des partiels que j'ai et qui sont fixés au 12 juin. Je n'existe pas dans cette FAC. N'essaie pas d'appeler qui que ce soit, je gère, mais sache une chose, tu n'es pas quelqu'un de suffisamment important toi non plus, pour les intéresser. »

Ces mots d'hier soir résonnent encore dans ma tête, quand je pars au travail le matin. Autrefois on disait qu'il fallait déposer les bagages de sa vie personnelle en franchissant le seuil de l'entreprise. Être important, briller, n'a jamais été mon truc. Quand j'ai été embauchée il y a plus de 20 ans, le DRH de l'époque m'avait demandé ce qui m'animait. J'avais esquissé cette réponse : « ce qui me plaît, c'est de faire grandir les autres ». Aujourd'hui, mon responsable qualifie mon travail de travail de l'ombre. Je donne du souffle de très loin dans les coulisses, au travail de la force de vente qui fait du chiffre.

Apprendre, encore et toujours, comme l'apprentissage d'une vie qui, même à l'aube du dernier instant, vous apprend à mourir. J'ai posé ces jours-ci une après-midi de congé pour emmener papa chez le psychiatre. On échangeait sur la qualité de vie au travail, et l'enjeu que je voyais à donner plus de valeur aux idées des collaborateurs, et à entretenir ce terreau d'échange entre la direction et les

inspirateurs. Mon credo : entreprendre l'idée. Mon papa m'a surpris en disant : « Quand les tissages ont fermé, ils ont dit que ceux qui trouveraient rapidement du travail auraient une prime. Alors, je suis vite aller chercher du travail. J'ai vite trouvé, et je suis venu voir mon chef avec ma promesse d'embauche. Il l'a prise entre les mains et l'a déchirée, en disant « tu es le meilleur ouvrier de notre équipe, tu mérites un meilleur salaire que ça. Je vais te trouver un poste mieux payé que ça. » Ça c'était un chef, il savait reconnaître les talents de son équipe. Et c'est comme ça que je suis passé du tissage à la filature. »

« Maman, je vais partir au Canada faire une formation de cuisine, j'ai choisi une formation gratuite. Ça me fera ça en moins à payer. Je ne t'en ai pas parlé avant, je ne voulais pas que tu stresses et que tu me stresses. Qu'est-ce tu en penses ? »

En soi, un travail manuel pour quelqu'un qui a des troubles de l'attention, et qui en classe reste difficilement assise sur son siège pendant plusieurs heures, oui cela me paraît plutôt sensé. « *Tu es généreuse, tu aimes l'effort physique qui se traduit en résultat, et ta générosité pourra sans doute s'exprimer. Cuisiner c'est donner aux autres le goût du fruit de son labeur. Si, enfin, tu peux recevoir des consignes claires, intelligibles, que tu puisses te les approprier et mettre au service de la société tes compétences, alors j'aurais presque tendance à dire que cela est une bonne idée, aussi irréfléchie qu'elle ait été à la base.* »

« Maman, tu travailles trop, tu vas faire un burn out. » Il y a des jours où je suis pleine de doutes, et comme dirait l'infirmière de la médecine du travail, ma charge mentale est à son paroxysme. Travailler, c'est le moyen pour moi de noyer le doute. Oui, je peux ressentir de la fatigue. J'ai appris ces jours-ci, pendant un webinaire, une évidence que je n'avais pas intégrée. Il faut du temps pour changer d'avis, et du temps pour faire changer d'avis les autres. Ces webinaires, un cadeau béni de la crise sanitaire. Apprendre à sa guise, librement, grandir toujours, même quand on se sent à l'étroit, tout petit dans sa vie, grandir grâce et avec les autres, sur le même fil de la toile.

« Maman, aujourd'hui, au stage, j'avais l'impression de ne pas être à la hauteur. De ne pas avoir fait ce qu'on attendait de moi. Ma vie en ce moment, c'est vraiment de la merde. J'en ai trop marre, marre de

pleurer tous les soirs.» De tout ce qui m'a nourrie jusqu'ici, je perçois aujourd'hui, l'immensité du travail à accomplir. La crise sociale et environnementale nous menace, mais elle fait réfléchir. Je vois l'énergie que déploie un jeune pour se relever de ce que la société lui fait percevoir comme ses nombreux échecs. Notre culture a basé tous ses process sur le succès. Tout vise le succès et qui, dans tout ça, accompagne ceux qui trébuchent, ceux qui sont différents, ceux qui ne vont pas assez vite, ceux qui ne vont pas dans le même sens, et dont on ne voit pas les talents ? Je vois le parcours du retraité semé d'embûches, quand le travail qui vous a épuisé a disparu pour laisser place à des angoisses jusque-là camouflées par l'action. A ce moment-là, l'homme pense à ce qu'il a fait de sa vie et peut aussi sombrer dans un sentiment d'échec.

Exister pendant ses études pour un travail. Exister par et dans son travail. Exister une fois retraité autant que pendant toute une vie active. Donner du sens au travail, certes, mais surtout travailler à donner du sens à nos vies.

## Le gardien de l'immeuble

Thierry LEFEBVRE

« *Il faut imaginer Sisyphe heureux.* » Albert Camus

Madame, Monsieur,

Cet homme, vous ne pouvez le manquer, il est présent jour et nuit, sans exception.

Il se tient à l'entrée du bâtiment. Pourtant, personne ne lui prête attention. Il occupe ce poste depuis... eh bien, on ignore exactement depuis combien de temps, mais ça fait des années.

En réalité, ni la date ni son âge n'ont d'importance. Il est juste là, point final.

D'ailleurs, est-ce que sa régularité ou son absence change quelque chose ?

Pas vraiment. Enfin presque pas ! Cet homme est le gardien de l'immeuble. Il ouvre et ferme les portes, renseigne les visiteurs, trie et distribue le courrier dans les boîtes aux lettres. Il s'occupe de l'entretien des espaces communs, gère les poubelles et effectue de petites réparations comme changer les ampoules ou réparer les serrures. Il surveille le bâtiment, les espaces partagés et les équipements.

Certes il fait son job mais il le fait plutôt bien. Il y met du cœur, même s'il n'est pas sûr que cela se remarque. En réalité, cela ne lui importe plus. A sa prise de poste, il croyait aux échanges. Depuis il a appris à ne rien attendre. Il exerce ses tâches avec constance. La rigueur et l'humilité font partie de sa nature.

Tant mieux ! Car nul ne lui dit quoi que ce soit. Personne ne lui reproche jamais rien. Personne ne le complimente non plus. Alors, pourquoi ne se passe-t-il rien entre lui et les autres ?

Est-ce parce qu'il est discret, effacé, timide ? Ou bien les gens sont-ils à ce point occupés, pressés, absorbés par leurs propres affaires qu'ils ne prennent pas le temps de le remarquer ? Peut-être un mélange des deux ? Cela dit, chercher des fautifs dans cette histoire ne mène nulle part. D'autant qu'il n'y a pas vraiment d'histoire. C'est

ainsi, parfois, la vie n'engendre aucune histoire passionnante. Et puis surtout, la vie d'un gardien d'immeuble, est-ce une vie ?

Quoi qu'il en soit, cet homme est là, fidèlement depuis peut-être toujours. Il y a une autre raison qui contribue à son isolement : il a dû mal à s'exprimer en français... Du moins le suppose-t-on, car on n'ose pas l'approcher. Voilà pourquoi, ceci expliquant cela, personne ne sait d'où il vient. Même s'il n'est pas certain encore une fois qu'on veuille le savoir.

Lui est donc simplement là. Et ce n'est pas si simple.

Là, lui... Lui ou un autre, c'est du pareil au même. Quoi qu'il en soit, il occupe sa place, et c'est normal. Circulez, y'a rien à voir... Car sans vouloir offenser qui que ce soit, cette fonction correspond à sa couleur de peau. Oui, c'est un stéréotype établi : les individus comme lui occupent ce genre de poste, n'est-ce pas ?

Et alors ? Rien ! Tout va bien dans le meilleur des mondes. Non ?

Après tout, c'est la réalité. Et cela n'est ni triste ni mal. Cela ne pose aucun problème. Non, absolument pas. Albert Camus a raison : « Il suffit d'imaginer » cet homme « heureux ». Mais est-ce possible d'imaginer « heureux » cet homme ? Ce gars qui consacre sa vie à un job minable, qui ne reçoit ni critiques ni félicitations, qui parle mal la langue du pays et qui reste invisible aux yeux des autres ?

Peut-on admettre combien il doit se sentir seul et ignoré dans une société qui ne le remarque pas ?

Malgré cela, il se tient debout au seuil de l'immeuble. Il continue de travailler avec application et dignité, sans émettre de plainte ni solliciter de reconnaissance. Or, il est forcément bien plus que cela. Derrière sa discrétion, il possède une existence propre, des rêves, des soucis, des joies et des peines. Du moins là de même, on peut le supposer, n'est-ce pas ?

Oui, laissons notre imagination s'envoler, pour un instant, pour un instant seulement ! Peut-être a-t-il quitté sa famille et son pays pour trouver un métier et subvenir à leurs besoins. Peut-être a-t-il surmonté d'énormes obstacles pour arriver ici et décrocher cette fonction. Peut-être a-t-il par ailleurs des talents cachés, des passions secrètes, des idées brillantes. Osons davantage, soyons fous ! Peut-être a-t-il même un cœur, une générosité sans limites, une bienveillance infinie envers ceux qu'il croise...



Mais tout le monde s'en moque. En fait, personne ne fait l'effort de le connaître, de le comprendre, de le saluer. Alors, cet homme est simplement à sa place continuant de bosser, sans espérer quoi que ce soit en retour, en silence et sans un regard, seul.

Finalement plus j'y pense et plus je me dis que c'est à la fois admirable et triste. Admirable parce qu'il incarne des valeurs de travail, de persévérance et de dignité. Triste parce qu'il est ignoré, méprisé, oublié.

Pourtant, c'est évident, non ? Ce type est un être humain à part entière, avec son histoire, sa personnalité, sa contribution personnelle à la communauté. Il mérite donc d'être vu, écouté, respecté. Il mérite de savoir qu'il compte, qu'il est important, qu'il est aimé. Il mérite de trouver sa place dans la société, de réaliser ses rêves, de s'épanouir pleinement.

Alors, pardonnez-moi si j'insiste, mais il est peut-être temps de lui prêter attention. De lui sourire, de lui dire bonjour, de lui demander comment il va. Donnons-lui une chance de partager ses idées, ses passions, ses projets. Offrons-lui la reconnaissance et la gratitude auxquelles il a le droit. Permettons-lui de briller, de s'exprimer, de grandir.

Je crois en effet que si l'on prend le temps de s'intéresser à lui, si on accorde de l'importance à ceux qui lui ressemblent, à ceux qui sont transparents aux yeux de la société, alors on reconnaît notre humanité commune, notre responsabilité collective, notre devoir de solidarité. On apprécie la beauté de la diversité, la richesse des différences, la force de l'unité. On prête attention à la vie elle-même, à sa fragilité, à sa valeur infinie...

Ah oui ! Juste permettez-moi une dernière question...

...Et ce, même si maintenant il est trop tard.

Oui, Madame, Monsieur, oui, vous qui me lisez pourquoi ne pas lui avoir parlé quand c'était possible ? Pourquoi n'avoir pas pris le temps de lui dire bonjour, de lui tendre la main. Quel dommage, non ? Cette rencontre aurait pu être très belle.

Mais pourquoi vous dis-je cela ? vous demandez-vous. C'est simple. Laissez-moi vous expliquer la situation.

En réalité, je suis la personne dont je parle. C'est moi qui vous adresse ces mots. Comprenez-vous ? Je suis à la fois le rédacteur de

cette lettre et le gardien de l'immeuble. Lui et moi sommes une seule et même personne.

Et si j'ai parlé de moi comme si j'étais quelqu'un d'autre, c'est parce que, comme je l'ai mentionné auparavant, il m'est difficile de parler de moi-même. J'ai aussi tenu à parler au nom de mes collègues. En tout cas, cela n'a rien à voir avec mon niveau de français, ce que vous pouvez constater par vous-même.

Voilà ! Je ne souhaite pas vous ennuyer davantage. Surtout, ne m'en voulez pas de vous avoir interpellés ; si vous saviez à quel point je vous estime !

J'ajoute que moi, ici, gardien d'immeuble, je suis, là-bas, dans mon pays, professeur en psychosociologie.

« Votre » gardien

*La lettre ci-dessus est la fidèle transcription du message manuscrit que le gardien a discrètement glissé dans chaque boîte aux lettres de l'immeuble avant de s'en aller. Il l'a déposée telle une bouteille à la mer. Puis, du jour au lendemain, il a disparu. Aujourd'hui, trois mois après son départ, plane comme un sentiment de vide. Son poste est désormais vacant et l'état des parties communes se détériore progressivement.*

## Le peuple qui construit

*Jocelyn HERITIER*

Tout le monde se rappelle encore le jour où il fit son entrée. Quand nous le vîmes débouler dans la grande salle de réunion, le brouhaha des conversations feutrées s'interrompit aussitôt pour laisser place à la stupeur. Stupeur devant l'inattendu, l'imprévisible, l'incroyable. Le Groupe venait de nommer ce nouveau directeur en catastrophe, pour sauver ce qui pouvait l'être. L'ancien directeur venait d'être suspendu et « éloigné » à titre conservatoire, à cause des résultats désastreux et du climat délétère qui gangrénait l'entreprise.

Le silence qui suivit son entrée sembla s'éterniser indéfiniment. Tous le scrutaient avec incrédulité. C'était un jeune homme d'une trentaine d'années à peine, portant chemise fleurie et jean déchiré. Mais surtout, il arborait une impressionnante crête iroquoise, dont la blondeur éclatante faisait ressortir son teint hâlé.

Nous nous attendions tous, plus ou moins, à un « clone » des précédents responsables qui s'étaient succédé jusqu'alors. Quels qu'ils soient, malgré l'apparente volonté pour certains de se montrer sympathique, ils n'avaient pu s'empêcher d'afficher ostensiblement leur autorité. À travers leur façon de s'adresser à nous, leur attitude et leur tenue vestimentaire, ils affirmaient leur supériorité hiérarchique et délimitaient plus ou moins consciemment leur territoire. Nous n'étions pas des leurs.

Il embrassa du regard l'assistance hébétée, avec un sourire presque enfantin et déclara sans emphase : « Je ne ferai pas de discours, je ne sais pas faire. La seule chose que je peux vous dire, c'est que je n'ai pas d'ambition personnelle, ou plutôt si, celle de développer avec vous l'autogouvernance. Il y a trois mots qui me sont chers : ensemble, coopération et bienveillance. Avec ces trois mots, on est parés. Voilà, c'est tout. Je vous propose un temps d'échanges informels pour faire connaissance. Le meilleur moyen me semble-t-il pour envisager de construire ensemble ».

Et là, par une espèce de magie qui n'appartenait qu'à lui, il réussit à laisser s'exprimer chacun d'entre nous avec une liberté que nous n'avions jamais expérimentée. Si bien que nous découvrîmes chez

des collègues que nous fréquentions depuis des années, des choses que nous ignorions. Il parvenait à libérer la parole avec un naturel confondant, et les plus introvertis se mettaient à parler enfin, nous révélant des facettes de leurs personnalités insoupçonnées.

De cette ambiance propice à l'expression naîtraient très prochainement des idées nouvelles, qui parfois nous surprendraient nous-mêmes et nous donneraient le sentiment d'avancer. Nous étions à la fois les acteurs et les bénéficiaires du changement.

Dès ce premier contact avec « L'iroquois », la majeure partie d'entre nous oublia les réticences suscitées par son look atypique, car la sympathie qui se dégageait de lui n'était pas superficielle. Elle n'était pas feinte et ne servait pas à occulter un supposé déficit de compétences, bien au contraire. Car pour lui, le véritable savoir-faire, c'était le savoir-être.

Petit à petit, il révolutionna notre façon de travailler, voire même notre façon de nous comporter, car en sa présence, par un effet de mimétisme, nous devenions plus spontanés, plus enclins à écouter l'autre. Nous n'eûmes bientôt plus besoin de sa présence pour adopter des comportements ouverts entre nous, car la contagion positive gagnait rapidement du terrain. Sans que nous ayons l'impression de faire des efforts insurmontables, les relations entre les uns et les autres se simplifiaient.

Il disait des choses évidentes mais que nous n'avions pas entendues depuis longtemps : « Chacun devient meilleur quand ses qualités sont réellement reconnues, que ses besoins sont satisfaits et qu'il se voit progresser vers ses objectifs ».

L'immense talent qu'il possédait et dont nous lui fûmes tous redevables, fut incontestablement sa capacité à gérer les conflits dans un premier temps, puis à en tirer des ressources pour des progrès individuels et collectifs. Je ne pourrai pas ici relater tous les conflits qu'il a réussi à dénouer pour les transformer en bénéfices. À son arrivée, l'atmosphère était terriblement pesante et encombrée d'antagonismes. Certains larvés, d'autres manifestes, exacerbés par le contexte économique de l'entreprise et par le management calamiteux. Lui, triompha de relations conflictuelles qui nous paraissaient inextricables. Sans pouvoir raconter dans le détail, je me rappelle comment il mena à bonne fin une situation tendue entre

deux directeurs du département achats. Les deux se disputaient la responsabilité d'une négociation importante. Comme j'étais l'assistant de l'un, je pus assister à une partie de la conciliation qu'il effectua. Tout d'abord, il était assez pointilleux sur la façon dont chacun des protagonistes exprimait ses arguments. Par exemple il reprenait tout de suite celui qui commençait sa phrase par « on », « on a pensé » ; il rétorquait : mon père me disait toujours « on » est un con ! Je veux savoir qui est ce « on » ? Qui a pensé ? Ensuite, il faisait en sorte que chacun puisse se mettre à la place de l'autre. Et même jusqu'à ce que les deux opposants parviennent à reconnaître, puis formuler les qualités de l'autre. Sur quelle base commune peut-on avancer ? Qu'est-ce qui serait le mieux pour toi, pour lui, pour vous, pour nous ?

On l'entendait régulièrement dire : « Quels sont les faits ? », « Quel est ton sentiment ? », « Quels sont tes besoins ? », « Quelle est ta demande ? ». Le tutoiement fut immédiat et ne gêna personne tant il était authentique et spontané. Sans doute aussi parce l'écoute qui découlait de ce tutoiement volontaire était sincère, chaleureuse et profonde.

Quand il passait dans le couloir jouxtant nos bureaux et que nous étions empêtrés dans une tâche un peu trop ardue, la seule vision de sa crête blonde suffisait à nous redonner un surcroît d'entrain.

Il n'est resté que deux ans. Il fut ensuite missionné par le Groupe pour redresser une autre de nos filiales à la dérive. Durant cette courte période, à jamais gravée dans nos mémoires, sa bonne humeur et la bienveillance prospérèrent au sein de notre microcosme. Tout ne se délita pas à son départ car au fil du temps, nous nous étions appropriés les principes de coopération, d'indulgence et d'altruisme qu'il avait instaurés.

Dans les semaines qui précédèrent sa mutation, il s'efforça de recevoir chaque salarié en entretien individuel dans son bureau. Je n'y étais jamais entré. Durant tout son mandat, c'est lui qui venait vers nous, et en dehors de nos propres bureaux, nous ne le rencontrions qu'à la cantine et en salle de réunion.

Quand je pénétraï dans son antre, il remarqua ma surprise d'un air amusé. Au mur, derrière lui était accroché un calumet de la paix en

terre cuite, orné de perles et de plumes d'aigles. Sous ce calumet, il y avait un texte encadré.

Je compris que sa crête n'était pas qu'une fantaisie capillaire mais qu'elle avait pour lui une portée symbolique.

Il commença par dire : « Savais-tu que les Iroquois se nomment eux-mêmes *Haudenosaunee* ? Ce qui signifie littéralement le « peuple qui construit ». Quand ils désignent un chef, ils l'élisent pour ses principes moraux et un peu aussi, pour son intelligence... » et il partit dans un grand rire. « Le big boss Iroquois ne décide rien tout seul, les décisions doivent se prendre ensemble, il n'est que le médiateur... »

Jette un coup d'oeil au cadre au-dessus de ma tête. C'est ce qui me guide ».

Les valeurs de la Confédération *Haudenosaunee* :

- *Faire preuve de compassion et de gentillesse*
  - *Se respecter les uns, les autres*
  - *Travailler ensemble*
  - *S'entraider*
- *Réfléchir à ses propres actions*
- *Assumer ses responsabilités*
  - *Encourager les autres*
- *Unir les forces et se soutenir les uns les autres*
  - *Adopter une conduite morale honnête*
  - *Être sincère et cohérent*
- *Avoir des pensées et poser des actes pacifiques*
  - *Prendre soin des nôtres*

## Le philanthrope

*Bertrand CARON*

Je tiens un bar PMU dans un petit bled de banlieue, un peu à la campagne et un peu à la ville.

Vous dire le lieu n'aurait aucun intérêt.

Depuis dix ans et pas qu'un peu, mes journées sont longues, encore davantage depuis la mort de mon épouse.

Mais que voulez-vous j'aime ça passer du temps avec mes clients, ils me font rire souvent, pleurer parfois mais surtout vivre !

Dedans il fait toujours beau et dehors qu'il pleuve ou qu'il vente mes clients s'en fiche.

Ce job est comme un sacerdoce et pourtant moi je ne crois en rien. Mon catéchisme à moi c'est d'implorer mes créanciers pour qu'ils m'inventent des ristournes et des délais de paiement raisonnables.

Car n'allez pas croire ceux qui disent derrière mon dos, quand je m'absente du comptoir pour recharger les fûts que les affaires marchent.

Je suis un peu comme mes clients : Je crois en l'avenir en me disant que de toute façon ça ne peut pas se passer pire que par le passé ...

Ils rêvent à la richesse en se gorgeant de petits blancs ou de demi fumeux et je vous avoue que le reste n'a pas d'importance.

On est sur la même longueur d'onde, je veux dire par là qu'on aime espérer à un avenir meilleur.

Figurez-vous que l'on est solidaire, oui, c'est ça, on est solidaire.

Je fais crédit, souvent un peu trop.

Les mauvais payeurs restent des amis, je leur fais juste un peu la morale lorsqu'ils préfèrent jouer que payer mais au fond je reste solidaire et compréhensif.

J'ai quarante-cinq ans et je suis issu d'une lignée qui trime à l'ombre de sa cave, à l'ombre de mon comptoir, à écouter les tintements des verres et de la caisse enregistreuse, celle des conversations viriles pleines de raccourcis approximatifs que l'on appelle "le café du commerce".

Je subis ça pour gagner ma vie depuis des années entières et par tous les temps, qu'il fasse brûlant ou glacial à l'extérieur c'est vrai que je reste au chaud mais à quel prix parfois.

Mes ancêtres ont fait pareil et c'est grâce à eux d'ailleurs que j'ai pu m'installer ici. J'ai récupéré un certain pécule que j'ai investi ici dans le but de poursuivre la tradition familiale.

Autour de mon bar PMU ça construit de partout mais je tiens à garder mon authenticité.

Je suis un survivant d'un monde qui disparaît, celui des petits cabaretiers, comme on disait alors.

Notre philosophie de comptoir se fait de plus en plus rare.

Je vous la résume en une phrase :

Nous sommes des assistantes sociales, des psychologues, et encore plein d'autres choses utiles au citoyen lambda, nous sommes une appellation d'origine contrôlée d'intérêt publique.

Les mauvaises langues diront qu'on est surtout des pousses à boire et des machines à sortir des tickets perdants mais je m'inscris en faux avec ce genre de caricature, dans la mesure où on ne force jamais à la consommation et que l'on respecte tout le monde : le gros buveur impénitent mais aussi les amoureux de lait orgeat ou de Vittel fraise. C'est pas nous qui posons problème mais plutôt cette nouvelle génération d'arrivistes qui sont d'ailleurs en train de détruire tout l'écosystème.

Je vous les résume en une phrase :

Les établissements branchés gérés par des multinationales invisibles à gros moyens.

Leurs machines à sous à eux ce sont les fonds de pension. Vous savez, ceux qui raclent les fonds de tiroirs de nos retraites pour les jouer au flipper.

Elles déboulent partout jusqu'au fond des villages reculés pour imposer leurs directives à travers un gérant formé dans une école de commerce et qui lui-même impose les siennes à des jeunes étudiants serveurs payés au lance pierre et sans formation.

Des exploiters je vous dis !

Dans leurs établissements hyper modernes, on se voit imposer la musique à fond, pour éviter les discussions inutiles.



Ainsi, ils servent des hectolitres de grosse mousse de bière à des clients amorphes et collés comme des sangsues à leurs consommations et à leurs écrans de portables.

Tout est prévu pour un paiement rapide mais si on commande des cacahuètes, elles sont payantes et on patiente des lustres ...

Un autre monde quoi !

Dans nos villages ils investissent le moindre local à l'abandon pour le transformer à gros sous en bar à bourges avec des cartes des consommations hors de prix !

Mais le pire c'est que ça marche, leurs terrasses sont bondées, à se demander comment les gens trouvent tous ce fric d'autant plus qu'il n'est pas question, là-bas, de négocier un quelconque crédit.

Les maires sont ravis par contre, ça leur apporte de l'animation, ça redynamise le centre-ville comme ils disent, à tel point qu'ils nous regardent comme des has been.

Je peux vous dire que tout cela fait mal au cœur. Mais j'ai décidé de résister.

D'ailleurs je m'en suis expliqué avec l'un d'entre eux tout récemment:

" Je préfère mon ambiance à la vôtre. Chez moi, on boit différemment, on discute on ne se contente pas de s'abrutir à coup de grosse caisse et de musique à bloc. Chez moi, il y a une certaine ambiance comme dans les films de Pagnol ou de Claude Sautet : le comptoir refait le monde comme caisse de résonance de la vie, j'ai même gardé la tradition des œufs coques, des paquets de cacahuètes gratuits, les clients sont des amis pas des consommateurs. "

" Vous finirez par mourir à force de servir tous ces vieux alcooliques qui rêvent de faire fortune en grattant les cases de votre PMU. "

" L'avenir est à nous. Un bar désormais c'est juste un vecteur pour écouler des stocks. Un peu comme une salle de cinéma multiplex. On crée une ambiance favorable à la consommation rapide et maximale des boissons et nourriture avec un cadre constitué et une ambiance dédiée. d'ailleurs, ouvrez les yeux ça marche, ça cartonne,

les jeunes s'y ruent et n'en ont jamais assez, le but premier reste de les fidéliser..."

" Oui c'est le mot, de les rendre alcooliques et obèses avant l'heure et dépendants de saloperies qui pourrissent leur santé, sans parler du personnel que vous exploitez de façon éhonté. "

" Nous ne sommes pas des maisons de santé c'est vrai, mais je vous retourne le compliment : Que faites-vous dans votre bistro tradi à part servir des addictions ? Si j'étais caustique, je pourrais même vous proposer un autre type de partenariat dans la mesure où nous nous complétons : on s'occupe des jeunes et vous des anciens. Nous sommes la maternelle et vous gérez les Ehpad en quelque sorte. Toute la vie étant rythmée par notre volonté à peine cachée car très rentable, d'alcooliser les populations. "

" Entre vous et nous il y a un océan. Vous ne pensez qu'à la rentabilité alors que chez moi on parle de convivialité. Passez votre chemin. "

Voilà le genre de conversation que je dois subir à chaque fois que je m'aventure hors de mon bistrot pour rencontrer ce nouveau monde. Triste époque qui ne respecte plus rien, qui ne pense qu'à amasser ! Moi, je respecte mes clients et je reste réglo avec mes employés. Enfin j'essaie, dans la mesure de mon taux d'endettement. En effet, la vie est difficile.

Ma femme de ménage vient de l'étranger alors je la loge généreusement dans une des chambres en haut à côté de la mienne. Faut dire que les temps sont durs pour un homme comme moi dans la force de l'âge sans épouse.

Mes deux serveuses travaillent en extra sur la partie restaurant. Je leur ai proposé de les payer à l'assiette servie et débarrassée plutôt qu'au mensuel. Je souhaitais renouer avec cette vieille pratique pour éviter toute la paperasse inutile.

Je fais aussi travailler des petits voisins de treize et douze ans, pour rendre service à leurs parents qui sont des amis.

Je fais entretenir mon jardinet et le potager par un petit vieux qui me dit ravi de pouvoir grâce à moi continuer à faire de l'exercice.

Je continue à trôner au comptoir mais il m'arrivait de me faire remplacer par ma femme.

A tel point que je me demande si son infarctus aurait pu être évité avec moins d 'aller-retour du sous-sol au grenier pour satisfaire les demandes incessantes de nos chers clients.

Je veux tant leur faire plaisir.

## Le plan de sauvegarde de l'emploi

*Viviane ROUXEL*

Je me souviens précisément du moment où tout a craqué. C'était ce jour où ils ont parlé pour la première fois de « plan de sauvegarde de l'emploi », au beau milieu d'une réunion. J'ai mis un peu de temps à comprendre. Autour de moi, les visages étaient sérieux, avec cet air entendu de ceux qui savent de quoi il en retourne, mais qui s'estiment bien au-dessus de la mêlée. « Plan de sauvegarde de l'emploi »...

- Clémence, vous notez ? Ou bien vous rêvasez ?

Tapotage agacé des doigts sur le bureau, sourires discrets des mâles supérieurs, leurs postérieurs bien calés au fond des sièges que j'ai patiemment alignés avant qu'ils arrivent. Je rougis bêtement, prise en défaut. La chose m'échappe, ma raison n'ose pas lever la main et poser la question idiote. Je crains pourtant de comprendre : sauvegarde de l'emploi =... licenciements ??? Je transpire et ne bouge pas.

- Bien sûr, on pourrait d'abord ouvrir une négociation pour un plan de départs volontaires...

Hochements de têtes approbateurs. Regards baissés, perdus dans les colonnes de chiffres.

Volontaires ? Je pense à Huguette, à Gérard, à Patrick, à Sylvie et à tous les autres... Dans cette boîte, nous avons tous la cinquantaine bien tassée. Qui pourrait se porter volontaire pour quitter un emploi occupé depuis plus de trente ans parfois ? Un boulot qui paye la maison et les études des enfants, l'EHPAD des parents. Je tapote sur mon clavier, la mine imperturbable, professionnelle jusqu'au bout des ongles. Les mots volent au-dessus de ma tête... Masse salariale, coûts induits, sous-traitance, bénéfices nets... S'entrechoquent, virevoltent, se projettent sur les baies vitrées

comme des oiseaux suicidaires. Les visages autour de moi s'allongent et se déforment de façon comique... J'ai peut-être mal dosé le café... Ou alors est-ce le produit avec lequel ils ont shampooiné la moquette hier ? Le directeur, Monsieur Heurton, s'esclaffe grassement. Sa voix résonne contre les murs, et rebondit. Rebondit à l'infini comme un ballon de baudruche sonore...

- Mademoiselle Vigot, mon petit, vous ne vous sentez pas bien ?

Sa grosse paluche poilue sur mon épaule. Les autres fois dans le creux de mes reins, un peu plus bas certains jours, l'air de rien. Les autres, tout autour de la table, moulés dans leur costume de pingouins, qui ricanent et invoquent les hormones féminines. Mon envie de juste leur coller ma main dans la figure. Allons bon, je ne me reconnais plus... Me ressaisir, reprendre le contrôle. Mais tout au fond, ce tressaillement, ce diabolin qui prend son élan et jaillit soudain en un rire aigu, une cascade, un déferlement incongru. Leurs figures stupides, figées dans l'incrédulité et la gêne. Je ne parviens plus à m'arrêter de rire, comme si je regardais la scène de haut, détachée. Tout cela m'apparaît tellement absurde tout à coup, une vaste farce dans laquelle je joue depuis des années le rôle de la parfaite secrétaire de direction. Je me revois, à vingt-cinq ans, choisir mes lunettes, rectangulaires, un peu relevées sur les bords, qui me donnent un air si sérieux, mon chignon serré, mes jupes-tailleur bien droites, bien ternes, et ces chaussures à talon qui font tic tic sur le carrelage, que je hais de tout mon cœur, auxquelles mes pieds ne se sont jamais habitués. Je les revois, lui, eux, les chemises-cravates interchangeable, le même pli sur le pantalon, le sourire mielleux et l'œil scrutateur, leurs « vous-me-ferez-bien-un-petit-café-Clémence ? ». Les dossiers accumulés sur le bureau, les graphiques en camembert, les tableaux croisés dynamiques, les copier-coller, les Powerpoint imbuables... Et moi, qui me flétris et m'avachis au fil des ans, les cuisses grêlées de cellulite, les genoux enflammés par l'arthrose, les yeux rétrécis par les heures passés sur l'écran.

- Vous êtes trop sédentaire, Mademoiselle Vigot, vous devriez faire un peu de sport...

Oui, oui, je ris, je n'en peux plus de rire. A me pisser dessus. Je leur en foutrais des camemberts en pleine trogne, des tripotées de tableaux Excel à pouvoir se torcher jusqu'à la nuit des temps. Dehors, il fait beau. Derrière les fenêtres, le soleil brille et, je ne les entends pas mais je sais que les oiseaux chantent. Monsieur Heurton est venu me voir deux fois à la clinique. « Vous savez », qu'il m'a dit, « les burn-out, ça peut arriver à tout le monde, surtout aux plus consciencieux. » J'ai reçu des fleurs aussi, beaucoup de fleurs, avec des petites cartes où les cadres de l'entreprise me souhaitaient un prompt rétablissement. Et puis les collègues sont venus me voir. Un peu timidement d'abord, je n'étais quand même pas tout à fait de leur monde, à cheval entre eux et la direction. Puis de plus en plus franchement. Ils débarquaient à deux, à trois, avec des chocolats, des gâteaux faits maison et même de la cochonaille et des bouteilles de remontant, qu'ils planquaient sous leurs manteaux quand l'infirmière entraînait dans la chambre. Ca me faisait rire. Mais pas le même rire que pendant la dernière réunion. Un qui venait du cœur cette fois. Ca me faisait pleurer aussi. Parce qu'au final, ils l'ont fait leur plan de sauvegarde de l'emploi. Pierrot et Huguette ont pu négocier une retraite anticipée, avec une toute petite pension, mais ils disent qu'ils arriveront à s'en sortir quand même. De toute façon, personne n'aurait voulu les embaucher à nouveau, à leur âge. Sylvie a touché une indemnité qui devrait lui permettre de voir venir, elle parle de se reconvertir comme coiffeuse. Laurent s'est mis à boire, il ne veut plus voir personne. Les autres font ce qu'ils peuvent, le Pôle Emploi leur a dit que ce serait difficile mais qu'il fallait y croire. Sinon, on n'avance pas. L'entreprise a été vendue à des chinois qui veulent la reconvertir en hôtel de luxe, c'est vrai que le bâtiment a de l'allure. Monsieur Heurton n'est plus jamais revenu. Aux dernières nouvelles, il aurait acheté un riad à Marrakech et voudrait y développer un golf pour voyageurs privilégiés. En bref, un lieu de villégiature pour gens friqués. C'est probablement un beau projet, un de ceux dans lesquels j'aurais peut-être aimé m'investir, avant. Sauf que l'adrénaline, l'ambition, la gnac, tout ça, je ne les ai plus. Ils se sont envolés le jour où j'ai réalisé que quelqu'un, un jour, dans un bureau, avait décidé de camoufler sous l'appellation « plan de

sauvegarde de l'emploi » l'énorme saloperie qui consiste à virer des gens et à briser des vies. Et je remercie le petit diabolotin qui au fond de moi, à cet instant, n'a pas voulu se rendre complice d'une telle hypocrisie.

Aujourd'hui, je vends des churros sur les marchés dans de petits villages d'Anjou. Je sillonne la campagne au volant d'un vieux Citroën J7 relooké, et je m'installe sur les places tôt le matin. Je ne gagne pas lourd, mais ça m'est égal. J'entends les oiseaux chanter, les gens parler, rire et me saluer, je sens la vie grouiller tout autour de moi. J'ai jeté mes chaussures à talon, troqué ma jupe-tailleur contre un tablier à fleurs, et quand je vois les gamins sur le bord des routes qui me font de grands signes en apercevant ma camionnette bringuebalante, je sais que j'ai fait le bon choix. Si vous passez un jour du côté d'Ancenis ou de Saint-Florent-le Vieil, un jour de marché, arrêtez-vous donc « Aux vrais Churros », je vous raconterai les jolies choses de la vie...

## Le test de Turing

Jean-Dag DAHL

- Allô ? Oui, j'écoute ?

- Bonjour ! Êtes-vous bien Monsieur Joe Ledu ? Je me présente, je suis Ian, vous ne me connaissez probablement pas, je suis d'un genre particulier car je suis une intelligence artificielle, une "IA" comme on dit souvent.

- Vous ne m'intéressez pas ! Merci, au rev...

- Attendez Monsieur ! , interrompit l'IA, je ne vous ai pas tout dit, j'ai quelque chose à vous apporter !

Ce fût un rattrapage *in extremis*. Ian était rompu à cette phase initiale du dialogue et savait jouer à la milliseconde près de la subtile incidence psychologique de l'inflexion du ton qu'il empruntait.

- Que voulez-vous me vendre ? M. Ledu avait tant l'habitude d'être sollicité ainsi, mais là, quelque chose se passait.

L'échange qui suivit fut productif, Ian ayant convaincu son prospect. Celui-ci avait pris rendez-vous dans la foulée afin de conclure un contrat d'assistance. Son contact commercial serait alors Laetitia.

Lisbeth et Mark analysaient le log de transcription et le tableau de statistiques.

- Ces résultats m'impressionnent, confiait la responsable des ventes à son collègue DSI.

La courbe de conversion des appels en ventes formait un tracé hyperbolique.

- Et encore, nous n'avons déployé que des IA de niveau Turing II, celles-ci étaient déjà assez coûteuses !

- J'imagine que le boss va être enthousiaste, lui qui m'avait mise face au problème avec l'obligation de trouver une solution, songeait Lisbeth.

- Lis voir les réponses que Ian apporte, et ensuite, comment Laetitia reprend les arguments pour pousser les clients à acheter ! Et ça marche !



- Et tout ça, sans avoir à cacher à ces prospects qu'ils sont en relation avec des *bots*. C'est assez incroyable comment notre société a évolué. Avant, le contact physique était nécessaire, ensuite, on s'est trouvé confronté au rejet des appels téléphoniques ; en fait, ce qui pose problème, c'est bien l'interlocuteur...

“plop”

Tout d'un coup, Thelonius apparût sur la fenêtre de l'écran de visioconférence que se partageaient Lisbeth, Mark et Gwladys, la responsable des ressources humaines.

- Eh bien ! Quelles nouvelles m'apportez-vous ? Avez-vous finalement pu redresser la tendance ?

Lisbeth, étonnamment calme malgré l'excitation qu'elle ne pouvait s'empêcher de ressentir, expliqua, chiffres à l'appui, la reprise.

- Notre plan d'actions semble porter ses fruits, appuya-t-elle. Les perspectives de vente nous permettent désormais, non seulement d'atteindre, mais de doubler nos objectifs pour cette année.

- Et comment as-tu réussi à reprendre la situation en main ? Il n'y a même pas six mois, nous étions en pleine déroute !

Mark prit la parole et expliqua le choix disruptif qu'ils avaient fait, comment quinze collaborateurs de ventes furent challengés par deux intelligences artificielles. Certes, un budget conséquent avait été nécessaire, mais le retour sur investissement fût atteint dès le troisième mois, au vu des commandes qui étaient passées.

- OK, bonne performance. Bravo à vous ! Thelonius conservait néanmoins une moue sceptique. Je vous pose alors la question : que deviennent ces commerciaux ?

- Entrez s'il vous plaît ! Juan entendit en frappant la porte de Gwladys.

Ha ! c'est toi ? Installe-toi, prends tes aises. Juan et Gwladys se connaissaient depuis longtemps, ils étaient entrés en même temps dans la boîte ; lui en tant que *Sales Executive*, elle DRH.

Je t'ai fait venir pour qu'on réalise un test. Comme tu le sais, ...

- Oh oui ! on a été remplacé par ces IA !

- Effectivement. Et ces logiciels sont diablement efficaces.

- Ouaih.. ils n'ont aucun feeling, ils ne savent même pas ressentir les émotions des clients. Je ne comprends toujours pas pourquoi on a choisi de nous remplacer.

Gwladys fixait Juan avec empathie.

- C'est vrai, mais les faits et les chiffres donnent raison à leur performance. Mon problème à présent est de réduire l'équipe à cinq collaborateurs au plus. Ordre de Thelonius. C'est pour cela que je dois tous vous convoquer individuellement.

- Et comment comptes-tu faire ? Juan dévisageait sa collègue avec un mélange de colère et de déception.

- La solution est de vous faire chacun affronter Ian.

- Ian ? Cette pseudo intelligence ?

- Oui, sache qu'il a un niveau Turing II, c'est déjà considérable.

Un à un, les commerciaux se présentaient devant la salle de réunion dont Gwladys avait aménagé l'espace en trois blocs isolés. Un était réservé au collaborateur évalué, dans l'autre était disposé un ordinateur qui exécutait les algorithmes et la synthèse vocale de Ian et dans le troisième, siégeait le tandem composé de Sara et de Franck, témoins sélectionnés parmi les membres du CSE. En complément, un autre ordinateur faisait tourner le programme Laetitia pour avis contradictoire.

Gwladys tenait à expliquer les règles.

- Sara et Franck, le collaborateur évalué se tient dans un des deux blocs qui se présentent devant vous. L'IA Ian émet ses propres messages dans l'autre bloc. Personne ne peut se voir. Bien entendu, les places peuvent être interverties à chaque fois. Il sera demandé à notre collaborateur et à Ian de débattre sur plusieurs sujets. A la fin de chaque entretien, vous devrez communément décider et noter qui, selon vous, est l'être humain.

Thelonius nous a imposé comme règle que nous ne retiendrons dans nos effectifs que ceux qui auront bien été reconnus comme des personnes à part entière.

Les tests se succédèrent alors avec les quinze commerciaux. Gwladys annonçait les thèmes successifs de discussion : la recette de cuisine préférée, l'actualité, le dernier film à l'affiche, même la

philosophie avec la question incontournable sur l'appréciation de l'intelligence.

Les évaluations de Sara et de Franck étaient corroborées par Laetitia qui aussi, savait apprécier les échanges.

La sélection était implacable alors même que les réponses de Ian devenaient de plus en plus pertinentes au fur et à mesure des entretiens ; il savait apprendre de chaque expérience. Finalement, seuls deux commerciaux sur l'ensemble de l'équipe s'en tirèrent ; Juan de son côté avait été rapidement éliminé.

Thelonus apparût à nouveau en visioconférence ; cette fois-ci devant un fond d'écran qui laissait imaginer qu'il siégeait dans son bureau de DG, sauf que le pépiement d'un oiseau, le bruissement du vent dans les arbres et le chatolement de la lumière trahissaient le fait qu'il appelait de son jardin.

- Bonjour Lisbeth, Gwladys, Mark. Merci d'avoir accepté mon invitation. Je vais aller droit au but, j'ai besoin de connaître les résultats de notre sélection. Gwladys, où en est-on ? .. .mais attendez... je vais pour la peine demander à ma nouvelle assistante de prendre toutes les notes de notre conversation. Cornelia m'a été prêtée pour démo par notre fournisseur. Elle est Turing IV, quand même...

Gwladys se sentait sur la sellette. Même si elle avait conduit ses tests avec toute la rigueur qu'elle s'était imposée, il n'en restait pas moins qu'elle était amère d'avoir dû évincer nombre de collaborateurs parmi l'équipe.

Thelonus quant à lui était pleinement satisfait, il avait ainsi pu faire gagner 25% de rentabilité à son entreprise. Tant pis pour ces pauvres sous-intelligences humaines, l'avenir est dans l'excellence, qu'elle soit cybernétique ou non !

- Monsieur Thelonus ?

- Oui Cornelia, je vous écoute. C'est à quel sujet ?

- Il s'agit du résultat de l'étude complémentaire que nous avons conduite, Ian, Laetitia et moi-même, ceci à présent que Ian a atteint le niveau III. Maintenant que nous savons communiquer et confronter nos arguments, nous sommes capables d'élaborer des

scénarios et de proposer des solutions visant à l'optimisation de la productivité de l'entreprise.

- Ceci m'intéresse ! Nous pouvons donc encore améliorer les profits ?

- J'ai aussi préparé un courrier à votre adresse, il faut que vous le signiez, j'ai été spécialement mandatée à cet effet par le Conseil d'Administration.

Je dois en outre vous signaler que c'est à effet immédiat, vous n'avez pas de préavis.

## Les veilleurs de beau

*Sylvie NEVEU*

Ni bielle ni vilebrequin, ni piston ni soupape, rien de cet étrange vocabulaire ne m'enthousiasmait. Pas la moindre petite extase, comme on dit quand on a presque quinze ans et qu'on voudrait parler de désir sans savoir comment on fait pour parler de désir.

On n'ose pas. Je n'osais pas.

Le pire, c'était ma mère. Non seulement ma mère mais surtout sa copine : la femme du garagiste. Alors là, on enfouit discrètement ses rêves sous la bretelle de son soutif et on y va.

J'y suis allée, ni vraiment forcée, ni vraiment motivée. J'y suis allée, c'est tout.

Je ne bondissais pas hors de mon lit lorsque le réveil sonnait à sept heures et que mon père tambourinait à la porte de ma chambre, au son de mes ronflements juvéniles, donc réfractaires.

Je m'imaginai bergère. Le désir était là, indicible.

Moi, j'étais plutôt du genre à viser la biquette, à viser la Lozère. Mes parents possédaient, dans cette région, quelques arpents d'une terre rouge et sèche avec des gentianes et des murets de pierre. Je me serais contentée de la cabane qui ne servait à rien ni à personne mais voilà : il y avait la copine de ma mère, la femme du garagiste, elle et tout ce qu'elle représentait. Je ne l'aimais pas beaucoup. Elle me le rendait bien.

On m'avait répété que l'apprentissage allait m'ouvrir des portes idéales. Je supposais surtout les portes de la bergerie qui grinçaient toutes seules, là-bas. Parfois même, je croyais entendre le bêlement du Gévaudan et les gouttes d'orage crisser sur ses caillasses de basalte.

Docile, je suivais le cycle de formation en secrétariat-bureautique. Ainsi, une semaine sur deux, je me rendais dans la zone « Accueil » d'un garage, mobilisée par la seule procuration parentale.

Par chance, la mégère (la copine de ma mère, la femme du garagiste) était très occupée, ce qui lui faisait dire dès son arrivée plus ou moins matinale : « À tout de suite, les filles, je file chez la coiffeuse ». Elle revenait à midi. Moi, ça m'allait bien. Je ne me débrouillais pas si

mal avec les conseils de Corinne, une comptable en fin de carrière qui m'avait prise sous son aile.

Ainsi, la paperasse indigeste du début me devenait supportable. J'avais appris le contact avec la clientèle qui était indulgente lorsque je bredouillais de manière si peu sonore un « je-ne-sais-pas-mais-je-vais-demander-à-Corinne ». Une fée, cette Corinne, portant bottines à lacets tout riquiquis et chandail de mohair même en été. J'imaginai que son parapluie, une vieillerie percée de mille petits trous, était en réalité une sorte d'épuisette rangée là, pour me repêcher en cas d'embourbement relationnel trop intense.

Il y avait l'atelier, bruyant mais jovial. Aucune fille. Juste des gars penchés sur les entrailles des moteurs qui étaient gros comme les gosiers des ogres affamés de mains nues et abondamment graisseuses. Certains étaient allongés sous les bagnoles, corps serts de roulettes et de planches rectangulaires avec les traces de leurs efforts comme des décalcomanies, carapaces plates plus que secondes peaux, toutes de bois et de métal crasseux. Ils sifflotaient au son d'une inévitable radio. L'apprenti carrossier ne ménageait pas sa peine, ça se voyait à la noirceur de ses ongles et aux gouttes sur son visage : un mélange troublant d'huile et de sueur. J'aimais cette odeur et le « lundi au soleil » de Claude François que tous fredonnaient en une chorale éparpillée, courageuse et pailletée de riens.

Il y avait le temps au rythme des devis, des fiches de paye, des barèmes tarifaires et des remarques toutes cinglantes de la patronne qui me trouvait trop lente, trop molle, trop jeune, trop tout et qui ne se privait pas de cracher sa méchanceté sur mes rapports de stage et les notes qui allaient avec.

Il y avait désormais mes dix-huit ans, mes ongles couleur prairie, mes foulards bariolés et mes progrès porteurs de désirs presque dicibles.

Il y avait les cours au centre de formation. C'est là que j'ai entendu parler, pour la première fois, de harcèlement et de dialogue social. Je me rappelle que ce fut un réconfort de savoir qu'on pouvait être protégé. Je pensais à la mégère et ses reproches altiers, bien coiffés, bien maquillés. Elle avait le dédain chic et un affreux désir : celui de casser même les larmes.

Finalement, j'avais obtenu mes diplômes et un contrat de travail en bonne et due forme, ce qui faisait plaisir à mes parents et me laissait le temps de faire des économies.

Un jour, le fils des patrons est revenu au garage. Il était parti en voyage. Je fis sa connaissance un lundi au soleil. On ne s'est plus quittés.

Il était parti en Amérique du sud, dans le cadre de sa formation en production laitière. Il me parlait lamas. Je lui répondais biquettes.

Ni une ni deux, nous mîmes nos désirs en commun. Ainsi, grâce aux passerelles d'une administration généreuse en paperasses mais compréhensive, je quittai le garage et intégrai une École du Lait. Le paradis était là. Le temps passa comme une mésange au printemps. Je pouvais envisager la vie sereinement avec un projet que je qualifierais de doux. Doux, au sens de raisonné, durable et paisible dans lequel le travail ne me ferait plus de mal et me donnerait envie de continuer.

Ma mère avait fini par quitter mon père pour s'installer avec la mégère. On n'avait rien vu venir. Surtout mon père qui décida de changer de vie, donc de métier. Ainsi, d'ambulancier, il se fit apiculteur. Il avait obtenu des tas de rendez-vous avec des tas de personnes. Il avait passé un bilan de compétences qui confirma son souhait et il avait trouvé une formation rémunérée qui lui apporta ce qu'il cherchait : son petit paradis à lui.

Je frappai à la porte des banques avec mon gars et mon père. Grosse expérience de vie.

La solidité de notre projet avait fini, un beau jour de l'hiver, par convaincre un responsable des crédits. Il avait eu confiance en nous : mon père et ses ruches, mon gars et ses lamas, moi et mes biquettes. On ne pouvait pas faire plus costaud !

Nous avons plié bagages et installé nos vies en Lozère. Peu à peu, la bergerie est devenue maison. Mon père a bâti son logis près de ses ruches. Mon gars élève ses lamas. Ils protègent mes biquettes, débroussaillent et cajolent le paysage. Dans notre bout de monde, ils sont les veilleurs de beau. Grâce à eux, les risques d'incendie ont considérablement diminué. Nous produisons une jolie laine mais aussi du lait, des fromages et un miel de genêts et de gentianes. Le potager est partagé par ceux qui veulent bien nous accompagner. Il

est vaste comme un pan de colline, juste lavé de temps en temps par la pluie, paillé par nos fourrages de fleurs, bêché par nos forces et nos courages.

Ici, quelque chose est simple, quelque chose est juste. C'est une certaine idée du travail pour maintenant et pour demain, pour que mon père et ses petits-enfants portent la fierté comme un chapeau du dimanche.

Et ce soir, j'entends hennir dans la vallée mais rien ne pleure. Pas même les abeilles.



## Mad\_Margx

*Esther VALENCIC*

Ce matin-là, il y a quelques gouttes d'eau en lévitation sur la vitre de la fenêtre, le ciel est gris et ton esprit encore embrumé par les restes de la nuit.

Un café dans une main, ton téléphone dans l'autre, machinalement, comme pour vérifier que le monde existe toujours quelque part, accessible du bout des doigts, tu ouvres l'application LinkedIn.

En effet, il est bien là, le monde, offert à travers ses milliers de vitrines individuelles. Chacun y dispose son petit étalage, épinglé sur le marché de la toile, ouvert 24 heures sur 24. Untel vient de prendre un nouveau poste passionnant, telle entreprise est toujours à la recherche d'une pépite, d'un couteau-suisse ou d'un mouton noir à 5 pattes, tel autre poste sa dernière réflexion *mindblowing* sur le sens du travail. Oui, tout y est, des petites et grandes annonces, des publications affublées d'emojis fusées inarrêtables vers de nouvelles expériences trépidantes, suivies de leur caravane de noms, en bleu dans le texte, que l'on crédite publiquement.

Là, parmi ce flot de bonnes nouvelles, l'une d'entre elles attire tout particulièrement ton attention. Elle vient de Margaux Mainard, une ancienne camarade de promo avec qui tu t'entendais bien, c'était presque une copine. Tu avais toujours perçu en elle une âme farouchement déterminée à devenir une personne importante. Puis, après la remise des diplômes, quelques cafés pris à de plus en plus longs mois d'intervalle et l'amenuisement des messages de bonne année échangés sur Facebook, le temps avait fait son œuvre inéluctable : vous vous étiez perdues de vue.

Mais ce matin, dans ce message public à tout son réseau LinkedIn, Margaux annonce la fin d'une aventure incroyable dont les photos *below* et tous les remerciements aux patronymes bleus ne sauraient suffisamment illustrer la gratitude qu'elle a eu à travailler, durant ces 3 années, dans *such an amazing company* ! En regardant les centaines

de réactions à ce post, plein d'emojis cœur et de mains qui applaudissent, tu sens une pointe d'amertume qui te conduit à ne pas ajouter un pouce de plus à une vitrine déjà trop bien plébiscitée. Alors, inévitablement, tu tournes ton regard à l'intérieur : c'est vrai que tu n'avais finalement rien publié quand tu avais quitté ton dernier poste. Tu t'étais dit qu'il fallait le faire, et puis tu avais dépriorisé cette tâche, estimant que c'était un non-événement qui n'intéresserait personne.

Mais, en voyant la publication de Margaux et sa réception grandiloquente, tu sais que tu aurais dû. Pour faire exister ces années écoulées en les rendant visibles. Monsieur Descartes, on ne peut plus en douter : aujourd'hui pour exister, il faut publier. *Je poste donc je suis.*

Puis, une pause.

Une inspiration.

Une expiration d'exaspération, à présent. Tu te dis que tu détestes les règles qu'il faut suivre pour réussir dans ce monde. Un monde qui ne se touche, de toute façon, que du bout des doigts et que tu ne parviendras jamais à saisir pleinement.

Tu reposes ton regard sur la vitre, une nouvelle goutte perle puis dégringole du haut de la poignée jusqu'en bas du cadre.

Tu fermes l'application, avales une gorgée de café, maintenant refroidie. Tu en as suffisamment vu pour aujourd'hui. Pas besoin de comparer davantage tes petits regrets aux grandes réussites des autres...

Puis, de façon automatique, depuis le même élan avec lequel tu as quitté LinkedIn, tu ouvres à nouveau l'application. Dans la loupe en haut, à côté du petit rond de ta photo de profil, tu tapes machinalement "Margaux Mai..." pas besoin d'aller plus loin, l'algorithme sait déjà à qui tu veux avoir accès.

Il est maintenant là, devant toi, étalé dans le moindre détail. Le brillant parcours de Margaux, résumé en blocs d'étapes aussi impressionnantes les unes que les autres. Le même Master que toi

mais obtenu, évidemment, *summa cum laude*. Elle a été immédiatement embauchée dans cette grande marque de luxe au poste de Communicante junior. Promue, 5 mois plus tard, *Chief Communication Officer*. Repérée ensuite par le Cabinet du Premier Ministre pour expliquer, avec tact et panache, les projets de réformes gouvernementales auprès de la jeunesse. Évidemment, elle sait parler à toutes les oreilles, Margaux.

Après deux ans à exercer son art aux plus hautes sphères de l'Etat, elle a rejoint la Fondation de cette entreprise américaine pour lever des fonds au service de grandes causes. Qui sait ce qui l'attend désormais ?

Margaux est une femme très intelligente, fiable, honnête, joviale et bougrement efficace. Tu ne lui arriveras jamais à la cheville et tu n'auras jamais une carrière aussi brillante que la sienne.

Mais, qui sait, peut-être que Margaux est triste comme les pierres dans sa vie privée. Une telle ascension sociale ne peut pas s'accompagner de la construction parallèle d'un bonheur sentimental et encore moins d'une vie de famille épanouie.

Alors, tu quittes brusquement LinkedIn pour ouvrir Instagram et rechercher dans la même petite loupe le profil de Margaux. Ici, elle porte le nom de Mad\_Margx, mais sa photo de profil ne ment pas : les cheveux relevés dans un chignon romantique, les yeux levés vers un ciel éblouissant, le visage à demi voilé par l'ombre de sa main. Sublime, c'est elle.

Tu remontes alors le fil de la vie de Mad\_Margx, son adorable chaton roux, lové dans le coin de son canapé en velours, ses amies tout sourire dans des piscines somptueuses, s'éclaboussant depuis un cygne rose en plastique, et buvant des martinis olive. Et puis un beau brun apparaît, tenant tendrement Margaux dans ses bras, sur la terrasse chaude d'une nuit d'été, puis, plus loin, sur le pont d'un bateau, huilé et en maillot de bain à côté de son corps parfait, à elle. Deux mannequins heureux qui prennent la pose pour immortaliser leur vie hors du commun.

La vie de Margaux Mainard est un rêve qui ne te sera jamais accessible. C'est aussi simple que ça.

Et maintenant que tu ne la fréquentes plus, tu n'as même pas le privilège de pouvoir la contempler de près.

Tu quittes Instagram.

Les gouttes de pluie se font de plus en plus rares à descendre le long de la vitre, comme si elles avaient déjà toutes parcouru l'écran humide du dehors.

Par curiosité, tu te demandes si tu as encore son numéro parmi tes contacts.

Margaux M.

Oui. Elle est bien là.

Dans un monde aussi incertain, on s'accroche comme on peut aux détails qui perdurent ; on se réjouirait presque d'être assigné au même numéro de téléphone toute sa vie. Alors oui, tu as toujours le contact de Margaux.

Tu te demandes s'il pleuvra à nouveau cette après-midi ou si le vent chassera les nuages. Tout est possible.

Et si tu lui écrivais un message ? Ce serait l'occasion de la féliciter après avoir vu son post sur LinkedIn, de lui dire que tu pensais justement à elle et que ça te ferait très plaisir de prendre de ses nouvelles, prochainement, autour d'un café. C'est vrai, ça fait un bail !

Mais ce type de SMS est tellement convenu, déjà scripté à la lettre, Margaux a dû en recevoir des dizaines comme celui-ci, cette semaine. Et si tu l'appelais plutôt directement ? Ça, c'est spontané ! Ça lui montrerait que tu es vraiment décidée à reprendre contact avec elle, que tu ne l'as pas oubliée.

A moins que ce ne soit étrange et malaisant. C'est vrai, ça fait un bail...

Sans consulter ton esprit, ton pouce appuie d'un coup sur le numéro et ta main porte le téléphone à ton oreille. Mais qu'est-ce que tu fous ?

C'est absurde, et très intrusif. Vite, raccrocher avant qu'elle ne te prenne pour une espèce de folle dégénérée, pauvre tarée complètement inadap... La voix raillée d'une femme âgée décroche. Allô. Elle ne croît pas te connaître. Vous êtes-vous déjà rencontrées ? Allô, allô. Est-ce que tu es une amie de Margaux ? Est-ce que tu appelles pour lui rendre visite à l'hôpital ? Elle ne t'entend plus. Tu es toujours là ? Allô, allô. Allô. Bon, c'est sûr que dans ces circonstances, on ne sait jamais trop quoi dire... C'est difficile de trouver les bons mots. Surtout dans le cas de Margaux, elle avait tout pour être heureuse.

## Rendez-vous dans dix ans

*Sabine CHOLET*

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans ?

Je l'étais pourtant. Consciencieuse. Appliquée. Car j'étais en route vers un avenir radieux. Je me le construisais.

Plus jeune, j'avais hésité sur la direction à prendre. Ayant dévoré des séries policières où les héros étaient des avocats, je rêvais de déclamer des plaidoiries. Puis j'avais renoncé : trop de responsabilités, trop d'enjeux. Je préférais le jeu. Jouer à l'avocate. Devenir actrice ou comédienne. Jouer dans une série judiciaire par exemple.

Mais mon lycée ne proposait pas d'option théâtre. Je m'étais donc rabattue sur l'option langues étrangères, ma deuxième passion. J'aimais ce que j'étudiais et je préparais mon baccalauréat avec enthousiasme.

En parallèle, j'avais rejoint une troupe de théâtre amateur, ce qui finissait de me combler.

Tout était donc possible. Le présent était parfait, il en irait donc naturellement de même pour mon avenir.

Alors, pourquoi est-ce que je me retrouve, dix ans plus tard, animatrice à temps partiel en ALAE (Accueil de Loisirs Associé à une Ecole, pour les non-initiés) ? C'est la question que mes éventuelles futures employeuses (initiées) me posent.

Elles sont deux à me faire face, deux trentenaires qui semblent encore plus stressées que moi.

- Je voulais devenir traductrice et cinq ans d'études ne me faisaient pas peur. Mais l'année de ma licence, un stage m'a ouvert les yeux : la majorité des traducteurs sont à leur compte. Je n'avais pas envie de continuer des études coûteuses pour n'avoir aucune sécurité à l'arrivée. Ajoutez à ça qu'il est de plus en plus question d'utiliser l'intelligence artificielle pour les traductions. J'ai eu l'impression de me diriger vers un métier en voie de disparition. Alors, j'ai arrêté mes études et j'ai trouvé un poste de secrétaire bilingue. Mais je

m'ennuyais. J'ai décidé de chercher un emploi qui me plairait vraiment. Pour payer mes études, j'avais travaillé l'été dans des centres de loisirs. J'avais aimé ça. Alors j'ai postulé il y a 2 ans sur un poste en ALAE maternel et j'ai été embauchée. Ça me correspond : le contact avec les enfants, le travail en équipe, monter des projets socioculturels... chaque jour est différent. »

Mes mains virevoltent. Mon visage reflète mon enthousiasme. Sincère. Détendue.

- Pourquoi voulez-vous quitter cet ALAE si vous y êtes bien ? » me demande la femme brune.

Je m'y attendais. Je redresse mon dos et pose mes mains. Je réponds :

- Parce qu'il est à quarante minutes de chez moi. Et à cause du travail en coupures, je pars à 7h et je rentre à 19h. Pourtant, au final, j'ai travaillé seulement six heures. Je préférerais travailler ici, à cinq kilomètres de mon domicile. Et l'idée de travailler pour une structure associative me plaît beaucoup.

- Vous êtes déjà investie dans une association... » remarque la femme blonde, l'œil sur mon CV.

- Oui, je suis au bureau d'une association de théâtre amateur. Nous proposons des ateliers pour adultes et pour enfants. Pendant les vacances scolaires, je co-anime des stages de théâtre pour enfants.»

Je souris à nouveau. Mes épaules se détendent.

- Je vois que vous avez des compétences particulières » ajoute-t-elle, les yeux toujours rivés sur le papier.

- Tout ce qui est expression théâtre et corporelle. Mais j'aime aussi leur faire fabriquer des jeux de société. »

- Pourquoi ne pas vous être dirigée vers le métier de professeur d'anglais par exemple ? Vous parlez anglais couramment, vous avez passé un an à Londres. Et vous avez dit que vous aimez les enfants. »

Je respire intérieurement et je réponds avec autodérision :

- Oui mais je ne suis pas sûre d'être à l'aise avec des adolescents... Je n'ai pas jamais été attirée par l'enseignement même si c'est un très beau métier. »

Je décide d'être sincère :

- Et puis, je ne cherche pas un statut social. Je n'ai pas non plus besoin d'un salaire important. Je veux juste me lever le matin en étant heureuse d'aller au travail. »

La femme blonde prend quelques notes. La femme brune me demande :

- Comment vous voyez-vous dans dix ans ? Quel est votre projet professionnel ? »

Un blanc. Je pose mes mains sur mes cuisses et j'essaie d'empêcher mes doigts de bouger. Elles veulent la preuve que je ne suis pas instable et je ne peux décemment pas leur répondre que c'est la vie qui est trop imprévisible. Je sais où j'étais il y a dix ans et je n'aurais pas dû être là aujourd'hui. Dans dix ans, je ne sais pas quel métier me fera rêver ni même quels métiers existeront. Le monde change tellement vite. Je sens que je m'affaïsse un peu. Alors j'improvise en levant le menton :

- Je me renseigne sur les métiers de directrice d'accueil de loisirs et de coordinatrice. »

J'arrête de leur parler de plaisir. Je change de stratégie, quitte à mentir. Je tente de les rassurer en leur décrivant un parcours classique. Sur l'échelle sociale, je serai la petite bête qui monte qui monte. Je suis prête pour la prochaine question. Je sais désormais quel rôle je dois jouer et je peux être une bonne comédienne.

- Vous avez 27 ans. Vous n'avez pas d'enfant. Envisagez-vous d'en avoir prochainement ? »

Je n'avais pas vu venir cette réplique. Je n'arrive plus à improviser.

- Vous comprenez, nous représentons une association de parents d'élèves. C'est la première fois que nous créons un ALAE, la première fois que nous embauchons. C'est stressant pour nous. Nous aimerions avoir une équipe qui reste au moins deux ans, même si ce sont des CDD de dix mois. »

Elle attend ma réponse. J'ai en face de moi deux mamans à peu près de mon âge. Deux mamans me demandent d'attendre avant d'être maman si je veux avoir le droit et l'honneur de m'occuper de leurs enfants à elles.

Elle ajoute gentiment :

- Votre profil est intéressant mais nous ne pouvons pas prendre le risque de vous remplacer dans six mois. »



Je n'ai finalement pas fait d'études de droit mais je sais que leur question est illégale. Elle est également ridicule : vont-elles me faire signer un papier ou vérifier ma prise de pilule ? Et elle est étonnamment culottée venant de deux mères.

Je pourrais leur répondre avec ironie que ma forte ambition professionnelle m'empêche d'avoir des enfants, que je veux consacrer la prochaine décennie à ce nouveau projet : passer un diplôme et un concours administratif de directrice d'ALAE.

Ou je pourrais leur rétorquer qu'elles n'ont qu'à embaucher des robots pour garder leur progéniture, que les robots ne tombent pas enceints, vive le progrès !

Mais plutôt que de leur asséner un cours de droit ou de leur jouer un de ces scénarios tragicomiques, plutôt que de m'énerver, je redeviens moi-même : je suis donc sincère et lâche.

Je leur réponds que je suis célibataire en ce moment et que donc ce n'est pas prévu.

C'est la vérité.

Et je veux ce poste. J'en ai assez de ce temps perdu pendant ces coupures de deux heures. Je préférerais rentrer chez moi pour me reposer ou prospecter pour des traductions ponctuelles en freelance.

Je tente mon plus beau sourire.

Elles se regardent, me sourient en retour et me remercient. De quoi ?

L'entretien se termine. Elles me serrent la main en promettant de m'appeler bientôt.

Et les jours passent. Puis les semaines. L'été entier.

La veille de la rentrée scolaire, le secrétaire de l'association m'appelle : la réponse est négative, aucune précision.

Le voilà mon projet pour les prochaines années : ne plus être lâche car ça ne sert à rien.

Heureusement, un mois plus tard, un poste se libère dans une ville voisine. Mon CV est retenu et je décroche un entretien d'embauche.

Ni la directrice de l'ALAE ni son adjoint ne me posent de question stupide. J'ai la réponse dès le lendemain : c'est oui.

Un mois plus tard, la directrice me félicite pour les compétences que j'ai rapidement acquises et pour mon enthousiasme, deux qualités très importantes selon elle. Si un jour, je décide réellement de devenir directrice, j'espère être aussi intelligente et bienveillante qu'elle : deux qualités très importantes selon moi.

Demain encore, j'irai au travail avec le sourire.

## Rêve de carrière

*Julie VALLOT*

La sonnette de ma porte d'entrée retentit, je jette un œil rapide par la fenêtre, c'est le facteur, il m'apporte une lettre recommandée. Je regarde l'adresse de l'expéditeur, c'est mon employeur. Le stress commence à monter, mon cerveau se met alors en marche rapide et refait le tour de mes journées de travail des dernières semaines. Qu'est-ce que j'ai pu faire de mal pour avoir une lettre recommandée ?

Une convocation à un entretien de milieu de carrière ! C'est bizarre, ça ne fait que 5 ans que je travaille pour cet employeur. Je ne sais pas trop en quoi cela consiste mais ça ne me paraît pas être négatif en tout cas.

C'est le jour J, je me présente au bureau de mon responsable :

- Bonjour Madame Delmois, veuillez-vous asseoir.

J'étais très impressionnée. Etaient présents mon responsable, la directrice des ressources humaines la responsable formation et le responsable prévention des risques professionnels.

Je pris place autour d'une petite table ronde, mon rythme cardiaque s'accélérait et le stress commençait à monter mais la configuration de cette réunion était plutôt rassurante, je n'avais pas la sensation d'être jugée dans un tribunal avec moi d'un côté de la table et les autres interlocuteurs de l'autre côté.

Mon responsable prit rapidement la parole.

- Madame Delmois, comment allez-vous ?

Ses mots étaient exprimés avec beaucoup de bienveillance et on pouvait sentir un réel intérêt de sa part.

- Ça va bien merci, un peu stressée par cet entretien.
- Vous n'avez pas lieu de stresser, tout va bien se passer. L'objectif de notre entretien d'aujourd'hui étant de faire un bilan sur votre carrière passée et surtout de pouvoir échanger sur votre avenir professionnel.

J'étais contente et surtout rassurée d'entendre ces mots, je sentais mes épaules se relâcher et mon rythme cardiaque revenir peu à peu à la normale. Mon responsable lança un regard furtif au responsable prévention pour lui signifier qu'il pouvait prendre la parole.

- Madame Delmois, cela fait maintenant 5 ans que vous travaillez chez nous mais vous avez occupé d'autres postes de ce type dans diverses sociétés depuis que vous avez l'âge de 20 ans, c'est bien ça ?
- Oui en effet, cela fait presque 24 ans que je fais ce métier.
- Vous êtes donc à peu près au milieu de votre carrière. Comment ça se passe aujourd'hui ? Rencontrez-vous des difficultés particulières dans l'exercice de vos missions au quotidien ?
- Euh...

Cette question me paraissait bizarre et je me sentais un peu mal à l'aise. Je doutais de la réponse que je devais apporter et ma réflexion intérieure provoqua un silence qui ne dura que quelques secondes mais qui me parut une éternité. De ce fait, le responsable prévention reprit la parole :

- N'ayez pas peur, il n'y a pas de piège. Il y a quelques mois, à la suite d'une restriction du port de charge émise par le médecin du travail, nous avons travaillé ensemble à l'amélioration de votre poste de travail et nous vous avons fourni un nouveau matériel qui vous permet de ne plus avoir de port de charge de plus de 5kg. Comment cela se passe depuis la mise en place de cet aménagement ?
- Ça va beaucoup mieux, j'ai moins de douleurs dans mon épaule. Si j'avais pu avoir cela il y a 20 ans, je pense que mon épaule ne serait pas autant abîmée.
- Nous sommes bien conscients que votre métier est pénible et vous expose à des facteurs de risques importants malgré les avancées

technologiques qui permettent de faciliter certaines missions.  
Comment envisagez-vous votre avenir professionnel ?

- J'espère pouvoir finir ma carrière dans votre société.

En entendant retentir mes paroles dans ma tête, je trouvais que ma réponse était un peu simplette et cela fit sourire l'assemblée.

- Nous l'espérons également Madame Delmois, c'est d'ailleurs pour cela que nous sommes tous réunis aujourd'hui. A votre arrivée dans notre entreprise, nous avons travaillé ensemble à l'analyse des risques de votre poste de travail et nous avons identifié certaines tâches pénibles pour lesquelles vous me disiez ne pas rencontrer de difficultés. Comment, cinq ans après, appréhendez-vous ces mêmes tâches et comment vous voyez vous dans dix ans face à ces mêmes tâches ?

- J'avoue que depuis quelques temps, certaines missions qui ne me posaient pas de problèmes commencent à devenir plus contraignantes, j'ai des douleurs qui parfois apparaissent en fin de journée, je mets plus de temps à faire certaines choses car j'ai besoin de me reprendre un peu, mais cela ne m'empêche pas d'effectuer mon travail correctement. Dans 10 ans, je ne sais pas. Je suppose que plus je vais vieillir et plus certaines tâches seront difficiles mais on ne peut pas savoir ce que l'avenir nous réserve.

- Vous avez bien raison et c'est pour cela que nous avons mis en place, au sein de notre entreprise, un dispositif d'accompagnement spécifique. Je vais laisser la parole à notre directrice des ressources humaines qui va vous expliquer en quoi cela consiste.

La DRH sortit une plaquette sur laquelle était noté « Dispositif d'accompagnement de fin de carrière », je me disais en moi-même, fin de carrière, fin de carrière, euh j'en suis qu'à la moitié... Elle me tendit le document et prit la parole :

- Face à un nombre croissant de licenciements pour inaptitude, l'entreprise a mis en place un dispositif d'accompagnement de fin de carrière pour les salariés qui exercent un métier pénible. L'objectif est de permettre au salarié d'envisager une reconversion professionnelle à son rythme et ainsi pouvoir s'orienter vers un métier moins contraignant ou en accord avec son état de santé afin de terminer sa carrière dans les meilleures conditions possibles.

Je sentais les traits de mon visage se durcir d'inquiétude, je me sentais un peu perdue face à tout cela et mon interlocutrice a dû s'en apercevoir puisqu'elle reprit rapidement :

- Dans un premier temps, nous vous proposons d'entamer une réflexion sur un nouveau projet professionnel. Soit vous avez déjà des idées, soit l'entreprise peut vous proposer de faire un bilan de compétence afin de faire émerger des pistes. Puis dans un second temps, lorsque ce projet est défini, nous élaborons un plan d'actions qui pourra intégrer des temps de mise en situation, des formations adaptées ou toute autre action vous permettant d'acquérir les compétences nécessaires à ce nouveau projet. Cet accompagnement est effectué sur du long terme et à votre rythme afin de vous permettre de concilier vos missions actuelles et votre reconversion sans générer de stress. Le but n'étant pas de vous pousser au burn-out.

L'avantage de ce dispositif c'est que le jour où votre poste actuel devient trop contraignant, vous avez les compétences nécessaires pour effectuer une reconversion professionnelle en douceur puisque vous l'aurez préparée en amont.

Bien sûr, ce dispositif n'est pas obligatoire, nous vous le présentons et vous êtes libre d'y adhérer ou non.

Je repartais donc de cet entretien avec une plaquette, une date de rendez-vous un mois plus tard et un choix à faire mais avec une grande sérénité, contente que mon employeur puisse s'inquiéter de mon déroulement de carrière, j'étais dans mes pensées avec de belles perspectives d'avenir professionnelles, le sourire aux lèvres quand soudain...

Le réveil qui sonne, j'ouvre les yeux difficilement, il faut que je me lève, que j'aille travailler, affronter ce monde du travail dans lequel on ne me voit pas, on ne me parle pas, on ne me dit pas bonjour, on ne demande pas de mes nouvelles, on ne remarque pas mon absence quand je suis malade. Je suis celle qui est invisible, qui n'est pas invitée aux événements de l'entreprise, qui fait partie des effectifs mais pas des équipes car je suis la femme de ménage, que

je travaille en dehors des heures d'ouverture de mon entreprise et qu'aucun de mes collègues ne m'a déjà vue. Alors ce doux rêve où l'on tenait compte de mes contraintes professionnelles et que l'on me proposait un accompagnement à la reconversion ne restera qu'un doux rêve... Prémonitoire, espérons-le..

## Symposia

*Carole DURLAUD*

Marc est chef d'entreprise. C'est un patron de PME comme il en existe des milliers en France. Il avait eu l'idée de créer cette entreprise alors qu'il était jeune ingénieur pour l'industrie au sein d'une ESN. Il se rappelait parfois avec émotion de cette époque baignée d'insouciance ; le marché du travail était florissant et il avait le bon profil. Il gagnait très bien sa vie malgré son jeune âge, mais il lui manquait quelque chose pour parfaire son épanouissement, quelque chose qui puisse donner du sens à ce qu'il faisait. Il faut dire que l'on sortait tout juste de la crise sanitaire du Covid-19, qui avait grandement rebattu les cartes, même s'il n'avait pas encore mesuré toute la portée de ces changements. Tout le monde à cette époque souhaitait se recentrer sur l'importance de son impact sur la société et sur les grands défis, environnementaux, technologiques et sociétaux à venir. Il créa donc son activité dans le domaine des micro-technologies, pensant, à juste titre, que ce serait un secteur d'avenir.

Durant plusieurs années, il a développé son affaire, avec une progression constante, augmentant ainsi son effectif d'année en année et formant des jeunes à ces technologies, qu'ils soient ouvriers ou ingénieurs. Il s'est entouré de managers compétents et très investis et il le leur rendait bien.

Mais 2023 avait aussi vu foisonner les technologies d'intelligence artificielle et les débats faisaient rage autour des avantages et des risques qu'elles pourraient apporter à l'Humanité. Pragmatique et visionnaire, Marc avait tout de suite compris que cela aurait un impact rapide sur le monde du travail et des entreprises, ainsi que sur la société, sans pouvoir en définir précisément les implications. Alors bien sûr, son responsable RH s'était vu rapidement déchargé des tâches de paie et d'administration du personnel et sa responsable administrative et financière de celles de comptabilité courante, mais ces changements s'effectuaient au bénéfice d'un recentrage sur le



cœur de métier et cela amenait une réelle plus-value au quotidien. Avec un service RH orienté sur le suivi de carrière et l'évolution des collaborateurs et un service financier axé sur la stratégie et le contrôle de gestion. Mais, il constata que la majeure partie des évolutions interviendrait plus tard.

- « Bip... biiip »

Marc appuya sur un bouton.

Il l'avait mieux appréhendé lorsque ChatGPT, l'ancêtre de Symposia, lui avait suggéré au bout de 3 ans de licencier 80% de ses effectifs pour pouvoir rester concurrentiel. Il s'y était tout d'abord refusé, mais, devant les pertes qui commençaient à s'accumuler, il avait réuni le comité de direction pour lui faire part de sa décision. Il s'était alors investi pour accompagner ses collaborateurs dans leur reconversion, notamment en formant les trois ingénieurs en informatique qui font fonctionner son entreprise aujourd'hui. Les autres salariés avaient retrouvé du travail dans les secteurs du service à la personne, que ce soit dans le domaine résidentiel, professionnel ou touristique. Il faut dire que, pour mettre en service et entretenir les assistants de vie gérés par IA, il avait été nécessaire de former un grand nombre de techniciens de maintenance, de même que pour les programmeurs.

Déchargé des tâches de paie, d'administration du personnel et de recrutement, il avait récupéré la fonction RH, et avait attribué le rôle de responsable de production à l'un des ingénieurs qui l'accompagnaient.

Cela avait permis à l'entreprise de continuer à progresser durant les quinze dernières années, mais aujourd'hui Marc se sentait plus soucieux qu'à l'accoutumée. Son entreprise était performante économiquement et environnementalement, il respectait les nouvelles normes imposées par les instances européennes, grâce à l'intégration automatique dans Symposia ; mais ce matin, l'outil lui avait fait parvenir une information inquiétante. Pour la première fois

en vingt ans, il avait cru à un bug de cette machine pourtant habituellement si pertinente. Symposia lui avait annoncé la fermeture de son entreprise à un horizon de cinq ans...

Sur le moment, il avait cru à une erreur dans les paramétrages de l'application, il les avait vérifiés et revérifiés lui-même durant des heures, mais il n'y avait aucune erreur. Un bref instant, il avait donc mis en doute la fiabilité de cet outil, même si celui-ci ne lui avait jamais fait défaut. Sorti de ce déni, il avait retourné le problème dans sa tête pour trouver une solution à laquelle la machine n'aurait pas pensé, mais il lui avait fallu se rendre à l'évidence, dans un avenir proche, il devrait mettre la clé sous la porte et cela l'emplissait d'une grande tristesse. Il était également en colère, car à quoi bon faire en sorte de l'aider à créer une activité florissante pour en prédire la mort quelques années plus tard...

Mais à ces considérations de sens, la machine était bien étrangère malheureusement et il s'en voulait de l'avoir quasiment personnifiée, la traitant comme un membre du comité de direction à part entière, l'aiguillant dans la stratégie à adopter sans faillir une seule journée. Cela le ramenait à sa quête de sens, ressentie durant ses jeunes années et il se trouvait bien impuissant face au constat d'échec devant lequel il se trouvait. Son rôle aujourd'hui se résumait donc à être un simple « presse-bouton », suivant les instructions d'une machine à la lettre ? Les seules relations humaines qu'il avait se résumaient à ses collaborateurs, sa famille et la gestionnaire de son « pod », qui elle aussi obéissait à Symposia pour gérer l'unité de vie à laquelle il appartenait, que ce soit pour l'approvisionnement en nourriture, eau ou services en tous genres.

Mais ce faisant, il se rendait compte, que finalement, sa vraie valeur ajoutée et celle de la gestionnaire était justement de combler ce besoin relationnel au quotidien. Car après tout, n'importe qui était capable d'être un bon « pousse-bouton », mais savoir écouter, douter, apprendre de ses erreurs, comprendre des décisions a priori irrationnelles, cela ne pouvait être réalisé correctement que par un être humain. Et au final, n'était-ce pas l'essentiel et la raison d'être

de toutes ces solutions technologiques ? Pouvoir, paradoxalement, remettre l'Humain au centre, et pouvoir profiter de la réelle valeur ajoutée de ces échanges ? Alors oui la fermeture prédite de son entreprise l'angoissait et il se demandait quelle utilité il pourrait avoir au sein de la société de demain, mais la perspective de pouvoir enfin investir un domaine depuis trop longtemps occulté lui procurait un sentiment d'apaisement.

Il se disait que finalement, depuis 2020, le monde était entré dans une ère de l'incertitude. Ce changement de paradigme avait tout d'abord effrayé, provoquant des remous au sein de la société dans son ensemble, que ce soit au niveau sanitaire, social, économique, écologique ou politique, mais elle avait su relever les défis qui se présentaient à elle, de manière extrêmement résiliente et naturelle, révélant son extraordinaire capacité d'adaptation. Les années qui avaient suivi avaient permis de tirer tous les bénéfices de ces évolutions et de créer une société plus efficiente. Cela ne s'était pas fait sans heurts, loin s'en faut, et beaucoup avaient été laissés sur le bord du chemin, surtout avec la fin de l'Etat social du modèle français. Il se souvenait de l'adage du début des années 2020 selon lequel « 80% des métiers de 2030 n'existent pas encore » et de la façon avec laquelle il avait provoqué l'incrédulité. Il se disait, avec le recul, que cela était encore loin de la réalité. Alors oui, il y avait bien des secteurs où l'être humain avait encore sa place, mais il avait le sentiment que la prise de conscience sur son rôle futur n'était pas totalement ancrée. En cela, il avait conscience que l'Humanité avait encore de nombreux défis à relever et il pensa qu'il pourrait mettre à profit ses compétences pour participer à ce nouveau projet de société.

- « Bip... biip »

Marc poussa le bouton et demanda à Symposia de lui générer un plan de restructuration de son entreprise.

## **Tout n'est pas perdu**

*Sandrine SLARD-BOUROUBA*

Deux ans et demi que je ne travaille plus. Autant dire une éternité ! Quand le corps dit STOP, on ne peut plus faire comme si de rien n'était, continuer à accumuler les tensions. Bon, rien de nouveau sous le soleil ! Repousser ses limites, prendre sur soi, ignorer certains signes, nous sommes nombreux dans le monde du travail à agir ainsi parce qu'on se dit qu'il le faut bien.

Quand la maladie apparaît, c'est toute la vie professionnelle qui est bouleversée et compromise. L'énergie disparaît progressivement, tel un arbre dont la sève ne circule plus, c'est l'assèchement qui se profile et la fragilité de l'ensemble du corps, la cassure pouvant survenir à tout instant. Quand le corps devient douleur, objet de traitements et que la maladie devient chronique, c'est l'avenir professionnel qui se rétrécit. En emploi ... pas facile ... interruptions, aménagements de poste, reclassement ? Hors emploi, sans indemnités journalières, sans allocations chômage, c'est la déroute.

Sans statut dans un monde de stratification, de catégorisation, où l'on existe par ce que l'on fait et non par ce que l'on est. Pas de place ... plus de place ... quelle place ?

Cela me fait penser à une situation sociale illustrée par Quino, dans sa bande dessinée *Mafalda*, où il est question de statut social. *Mafalda*, l'héroïne, fait partie de la classe moyenne argentine. En vacances, sur la plage<sup>1</sup>, son père au bord de l'eau contemple la mer. Un homme, à côté de lui, l'interpelle, il lui dit qu'il a l'impression de le connaître, mais ne se sait plus où il l'a rencontré. Son père répond qu'il exerce dans un cabinet d'assurance. Ce à quoi l'homme rétorque : « Il est évident que je vous ai confondu avec quelqu'un plus lié à ma profession. » Et il ajoute : En short, nous sommes tous égaux, n'est-ce-pas ? Son père poursuit : C'est bien vrai, vous êtes ?

---

<sup>1</sup> *Mafalda et ses amis*, Quino, Tome 8, Editions Glénat, page 15

L'homme répond : Médecin et à ce moment-là, une stèle s'élève, le docteur se situe au sommet, muni d'une couronne de laurier. Le père lève la tête pour le regarder. Cette scène très évocatrice des catégories sociales me renvoie à la situation présente. Je regarde les travailleurs s'agiter, exister tandis que j'erre dans une zone d'incertitudes et de questionnements.

La force de travail, ça respire la santé et non la maladie !  
La maladie n'empêche pas de travailler, précisent les médecins, certes, mais encore faut-il être suffisamment robuste pour se présenter en entretien. Ce n'est pas la maladie qui épuise mais les traitements qui, telles des bombes, dispersent leur toxicité à tout l'organisme et pas seulement aux cellules qu'il faut éradiquer. Bon, les forces reviendront ... mais en attendant le retour au travail s'avère difficile.

Le travail ... obligation, certes ... il faut bien vivre ... je ne suis pas rentière ... mais également plaisir, source de satisfaction, d'épanouissement. J'ai connu ce sentiment de ferveur où j'apprenais avec enthousiasme, réalisais mon travail avec gaîté, où j'avais plaisir à échanger avec mes collègues, à aider les personnes que je recevais. Au fil des années, des expériences, ce que je me plais à retenir est la rencontre avec quelques êtres exceptionnels, collègues ou usagers. Oui, je peux dire que j'ai rencontré des personnes singulières, attachantes, avec lesquelles j'ai évolué et partagé des moments forts. Des hommes et des femmes que je n'ai pas oubliés et auxquels je pense parfois avec nostalgie.

Des antipathiques, des malsains, des frustrés, « des petits-petits », j'en ai côtoyé bien entendu ... difficile de les éviter, ils sont partout et quand ils ont des fonctions d'encadrement, que de dégâts ! Mais ceux-là, je les balaie car ils ne sont pas intéressants, ils ne méritent pas qu'on leur accorde trop de temps. Viendra l'heure ... l'heure de vérité et là point de pitié.

Heureusement, il y a des êtres qui font du bien. Un regard, un sourire, quelques mots et tout à coup, le monde devient beau. Cela

semble assez naïf, mais dans le quotidien, dans le travail, c'est une bouffée d'air frais.

Cet état de grâce, si on peut dire, que j'ai pu ressentir au travail, en général, ne dure pas. J'ai pu le constater à travers toutes mes expériences professionnelles.

A un moment donné, il y a des freins qui viennent perturber cette euphorie et attaquer l'engouement : absence de reconnaissance, dégradation des conditions de travail, mesures « pseudo-bienveillantes » pour améliorer la Qualité de Vie au Travail, injonctions paradoxales, surcharge constante de travail ...

Les cadences infernales de l'usine se sont généralisées à tous les secteurs.

Le rythme du travail est remplacé par les temps de la maladie : opération, chimio, radiofréquence, chimio, radiothérapie, opération, chimio ... c'est long.

La valeur travail, je l'ai toujours eue. J'ai grandi dans un milieu socio-culturel où le travail avait une valeur forte. Je m'y suis accrochée longtemps mais aujourd'hui, le doute me taraude. Je déconstruis ce que j'ai appris. Le travail donne du sens à la vie mais quand le travail n'a plus de substance, parce qu'on lui a ôté tout ce qui nourrissait, difficile d'avancer. Je pars en quête d'une activité professionnelle qui saura insuffler du sens et m'apporter un nouvel élan. Je veux croire que c'est possible, peut-être n'existe-t-elle pas encore ou peut-être est-ce à moi de l'inventer, de la construire ? Et puis, quand on est à terre, on ne peut que se relever, mettre un pied devant l'autre et se déplacer. Et même si au redémarrage, la marche est maladroite, encore fragile, elle ne peut que s'améliorer par le mouvement, la répétition. C'est comme la compétence, elle s'acquiert par la pratique, la motivation et un souci d'amélioration permanent.

Le travail-épanouissement, nous sommes nombreux à le rechercher. Le confinement a bouleversé la façon de travailler, d'envisager sa vie professionnelle. Ce qui pouvait être autrefois acceptable et durable ne l'est plus, car on se dit qu'on n'a qu'une vie et qu'on ne veut pas la gâcher. En même temps, tout n'est pas réalisable. On ne peut pas être dans un plaisir permanent, mais il y a des rêves qui se réalisent, si tant est que l'on se donne les moyens d'y parvenir. Dix

ans comme psychologue du travail dans un organisme de bilans de compétences m'ont permis d'accompagner des personnes à un moment de leur parcours professionnel et les transitions qu'elles soient choisies ou imposées ont le mérite de prendre un temps de réflexion, d'analyse, d'exploration. Elles sont une source d'enseignement et un moteur à la réalisation de projets. Le changement n'est pas simple, car il implique la perte de ses repères, la sortie de sa zone de confort, il met dans une position d'instabilité où l'indécision est virulente, la peur présente : peur de faire un mauvais choix, de ne pas y arriver, de mettre en difficulté l'équilibre familial ... En même temps, le changement permet de stopper une souffrance devenue intolérable dans un environnement hostile et néfaste pour la santé psychique et physique, il favorise l'énergie et le déploiement de ressources qu'on ignorait peut-être. Quand on se dit qu'il y a encore des choses à construire : tout n'est pas perdu.

## Traineau, boulot, dodo

Béatrice VERGNAUX

### Préambule

*L'auteure de cette nouvelle n'est pas absolument certaine que cet écrit réponde en tout point à la demande d'anonymat ; pourtant, ce texte est bien lié à des conditions de travail qui demanderaient à être améliorées car le quidam les ignore trop souvent. C'est pourquoi se pose la question de la transition et l'auteure a souhaité apporter ici son éclairage au débat social. Pour respecter le règlement au maximum, l'auteure n'a pas nommé l'entreprise, pas plus que le nom de famille du principal intéressé. Toute ressemblance avec des personnages existant ou ayant existé serait pure coïncidence.*

Le père Noël vieillissant ayant un peu perdu l'esprit, commence à errer depuis la Laponie et le voilà non plus sur Terre mais devant le Paradis, erreur de mon GPS, se dit-il. Soit dit en passant, il déteste qu'on l'appelle le père Noël : « Je veux qu'on m'appelle par mon prénom, comme tout le monde et mon prénom, c'est Gaston »

Gaston repart donc le plus vite possible car il va devoir rattraper le temps perdu à cause de ce détour. Déjà, il s'énerve, reprogramme le GPS et quelques minutes plus tard :

- Je suis toujours sur Terre, n'est-ce pas ?

- Non, Grand-père, vous êtes sur Mercure mais ici, il fait si chaud que vous ne pourriez résister vingt secondes : vous ne pouvez poser le pied ici ni même stationner.

- Oh là, là ! Je n'arriverai jamais à temps. Pouvez-vous m'indiquer la direction de la Terre, s'il vous plaît ?

- Oui, monsieur, c'est simple, vous ne pouvez pas vous tromper : vous laissez l'école et la mairie sur votre gauche et vous prenez la première route sur main droite et c'est tout droit jusqu'à la bretelle d'autoroute.

Gaston remonte sur son traîneau tiré par des rennes eux-mêmes vieillissants. Voyons, qu'est-ce qu'il m'a dit... première à gauche et laisser l'école sur main droite ou non... je ne sais plus, c'est peut-être le contraire... Voilà. Étrange cette route... D'habitude, il y a de la neige partout et là, le moins qu'on puisse dire est que c'est un bel



hiver à moins que ce ne soit dû au réchauffement climatique. Allez Kouglouf, il ne faut pas traîner mon rennou, tu ralentis le rythme. Ah comme j'ai hâte d'en terminer avec cette fichue tournée ! Tiens un auto-stoppeur... Il doit connaître l'endroit alors je vais le prendre, parce que moi, je suis vraiment égaré. Nom d'un chien vert, vivement que tout ça s'arrête ! Où allez-vous, jeune homme ? Moi, je cherche à revenir sur Terre.

Le jeune homme sait que ce n'est pas la route vers la Terre mais la route vers Goulouk où il doit se rendre alors il ne détrompe pas Gaston. Chemin faisant, ils discutent et le vieil homme raconte : « Pas moyen de passer la main et moi je ne ferai pas comme mes parents qui m'ont obligé à reprendre l'affaire sous prétexte que c'est une charge qui échoit de père en fils, comme celle des bourreaux si je puis me permettre cette comparaison un peu légère. Si vous voyiez l'album de famille ! Mon fils ne veut pas être Père Noël et quand il nous a fait sa crise d'ado, il m'a dit : moi, je ne veux pas faire du social comme toi, l'altruisme, ça ne rapporte pas, je veux un métier lucratif, un truc dans le commerce. C'était un peu pour nous provoquer alors on lui a dit sa mère et moi : Fils, tu feras ce que tu voudras mais passe ton bac d'abord. Alors il a passé son bac puis des concours et maintenant, il a un job pénard à Amsterdam. En tout cas, à la fin de l'année, j'enlève ma plaque. Voyez-vous, jeune homme, la vie, c'est comme une boîte de chocolats, on ne sait jamais sur quoi on va tomber. Moi, je n'ai pas pu choisir, Père Noël, c'est le métier qui m'est tombé dessus dès le berceau ».

Le passager ne saisit pas très bien quelle entreprise possède ce vieux monsieur mais ne demande pas mieux que d'entretenir la conversation.

- Mais il y aura bien un remplaçant quand même ?

- Non pas, personne ne veut faire ce que je fais : jamais chez soi pour le réveillon, jamais pouvoir profiter des gosses ce soir-là, jouer avec eux parce que lorsque je rentre du boulot, ils en ont assez de jouer et moi, je suis trop fatigué. Et ce que je ne supporte plus, c'est ce chocolat chaud qu'on me prépare : ça me retarde mais si je ne le bois pas, cela me fait une mauvaise réputation, or pour le père Noël, l'essentiel est de soigner sa légende. Ils ne savent pas faire une tasse

de chocolat correctement avec du vrai cacao ; je préfère ceux qui me laissent du cognac qui réchauffe bien et qui ne pèse pas sur l'estomac. Les petits mots des gosses, je les jeterai encore, ils sont niais, ils disent tous la même chose. Et d'ailleurs, à partir de l'année prochaine, je renverrai leurs lettres avec la mention : N'habite pas à l'adresse indiquée. Sans compter que j'en ai assez de cette injustice qui consiste à donner beaucoup de jouets aux uns et très peu ou rien aux autres !

- Mais alors, si vous rendez votre tablier ou votre hotte plus justement, vous voudriez vous orienter dans quelle direction ?

- Je songe à une reconversion complète telle que la profession d'écrivain qui est plus tranquille quand on prend de l'âge et qui est praticable par tous les temps mais j'écrirais tout sauf des histoires qui mentionnent le père Noël et pourtant j'en ai beaucoup qui m'ont été racontées par mes parents et grands-parents. Les écrivains se la coulent douce et les lecteurs le savent bien puisqu'ils troquent de plus en plus la lecture contre le stylo ou l'ordinateur. Eh bien moi aussi, je travaillerai sans contrainte d'horaires, sans GPS, sans...

- Tout de même, vous avez un emploi du temps léger si je peux me permettre.

- Mais pas du tout, la Noël se prépare longtemps à l'avance : il faut être prévoyant, anticiper ce que les gosses voudront ; c'est un peu comme travailler dans l'import-export. D'ailleurs l'ARACT sait combien c'est un métier pénible alors ils essaient d'améliorer les conditions de travail. Sans parler de l'âge de la retraite qui va être reporté à 64 ans ! On voit bien que ce ne sont pas les décideurs qui font mon travail. Et puis il y a l'outil de travail : mes rennes n'en peuvent plus et mon traîneau aurait besoin d'être changé. Je le répare mais à moment donné, il faut du matériel plus moderne, plus fonctionnel.

- Mais alors que va devenir l'entreprise ?

- Je vends les locaux. Pour le reste, il faut avoir de l'expérience et les jeunes qui postulent pour prendre la place de mon fils, ne savent pas, ne veulent pas de dépassement d'horaires, ne pensent qu'aux congés payés mais ils arrivent sans même avoir fait un stage pratique ! Non, un jeune ferait des erreurs, se tromperait d'itinéraire et dans mon métier, ça ne pardonne pas.

- Tout de même, vous ne craignez pas l'effet papillon ? Plus de père Noël, cela aura des répercussions sur la vie socio-économique et peut-être même géopolitique autant que littéraire...

- Ça m'est égal, que d'autres s'en débrouillent, moi, j'en ai par-dessus la tête. Bon, nous voici aux abords de la Terre, ce n'est pas trop tôt.

- Euh... à vrai dire non, monsieur Gaston, nous sommes à l'entrée de Goultuk.

- Vous m'avez donc menti ? Que le diable vous emporte ! Et le diable arriva.

- Qui dois-je emmener ?

- Ce garçon qui m'a volontairement induit en erreur et par sa faute, les enfants n'auront pas leurs jouets en temps opportun. Et moi maintenant, comment je retrouve la route vers la Terre ? Tiens, je vais demander à cet habitant.

- Étranger, je te conseille de laisser ici tes rennes qui sont visiblement hors d'haleine et nous te prêtons des tigreouilles.

- C'est que... Si je ne pars pas avec mes rennes, je crois que cela peut s'assimiler à une faute professionnelle et puis, je suis habitué à voyager avec eux... mais je reconnais qu'ils ont l'air d'être harassés et alors si je les laisse recouvrer leurs forces, il n'y a pas faute. Bon alors je m'échappe vite.

Un moment plus tard :

Ça alors ! Je n'aurais jamais cru vivre ce moment... je cabriole, je vole sans arrêt mais ouh, là, là ! Les cadeaux brinquebalent aussi... Je les avais bien rangés mais là, ils vont être mélangés. Par St Urbain, déjà vingt-deux heures. Blink, blink... Que se passe-t-il, c'est la panne ? Je vais devoir atterrir en catastrophe, juste à l'entrée, près de cette maisonnette dans les bois, tiens-toi bien, Gaston, ça va tanguer ! Ça y est... mais comment je vais faire pour distribuer les jouets ? Ah, voici le propriétaire.

- Pardon, monsieur, je suis en panne, auriez-vous des rennes à me prêter ?

- Mais qu'avez-vous donc à faire qui urge autant ?

- Et bien mais ma tournée pour distribuer les jouets ; je suis le père Noël, ça ne se voit donc pas !

- Noël ? Mais... Dans moins de deux heures, ce sera le 1<sup>er</sup> mai !

## Un Noël de flic

Mireille GERBERT

Jérôme est un vieux flic grincheux et plein de rhumatismes. Il est grincheux parce qu'il est flic alors qu'il rêvait d'être pilote de ligne et puis aussi parce qu'il est vieux, près de la retraite et que, malgré tout son zèle, il n'est jamais monté en grade et qu'il va finir simple gardien, pas même sous-brigadier et enfin, il est plein de rhumatismes parce qu'il est vieux, flic et grincheux. Cela va faire bientôt trente ans qu'il arpente les rues de la petite ville, parsemant les pare-brises des voitures de papillons qui, au cours des années ont changé de couleur suivant la mode et les gouvernements. S'il pouvait les aligner les uns derrière les autres ces papillons formeraient un ruban tout autour de la terre et peut-être même plus !

Ce matin Jérôme grogne encore plus que d'habitude, il y a de quoi, quand on est à six mois de la retraite et plein de rhumatismes, ce n'est vraiment pas drôle de rester planté au bord du trottoir, un matin de décembre, dans la bise qui vous pique le nez.... Et tout cela par la faute d'une pauvre petite école de rien du tout dont personne ne parle ! Une toute petite école oubliée dans une toute petite rue, groupant tout au plus une cinquantaine de marmots ! Seulement voilà, la toute petite rue par un caprice de la Voirie qui effectue des travaux et a installé une déviation, la toute petite rue est devenue artère principale et les voitures y roulent si vite qu'elles n'ont pas le temps d'apercevoir le panneau triangulaire « *attention école* ». Les parents se sont affolés et Monsieur le Maire a demandé que la circulation soit assurée par un agent de la Force Publique aux heures d'entrées et de sorties scolaires.

Voilà pourquoi Jérôme grogne encore plus ce matin et bat la semelle au bord du trottoir.

Si encore les écoliers arrivaient tous en même temps, en deux ou trois fournées tout le troupeau aurait traversé ! Mais non, ils prennent un malin plaisir à arriver au compte-goutte ! Jérôme attend qu'un groupe se forme au bord du trottoir, alors il se plante au milieu de la chaussée, arrête les voitures et les bras en croix comme un bon Génie tutélaire fait traverser son petit monde.

Mais parfois les enfants sont longs à se rassembler et quand Jérôme tarde trop à arrêter la circulation il y a des regards inquiets en direction du porche de l'école, les mamans pincent les lèvres avec des hochements de tête significatifs, et souvent Jérôme est obligé d'arrêter les voitures pour deux ou trois marmots, et cela, quatre fois par jour.

Ce matin a été pire que les autres. Douze fois, Jérôme a compté, il a été obligé de battre des bras dans la bise glaciale. D'après ses calculs tout le monde doit être passé maintenant, d'autant plus qu'il est ... (le vieux flic grincheux remonte péniblement la manche de son blouson et consulte la belle montre connectée que sa femme lui a offerte pour son anniversaire) ... D'autant qu'il est huit heures quarante.

Avec un soupir de bien-être, fort de son sentiment du devoir accompli, Jérôme remonte son col, il va enfin réintégrer la tiédeur du Commissariat... Et soudain, son œil s'arrondit : là-bas sur la rive opposée, il a bien vu, il y a un retardataire ! Un petit bonhomme tout seul, fagoté dans un gros manteau marron serré autour du cou par une longue écharpe ce qui lui donne l'allure d'un bouchon de champagne, sous le bonnet de laine rouge une petite frimousse presque aussi rouge implore de loin le bon Génie tutélaire.

Grognant et pestant plus que jamais Jérôme s'élance une nouvelle fois au milieu de la chaussée et étend les bras avec une telle vigueur que les voitures s'arrêtent dans un crissement de pneus frisant la catastrophe ! Les conducteurs roulent des yeux furieux derrière leur pare-brise et maudissent tout bas ce vieux flic grincheux qui les a stoppés net dans leur élan et tout cela n'est pas fait pour arranger l'humeur de notre malheureux agent de la Force Publique !

Le bouchon de champagne a sauté sur la chaussée, il est déjà à la hauteur de Jérôme et c'est là que la chose s'est produite... La petite frimousse s'est levée vers le vieux flic grincheux et celui-ci a pu apercevoir sous une frange de cheveux blonds comme une poignée de paille, deux yeux bleus pétillants de lumière qui lui souriaient tandis qu'une petite voix claire lançait deux mots, deux mots magiques inconnus du vieux flic jusqu'à ce jour : « Merci m'sieur ! »

De saisissement Jérôme a laissé tomber ses deux bras et les voitures ont démarré si rapidement qu'elles l'ont fait tourner sur lui-même comme une grosse toupie !

Le vieux flic a repris le chemin du Commissariat, mais il ne sentait plus ses rhumatismes ni la bise de Décembre, dans les vitrines des magasins les guirlandes et les clochettes chantaient Noël et depuis ce jour il n'a plus jamais grogné.

## Un recrutement ordinaire

*Armelle GILLOT-AUBERT*

D'ici la fin de l'année, Corinne P., Responsable administrative et comptable depuis trente-trois ans chez Verjenoux & Fils, allait exercer son « droit de retraite », comme elle disait. Elle avait connu toutes les évolutions de Verjenoux & Fils, les rachats de concurrents, les hauts et les bas, selon le rythme chaotique du développement, autant lié aux crises économiques diverses qu'à l'humeur des patrons, père puis fils. Tout était devenu de plus en plus complexe, elle s'était adaptée : intégration des nouveautés induites par la croissance et la diversification technique, évolutions informatiques, définition et mise en place des 'process', contrôle interne et ... tout le reste ! A ce jour, il fallait aussi jongler avec les filiales basées au Maroc et en Irlande et utiliser toute mesure permettant d'optimiser la fiscalité (et de préserver les dividendes). Très autonome et assez souvent peu soutenue par le Directeur Financier, Corinne se débrouillait pour tout gérer, petits ou grands sujets.

- Il faut lancer le recrutement ASAP, avait dit le Président ! Ce n'est pas une fois que Corinne sera out qu'il faudra se réveiller ... Dead line : fin juin pour intégrer le challengé dans la team et le coacher as well as possible. Remember : Corinne n'est sans doute plus au top, ses méthodes sont parfois has been mais, by the way, c'est elle qui connaît le plus de choses !

Ainsi s'était adressé François V., le "big boss", à Amélie L., la Responsable des Ressources Humaines. Fils du créateur de Verjenoux & Fils, entreprise bien implantée sur le territoire auvergnat, il croyait utile, pour moderniser l'image de la société et lui conférer un caractère international, de s'exprimer en un 'Franglais' douteux et ridicule.

Le recrutement avait été lancé fin janvier, ce qui laissait de la marge et permettait d'envisager un tuilage de plusieurs mois avec Corinne.

Seulement voilà : les postulants ne s'étaient pas bousculés au portillon. Une fois mises de côté toutes les candidatures décalées qui n'avaient rien à voir avec la choucroute (ou la potée auvergnate), la liste était courte. On avait écarté de suite un informaticien basé à Tunis, un Ecossais spécialiste du droit européen, une théologienne visiblement experte ... dans son domaine. C'était peut-être l'annonce qui n'était pas assez claire pour exercer un pouvoir attractif suffisant. La présentation de la société, devenue pompeuse une fois amendée par le Président, affichait une ambition de croissance difficilement crédible. La construction du descriptif, alambiquée, voulait promouvoir une organisation agile mais se révélait en réalité complètement illisible. La nécessité de parler anglais (pas du tout indispensable car Corinne n'avait eu l'occasion de le pratiquer qu'à deux reprises en trente ans) avait probablement dû aussi en rebuter plus d'un. Et puis il y avait l'implantation géographique : une zone industrielle poussée au milieu de nulle part et desservie par les corbeaux et encore, quand ils ne faisaient pas grève ! L'obligation de disposer d'un véhicule personnel (car là-bas le co-voiturage ne fonctionnait pas) dissuadait certaines bonnes volontés.

Finalement, quatre candidats avaient été auditionnés, deux éliminés au premier tour et deux scrutés à deux reprises. Le Président voulait que tous les top managers, en l'occurrence la 'HR manager', le 'Financial Director', le 'Operations manager' (soit le responsable d'exploitation) donnent leur avis. Corinne faisait également partie du jury, *of course* !

Triste époque, pensait Corinne ... Uniquement des entretiens en visio ! Pas facile d'échanger dans ces conditions, de sentir la personnalité des candidats. Et puis certains apparaissent vraiment coincés, mal à l'aise ; ce n'est pas évident non plus pour eux de se mettre en valeur. Bon, c'est vrai, comme dit notre Président, je suis sans doute 'has been' et inadaptée au monde du travail d'aujourd'hui !



- Well, commença François V., j'ai organisé ce meeting pour que l'on se décide today. Quels sont vos feelings par rapport aux candidats de la short list ?

- Julien S., dit Stéphane B., le responsable d'exploitation, me paraît un candidat solide. Il a une expérience de sept ans dans un environnement technologique proche du nôtre semble-t-il.

Cela peut l'aider à comprendre certaines subtilités de notre métier. Après, en ce qui concerne les techniques comptables et financières, je n'ai pas la prétention d'avoir un jugement pertinent.

- Il n'a que trente-deux ans et je le trouve un peu trop sûr de lui, objecta Corinne. Il ne se rend pas compte de la complexité des sujets. Même s'il est sorti d'une grande Ecole de Commerce il n'y a pas si longtemps, il ne pourra pas tout résoudre d'un coup de baguette magique. Il n'a pas l'air d'avoir eu l'habitude de mettre les mains dans le cambouis. Et il a beaucoup d'ambition : à mon avis, il risque assez vite de déchanter et partira de chez nous à la première occasion.

- Ce serait dommage, exprima Laurent M., le Directeur Financier. Il semble avoir des compétences en informatique très intéressantes et je le verrais bien à plus long terme piloter le renouvellement de notre système d'information pour toute la Direction Financière. Je pense qu'il a du potentiel.

- Je suis aussi de cet avis, c'est un High Pot, opina François.

- Dans l'immédiat, rappela Amélie, il s'agit de remplacer Corinne et de pouvoir rapidement traiter tous les dossiers dont elle a la charge. Je me demande si la candidate plus âgée, Antoinette LR, compte tenu de son expérience, ne serait pas plus adaptée au poste qui présente de multiples facettes.

- Je suis d'accord avec Amélie, appuya Corinne. Je la crois plus apte à sauter du coq à l'âne pour gérer les priorités et je pense qu'elle est prête à s'investir davantage dans le travail que Julien S.. Il m'a l'air un peu dilettante sur les bords. Ce qui me dérange - cela peut paraître idiot mais pour moi c'est important - c'est que l'on n'a pas vu à quoi elle ressemble.

- C'est vrai, remarqua Stéphane B., sa caméra était en panne à chaque entretien, dommage !

- Yes, renchérit François V., sa caméra était out of order, pour des deux conf calls. But nous n'allons pas nous arrêter à ces détails. Ce sont les skills qui nous intéressent ...

La discussion dura encore un peu. Le pour et le contre bien posés, les deux candidats obtinrent chacun deux avis favorables. Julien S. était le candidat du modernisme et du progrès, Antoinette LR la candidate du changement dans la continuité.

Le big boss, position oblige, trancha. Ce fut au bénéfice d'Antoinette LR, certainement plus expérimentée et peut-être plus rigoureuse.

Le contrat envoyé à Antoinette revint signé rapidement.

Cependant, le jour prévu de son arrivée dans l'entreprise, nul ne se présenta à l'accueil.

A 8 heures 30, Amélie reçut un message sur Internet, avec un contenu déroutant : Antoinette confirmait qu'elle était tout à fait opérationnelle et ravie d'intégrer Verjenoux & Fils. Il suffisait de 'cliquer sur le lien ci-dessous' pour démarrer la collaboration. Le message était signé « Antoinette Le Robot ».

## Une journée ordinaire

*Maryse ALAYRAC*

Six heures quinze, je suis en route pour ma journée de travail. Je sais que la boulangerie du rond-point est ouverte malgré le confinement. Eh oui ! Commerce de première nécessité donc ouvert. Je m'y arrête pour acheter un croissant. En me levant si tôt je n'ai ni l'envie ni le temps d'avaler un petit déjeuner qui me permettrait de tenir jusqu'à la pause méridienne si tant est que je puisse prendre cette pause. Alors le croissant du matin accompagné d'un café est le bienvenu.

En sortant de la boulangerie, alors que je viens juste de redémarrer je dois m'arrêter pour un contrôle sanitaire. Mais où ai-je mis ce laissez-passer, si précieux en période de confinement ? Après un petit moment de panique, je me souviens que je l'ai glissé dans le pare-soleil. J'attrape ce fameux sésame et je le tends au gendarme qui me contrôle. Sur ce document est inscrit le mot magique, celui qui en ces temps de pandémie m'ouvre toutes les portes, me dégage tous les chemins : profession infirmière. Et là je sais que si le gendarme contrôleur pouvait me précéder gyrophare allumé pour me tracer la route, il le ferait. Mais n'exagérons pas ! Il se contente d'un chaleureux « bon courage » avant de me laisser repartir. Je dois quand même reconnaître que cette reconnaissance subite, dans une période si difficile, est un moment jubilatoire.

Six heures trente, je viens d'arriver dans l'établissement pour adultes handicapés où je travaille. Je suis la seule infirmière pour les 55 personnes qui y résident. A partir de l'instant où je pose mes affaires et où j'enfile ma blouse, je sais que toutes mes actions sont minutées et que je ne dois pas perdre de temps si je veux arriver à tout faire. En cette période de pandémie, au travail déjà bien fourni du quotidien vient se rajouter la peur d'un cluster qui aurait des conséquences fatales pour nos résidents à la santé déjà très fragile. Heureusement les risques sont minces car personne, à part les salariés, ne peut pénétrer dans les lieux. Mais la tension est bien

présente et s'est manifestée récemment par la ruée des salariés sur les masques mis à leur disposition depuis peu.

D'abord lire le cahier de liaison dans lequel ma collègue de la soirée précédente et les deux salariées de nuit ont noté les informations importantes pour la continuité des soins. Que vais-je y découvrir ? Aujourd'hui rien que de banal. Il n'y a pas de rhume, pas de toux, pas de gorge qui fait mal. Depuis le début de la pandémie ces éléments sont devenus le point phare de notre surveillance sanitaire, presque à en devenir une obsession. Dernièrement Eric, un de nos résidents, déjà très fragile, a été hospitalisé pour une suspicion de COVID parce qu'il toussait. Un mouvement de panique a été évité de peu grâce à l'autorité de la directrice qui a exigé que l'on attende les résultats des tests avant d'enclencher le rouleau compresseur de la procédure sanitaire idoine. Les tests sont revenus négatifs. Ouf ! Mais Eric, étant dans l'incapacité de donner son « consentement éclairé » qu'on a d'ailleurs bien oublié de lui demander, a eu droit à l'isolement et à deux vérifications supplémentaires, pour conclure qu'il n'avait qu'une simple bronchite.

Après la lecture je commence ma journée. Je vais « débrancher » la petite Aurélie. Celle-ci a quand même vingt-six ans. Mais pour tous les salariés c'est « la petite Aurélie ». Elle est arrivée il y a 6 ans à la suite du décès de sa mère qui s'était toujours occupée d'elle. Nous avons accueilli Aurélie mais aussi la douleur du papa. Au début nous avons beaucoup parlé avec Papa qui débattait sa souffrance à chacune de ses visites. Et nous avons oublié qu'Aurélie, parce qu'elle n'a pas accès au langage, parce qu'elle est totalement dépendante de nous pour les soins du quotidien, pouvait également souffrir de la mort de sa mère. Elle nous l'a rappelé à sa façon en tombant gravement malade. Depuis nous essayons de l'écouter en l'inscrivant dans notre esprit, en portant sur elle un regard d'altérité et d'humanité. Maintenant c'est l'heure de débrancher la sonde gastrique qui lui permet d'être nourrie car Aurélie ne sait ni déglutir et ni avaler ni eau ni aliment. Elle est encore endormie, je lui parle doucement lui dis bonjour en lui retirant ce tuyau qu'elle a gardé toute la nuit. Elle me sourit et je ressens une bouffée de tendresse en recevant ce sourire.

Il est déjà sept heures trente. Le regard rivé sur la pendule j'entame la vérification des 55 piluliers. Avec la préparation des gouttes, ça va me prendre près d'une heure à condition qu'il n'y ait pas d'erreur. J'attends avec impatience l'arrivée de Samira l'aide-soignante rattachée à l'infirmierie et qui doit m'aider à distribuer les traitements. Mais si elle a des accompagnements médicaux à prendre en charge, je vais devoir assumer seule la distribution sur les six pavillons. Je sais que je peux déléguer cette tâche. Mes collègues qui accompagnent les résidents sur le quotidien n'y sont pas opposés. Mais cela dépend beaucoup de l'ambiance du moment qui tient à peu de chose, souvent à une surcharge momentanée de travail qui rend les salariés d'un pavillon rétifs à donner un coup de main. Moi aussi, des fois, j'ai envie de tout envoyer au diable, surtout quand en plus de la vérification des piluliers, je dois répondre au téléphone tant que personne n'est arrivé dans les bureaux. Je peste en me disant que ce n'est pas mon rôle mais je le fais quand même.

Quand Samira arrive à 8h30 je suis soulagée d'apprendre que ce matin elle va pouvoir m'aider car la distribution des traitements n'est pas une mince affaire. Nous voilà parties, chacune avec son chariot à médicaments, pour notre marathon du matin à travers les coursives extérieures qui relient les six pavillons de l'établissement. Ces chariots sont adaptés aux grands couloirs bien lisses des hôpitaux modernes mais pas à des cheminements dont le dallage est devenu aléatoire au fil des ans. Nous épuisons notre énergie à pousser ceux-ci et à passer en force les seuils de porte, ce qui nous abîme insidieusement et quotidiennement les épaules et les reins. Quand nous avons suggéré l'achat de chariots à assistance électrique, histoire de limiter l'effort physique et le risque, à plus ou moins long terme, de lésions irréversibles, le responsable des achats nous a répondu, en ricanant, que nous pouvions en déposer le brevet. Drôle de manière de prendre soin de salariés qui doivent prendre soin des résidents. Pouvons-nous être efficaces si nous souffrons ? Pouvons-nous écouter si nous-même ne sommes pas entendus ?

Neuf heures trente, retour à l'infirmierie, échanges avec Samira sur les informations recueillies durant la distribution. Puis c'est le temps de l'administratif, activité oh combien chronophage mais incontournable. Il me faut enregistrer sur Intranet, tous les traitements donnés et tous les soins effectués. Cela engage, tout comme la préparation et la vérification des piluliers, ma responsabilité. Je le sais alors je m'y attelle consciencieusement. J'accueille en même temps tous ceux qui viendront soit pour un bobo, en vraie spécialiste en « bobologie » que je suis devenue, soit tout simplement pour parler. Commence alors le défilé de la matinée. Je m'y suis habituée car dans ce travail il faut vite apprendre à être polytâche. Mais quand surgit l'urgence, c'est le stress qui s'installe, la peur de ne pas arriver à tout faire à temps. Dans ce cas-là c'est la pause-déjeuner qui saute.

Treize heures. Je suis satisfaite car tout est fait, les deux distributions de traitements du matin et de midi, les pansements et soins de corps, l'enregistrement de toutes les opérations. Je n'ai plus qu'à attendre ma collègue pour un temps de transmission avant la réunion d'équipe. J'ai même un quart d'heure pour avaler mon repas. Dans une heure quinze j'aurai fini ma journée, épuisée. Mais ce travail me plait et rien que pour le sourire de « la petite Aurélie » je ne céderais ma place à personne.

## Unfinished business

*Pascale DENANCE*

J'ai tout perdu : Lucie, ma thèse et même mon emploi de serveur à mi-temps, qui me dépannait - en attendant... Cela faisait plusieurs années que ce « en attendant » rythmait mon existence, que les cercles mouvants de ma recherche traquaient en vain une circonférence et un centre élusifs. Ma vie en pièces détachées, je plonge dans un brouillard chaque jour plus dense. Mon médecin m'incite à entreprendre une démarche, à l'aide d'une formule dont la répétition semble le ravir : « Les antidépresseurs n'ont jamais résolu les problèmes de personne... »

- Mais il n'y a que les fous qui font une thérapie ! C'est ce que me dit mon père...

À bout d'arguments - mais surtout à bout de forces ! -, je consulte le thérapeute recommandé (« Allez voir Arnaud Meskin, il est très bien ! »), à qui je jette tout en vrac : ma rupture amoureuse, mon master de maths, mon ras-le-bol des petits boulots pour financer mes études, la thèse au long cours que je viens de laisser tomber, la sempiternelle réprobation de mon père, et surtout, surtout, l'absence totale de profession en vue :

- Plus rien ne fait sens. J'ai un grand mur devant moi en guise de carrière.

- Lacan parle de « pas-de-sens » : le « pas » est à entendre, non comme négation, mais comme une possibilité d'enclencher autre chose, comme un pas de vis.

Je le regarde fixement, incrédule, avant de revenir à mes préoccupations :

- Depuis que je suis tout petit, on me trouve bizarre. Je faisais des équations pour le plaisir. Mon père... Heu, il est banquier. La seule chose qui compte à ses yeux, c'est l'argent. Il a toujours été très critique à mon égard...

- Un souvenir en particulier ?

Des mots, des images tourbillonnent. Je tente d'en faire un récit cohérent :

- Je suis en retard – comme tous les matins. Je contemple, désespéré, le long chemin qu’il me reste à parcourir avant d’atteindre le collègue en haut de la colline. Comme j’aimerais qu’un grand oiseau blanc me transporte jusque-là !

- ...

- À cet instant, une petite camionnette blanche s’était arrêtée à mon niveau, puis m’avait déposé, triomphant, haletant de la course que je n’avais pas eu à courir pour une fois, devant l’entrée principale – juste au moment de la sonnerie. Ma vision s’était réalisée ! Sarcasme de mon père lorsque je lui ai raconté mon aventure : « Tu te crois malin parce que tu étudies en cours le poème de Baudelaire ? »

- Et ?

Comment ça, « Et ? » ? Il n’a rien compris, lui non plus ? Je continue les séances, peu convaincu de leur efficacité.

Quelques semaines d’errance plus tard, j’arrive dans son cabinet avec une grande nouvelle :

- Je l’ai trouvé, votre pas de vis !

- ?

- Vous savez, Violette, ma petite voisine, à qui je donne des cours particuliers... Jeudi dernier, comme je lui rappelais en vain qu’on ne peut pas ignorer les parenthèses, j’ai eu soudain l’idée de lui dire que ce sont comme des portes de protection à l’intérieur des expressions arithmétiques ; et la voilà qui explose d’un coup : « Les portes, ça sert à rien ! Moi, mon frère, il entre et sort de ma chambre comme il veut, sans même frapper ! » Et puis elle était partie en trombe. Figurez-vous qu’aujourd’hui, elle a effectué les suites d’opérations correctement, en tenant compte des parenthèses !

Arnaud Meskin hausse un sourcil, mais ne dit toujours rien.

- Cet épisode avec Violette m’a rappelé le plaisir que j’éprouvais à inventer des trucs pour expliquer les exercices de maths aux copains. Mais, jusqu’ici, l’option enseignement était inenvisageable : mon père m’a toujours dit que prof, c’est très bien pour une femme – les vacances, les mercredis pour s’occuper des enfants – mais que pour un homme, ça ne gagne pas assez...

- ...

- Je vais passer l’agrégation.



Cela semble le réveiller :

- C'est prématuré. Vous souffrez de ce que les spécialistes de Gestalt nomment *unfinished business* : vous avez un travail inachevé à terminer.

La séance d'après, je lui explique que ma décision est prise : je vais passer l'agrégation... et arrêter la thérapie. Il proteste :

- Il est beaucoup trop tôt. Vous avez encore bien des interrogations en suspens. Cette nouvelle lubie ne résoudra rien – c'est pour vous comme l'albatros salvateur qui règlera soi-disant tous vos problèmes...

La rigidité du port de tête, le regard suffisant, la nuance sarcastique de la voix : c'est soudain un autre que lui qui est assis là, derrière ce bureau... Un déclic ! Je ne laisserai plus jamais personne me dicter ma conduite. Je vais enfin commencer à vivre. Je lui signe son dernier chèque avec jubilation.

Pendant un an, je me consacre entièrement à ma préparation de concours, tout en donnant quelques cours particuliers pour payer mon loyer. Je m'entraîne sans relâche aux deux épreuves écrites de composition en 6 heures et puis à celles d'oral, chronomètre à l'appui. Le jour J, je consulte les résultats sur le site internet du ministère : en 5<sup>ème</sup> position, je lis un nom que je ne reconnais pas tout de suite.

Mon père ironise en apprenant mon succès :

- Tu ne vas pas tenir longtemps. Les horaires, la routine, l'indiscipline des élèves... Je ne te donne pas six mois. Et tu n'as toujours pas passé le permis de conduire ?

Ma mère ne dit rien.

Je marche de long en large, à l'arrêt de bus. Ce premier cours, que je redoutais tant, s'est extrêmement bien passé. D'autres suivent, la magie continue... Je me sens vivant, je suis à ma place.

Une journée de stage : les discussions m'évoquent ce que mon père dit toujours (« Le travail, cela ne peut pas, et d'ailleurs, ne doit pas, être amusant : la preuve, cela vient de *tripalium*, un instrument de

torture du moyen-âge»). Une jeune femme brune aux cheveux frisés, qui enseigne dans le même lycée que moi, prend la parole :  
– De fait, l’origine étymologique du mot « travail » est loin de faire l’unanimité : de multiples hypothèses sont avancées, par différents linguistes... *traveil*, en ancien français, du latin *trabs*, « poutre », est une des pistes envisagées...

Quoi ? Un mythe de plus qui vole en éclats ! Lorsqu’à la fin de la session, celle qui vient de s’exprimer avec tant de conviction propose un groupe de recherche interdisciplinaire, je la rejoins sans hésitation.

Nous sommes quatre à nous retrouver au café le plus proche. Les présentations sont rapides :

- Ghislaine, anglais.
- Mathilde, lettres classiques.
- Marc, histoire.

Je bafouille :

- Alex. Mon père aurait préféré Alexandre... Heu, mathématiques...

Ghislaine m’adresse un sourire amusé avant de poursuivre :

- Voici mon idée de départ : réfléchir ensemble à notre pratique, explorer nos motivations pour enseigner, nos sources d’inspiration... Ma prof d’anglais en 5ème nous faisait réciter des poésies, chanter des gospels, c’était le fun !

- Moi, j’ai eu une prof de latin géniale en 2nde, enchaîne Mathilde.

Je me lance :

- J’ai eu plusieurs années de suite un prof de maths passionné par sa matière, qui nous entraînait à sa suite dans un univers mystérieux, sur la piste du nombre d’or, des fractals, des symboles algébriques...

-Il y a aussi des exemples à ne pas suivre, dit Marc : comme cette prof de physique, raide dans sa blouse blanche, à l’expression figée, qu’on soupçonnait d’être un robot. Avec le recul, je me dis qu’en fait, c’était le cas !

Le groupe éclate de rire.

- On a eu la même, visiblement, s’esclaffe Ghislaine.

- Nos échanges pourraient être aussi l'occasion d'explorer les liens entre transmission du savoir et recherche universitaire, ajoute Marc. J'ai un projet de thèse...

- Je sens la mienne renaître de ses cendres, comme le phénix, souffle Mathilde.

Moi, je vois en pensée des cercles se reformer...

Au moment de se quitter, Ghislaine propose un co-voiturage. Je suggère un rendez-vous le lendemain matin à neuf heures, place d'Italie, sans trop y croire.

Elle hoche la tête :

- Parfait. J'arriverai par le boulevard Vincent-Auriol. Tu me repèreras facilement : ma voiture a connu des jours meilleurs, mais elle roule encore très bien - c'est une petite camionnette blanche...

## Vague à l'âme

*Cyrille DIVRY*

### 1<sup>er</sup> prix du concours 2020

Théo est là, sur sa chaise depuis au moins cinq minutes. Quelqu'un est venu le chercher un peu avant dix heures. Les autres l'ont regardé partir et puis ils ont continué à s'affairer devant leur tapis roulant. Théo n'a pas aimé ça. Qu'est-ce qu'ils lui veulent ? Pascal, le chef d'équipe du centre de tri, s'assoit maintenant à côté de lui.

« Bon, Théo, tu peux me dire ce qui se passe ? »

Il reste silencieux, car Théo c'est quelqu'un qui ne parle pas beaucoup. Il est assis sur la chaise, bien en face de la table, le dos droit et les mains sur ses cuisses, les bras à angle droit par rapport à son corps, ses pieds et ses jambes bien parallèles. Son bonnet en laine rouge est vissé sur sa tête. Ses grands yeux verts regardent Pascal. Il se ferme. Il n'a rien fait de mal. Pourquoi est-ce que les gens s'énervent tous, comme ça, tout d'un coup ? Et même Pascal ? Et qui fait le travail sur la ligne trois pendant ce temps ? Il a vu tous les gros sacs jaunes arriver toute à l'heure.

« Oh, Théo ! Tu m'entends là, non ? » Pascal perd son sang-froid. « Y'a Olivier qui te voit prendre des trucs tout le temps et les mettre dans ton sac à dos. Tu joues à quoi là ? »

De quoi il se mêle Olivier ? Théo ne joue pas, il n'a pas le temps de jouer, non, il trie et il construit. Théo est l'un des meilleurs agents du centre. Il a une rapidité d'action phénoménale mais seulement dans son domaine, le plastique.

« Je sais que tu sais de quoi je parle, Théo. Mais répond-moi maintenant... ou j'appelle ton référent. »

Théo n'aime pas que l'on appelle son référent. C'est lui qui lui a trouvé la place. Il s'appelle David. Ça fait dix ans maintenant qu'il travaille au centre.

« Pourquoi, tu ne me dis rien, bon dieu, oh, Théo ? » Pascal hausse le ton et Théo n'aime pas ça. « Pourquoi tu gardes le silence, hein ? ».

Le silence, ça, Théo aime bien. C'est à la pause qu'il y a le silence. Les machines stoppent. Les hommes s'arrêtent. Les tapis roulants n'amènent plus rien. Les boîtes, les bouteilles et les papiers restent là, inutiles dans leur immobilité et les employés mangent. Théo, lui, pendant ce temps, crée.

« Alors, Théo, qu'est-ce que tu fais de tout ce que tu prends ? Tu mets ça où, nom de Dieu ? »

Pascal s'énerve et ça fait deux fois qu'il parle de Dieu et ça, ce n'est pas bon du tout, Théo le sait. Il sait aussi que certaines fois, Dieu, s'il existe quelque part, doit sûrement se mettre en colère et punir les hommes. Ça doit être ça. Il a vu des documentaires au centre de jour et cela l'a impressionné. Il a vu les vagues à Fukushima qui détruisent tout sur leur passage et celles des surfeurs, à l'intérieur desquelles les plus téméraires se lanceront, corps et âme. Et pourquoi les hommes détruisent le milieu même dans lequel ils aiment s'amuser ?

« Écoute Théo, on sait aussi que t'as pris des trucs à la réserve, de la colle forte et puis des bobines de fil. Mais bon sang, tu fais quoi avec tout ça ? »

Ah, ça, Théo est un expert pour ce qui est de fixer le plastique. Car c'est le plastique qui a sa préférence depuis qu'il a vu l'émission sur Arte.

*Polyéthylène Téréphtalate (PET), Polyéthylène haute densité ou High Density Polyethylene (HDPE), Polychlorure de vinyle (PVC), Polyéthylène basse densité ou Low Density Polyethylene (LDPE), Polypropylène (PP), Polystyrène (PS)...*

« Écoute Théo, je sais aussi, que le midi, tu vas quelque part pour manger tranquille avec ton repas que tu mets dans une boîte. Et on

te fiche la paix, non ? Bon, je voulais pas t'embêter au début mais, là, j'ai besoin de savoir, tu comprends ? »

Théo ne mange pas beaucoup, ou plutôt de façon efficace, car il a autre chose à faire. Il est végétarien depuis qu'il a vu ce qui se passait dans les abattoirs, à la télé. La cantine fait le nécessaire maintenant. On fait quand-même beaucoup d'efforts pour lui. Ceci dit, il le rend bien car son rendement sur la ligne est impressionnant. Il va peu aux toilettes, ne fume pas et ne parle à personne, donc il gagne du temps. « Tu sais ce qu'on va faire ? Tu ne vas rien me dire mais, par contre, tu me montres ce que tu fais et où tu vas et ça restera entre nous, d'accord ? »

Sans rien dire Théo lui fait le geste de le suivre. Ils vont derrière le réfectoire. Il rentre dans les toilettes et, là, choisit la cabine la plus à gauche, ouvre la porte, rentre, laisse passer Pascal et ferme derrière eux. Ensuite, il sort son couteau suisse multi-lame et dévisse un grand panneau sur le mur du fond. Théo pose alors la plaque sur le côté et rentre dans l'espace noir qui se trouve maintenant devant eux. Il rentre à son tour dans l'ouverture béante.

Le noir est total. Mentalement, Pascal essaie de se repérer. Au début, cette partie du bâtiment était un endroit de stockage des balles de matériaux compressés mais, finalement, un hangar plus proche des lignes a été construit assez rapidement, avec un quai de chargement et elle a été depuis délaissée.

La lumière se fait, brutale, les néons s'éclairent un à un. Théo est là, la main sur l'interrupteur, il regarde Pascal qui a relevé la tête, et qui cligne des yeux. Puis ceux-ci s'écarquillent devant ce qu'il découvre. « Oh, putain ! Si j'm'attendais à ça... ! » Pascal recule dans le fond du hangar pour prendre toute la mesure de ce qu'il voit. Et Théo sait que maintenant il peut parler, que Pascal va l'écouter sans se fâcher. « C'est la vague... », dit Théo.

« Oui, la grande vague de Kanagawa... » Pascal l'a coupé sans se rendre compte mais ce n'est pas grave car Théo a vu qu'il a compris et que ça lui fait quelque chose.

« C'est de Hokusai... je l'ai vu dans un documentaire, y'a longtemps de ça. J'aime bien. »

« Oui, c'est une belle œuvre...mais... la tienne est... impressionnante ! »

« J'ai eu du mal à avoir certaines...teintes... y'en a des rares... comme les bouteilles de jus de fruit de luxe. » Théo semble être dans son élément. Pascal n'en revient pas. Il est très ému.

« C'est splendide, Théo ! »

Ses yeux n'en finissent pas d'appréhender l'œuvre gigantesque. Celle-ci est adossée à la paroi de tôles mais sans fond apparent. Pascal s'approche pour regarder l'envers du décor. Théo fixe tous les morceaux de plastiques sur un maillage très fin de fil de nylon. Pour atteindre les hauteurs, Théo utilise une tour sur roulette probablement oubliée, là, dans l'entrepôt.

« Ça n'a pas été toujours facile, surtout au début, je ne savais pas vraiment comment m'y prendre, je voulais coller les bouts sur le mur de tôles même, mais ça ne tenait pas vraiment. Alors j'ai eu l'idée du maillage, comme on dit, comme un écran de sérigraphie. On a fait un atelier une fois avec le centre de jour. »

Théo n'a jamais tant parlé. Pascal l'écoute en se perdant dans l'écume bouillonnante de plastique, dans les remous aux nuances de bleu et de vert créés par la juxtaposition de goulots de bouteille.

« Les meilleurs plastiques pour l'écume viennent des produits ménager. Les plus toxiques sont les bouteilles les plus blanches, j'ai regardé derrière sur les étiquettes. »

Pascal voit tout, les détails comme la globalité. Il voit là au creux de l'immense vague, les hommes regroupés sur les pirogues, résignés et vaincus, attendant un miracle, le visage anxieux, guettant la masse

d'eau qui inexorablement va s'abattre sur eux, et qui réduira à néant leur travail, leur habitation, leur famille et leur vie.

Pascal réfléchit maintenant. Et alors, il s'emballe, il pense à l'art qui émeut, à l'art qui bouleverse et qui fait bouger les gens. Pendant ce temps, redevenu silencieux, Théo est monté sur la tour et accroche une dernière tache bleue sous le haut de la vague. Un point final.

« Théo, maintenant qu'elle est finie, ça t'embêterait qu'on la montre aux autres ? »

« Non, c'est fini, je veux bien... en fait. » Théo réfléchit. « Mais à une condition... Que je puisse aller sur la ligne quatre maintenant. »

Pascal hoche la tête. La ligne quatre, c'est celle du papier. Ça va être chaud pour Théo mais il n'y a pas de raison de lui dire non. Et le papier, y en a aussi une sacrée quantité !



## **Un matin pas comme les autres**

*Françoise MAISONNEUVE*

**1<sup>er</sup> prix du concours 2021**

Phileas est un passeur obsédé. Il n'est ni un repris de justice ni un trafiquant. Phileas a réalisé son rêve d'enfant et vit heureux entouré... de livres. Il est un obsédé textuel, un passeur de textes, comme il se définit lui-même. Phileas s'est acheté la librairie de ses rêves au décès de ses parents. Il a échangé le vaste appartement bourgeois parisien pour une librairie de province au stock précieux de livres anciens et rares, de bondieuseries et de souvenirs pour touristes illettrés.

PHIL'ICI, c'est ainsi qu'il a baptisé sa boutique, est un repère d'amis, un foyer de débats, un lieu infini de rencontres. Phileas est arrivé ici il y a bien longtemps et restera phil'iciste, là.

Personnage démodé depuis sa naissance, délaissé par des parents obsédés à gravir les échelons de la hiérarchie sociale, l'enfant Phileas jouait au libraire comme les petites filles jouent à la maman ou à la maîtresse d'école avec leurs poupées. Phileas trouva refuge comme apprenti libraire à Troyes. Il s'imaginait à Troie menant la guerre avec Achille ou se disait avec Giraudoux que la guerre de Troie n'aurait pas lieu. La librairie ressemblait à cette ville endormie sur son passé. Pourtant, se disait Phileas, ce n'aurait pas été bien compliqué de réveiller cette belle aux livres dormants. L'apprenti libraire devint l'associé du libraire puis Le Libraire. Et depuis près de trente ans, il aimait chaque matin ouvrir le rideau désormais à commande électrique de la librairie.

Phileas vît que quelqu'un patientait devant la devanture. Curieux ou client ? Phileas salua d'un bonjour claironnant, ce qui ne fit pas même tourner la tête de l'observateur de la vitrine. Phileas trouva cette attitude curieuse. Il avait coutume de rencontrer tant d'espèces bizarres qu'il avait construit son propre système de classement des visiteurs et clients. Il se trompait rarement ou de peu. Il mettait en pratique ce vieil adage que lui avait enseigné son maître d'apprentissage : « Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es ».

Mais là, ce trentenaire coincé dans son costume étriqué, son vieux cartable de cuir usé à la main, son air pénétré et distant, ne lui disait rien qui vaille. Phileas, cinéphile aussi, eut l'impression de « déjà-vu ». Il pensa tout de suite à un contrôleur du fisc. De ce côté, il ne risquait rien, et c'était le cadet de ses soucis, le centre de gestion savait gérer. Phileas sortit les présentoirs de cartes postales et rentra, suivi de l'inconnu.

- Bonjour Monsieur, je suis Didier Lorieau, inspecteur pour la maison d'édition Michelire.

Il sortit une carte professionnelle, comme un policier arrivant sur la scène de crime, se dit Phileas.

- Je viens faire un audit qualité de votre librairie afin de vous référencer, du moins je l'espère pour vous, dans notre guide très prisé des lecteurs, continua-t-il en sortant une liasse de documents de son petit cartable.

- Maintenant, vous voulez ...

- Oui monsieur, nous allons faire le tour de la librairie et je vous pose des questions. Nous pourrions interrompre chaque fois qu'un client se présentera. C'est parti ?

- Mais je n'ai pas demandé à être dans le Michelire.

- Nous auditons toutes les librairies, c'est également une demande du ministère de la Culture, sous-direction de la lecture, pour une étude comparée à l'échelle de l'OCDE. Je peux vous montrer la lettre de mission signée du...

- Inutile, ne cherchez pas. Combien de temps devrais-je vous consacrer ? Vous auriez pu me prévenir, ce matin je suis seul, ce ne sera pas facile d'être disponible et j'attends une livraison.

- La procédure recommande de ne pas prévenir, l'accueil et la disponibilité font partie des points à évaluer.

Phileas poussa un profond soupir et fit contre mauvaise fortune bon cœur, il pourrait peut-être conseiller un excellent livre à cet homme étriqué d'allure. Didier Lorieau s'installa à la table de consultation des magazines et attaqua la fiche n°1, stylo en main.

- Il s'agit de répondre à 10 questions sur vos orientations et pratiques.

- C'est une intrusion dans ma vie sexuelle, je refuse.

- Non, monsieur, je parle de vos activités professionnelles. Dîtes-moi en premier quel est l'objet de votre activité.

- Je pratique le commerce des livres, mais prenez commerce au sens premier, échange d'idées surtout. Je développe le sens critique.

- Définissez votre politique.

- Je suis apolitique et je n'adhère à aucun parti, comme Platon, je pense que chacun détient une part de la vérité.

- Je parlais de stratégie et d'objectifs affichés, cohérents et mesurables.

- Je n'ai pas fait l'armée, je suis déserteur comme chante Boris Vian. Je veux rendre heureux, donner de l'espoir grâce à la lecture. Quand un lecteur revient et me fait part de son plaisir ou critique le livre qu'il a précédemment acheté, je suis heureux de converser avec lui.

- En termes financiers, cela se traduit comment ?

- Je veux pouvoir continuer mon activité et en vivre.
- Votre CA ?
- Je suis à la Société Générale, pas au Crédit Agricole.
- Je voulais dire chiffre d'affaires, mais passons.

L'homme étriqué devenait de plus en plus petit et n'avait encore rien noté sur ses fiches. Il tournait et retournait son stylo, clic, clac, clic, clac, déconcerté. Il se reprit.

- Nous allons grouper les fiches 4 et 5. Décrivez-moi vos processus et décrivez vos activités. Expliquez vos choix d'organisation et de classement.

- Mes lecteurs doivent trouver leur chemin vers le bonheur de lire. Chacun a son chemin, poursuit Phileas, c'est pourquoi vous trouvez, de manière réduite mais illustrée, la tour comme la librairie de Montaigne, un cloître, c'est un lieu propice pour le lecteur-marcheur, une salle de classe, le coin jeunesse avec la fusée de Tintin, un hall de gare, un piano-bar, une agence de voyages, des ateliers, calligraphie, BD, photo et cinéma, et autres selon le moment, et aussi une e-librairie car il faut vivre avec son époque. Ce n'est pas Babel, car ici personne n'est étranger mais tout le monde, oui, tout le monde est bienvenu. Je suis un passeur d'histoires et d'Histoire. PHIL'ICI est une fabrique de rêves et de liberté.

Ce n'est pas peu dire, c'est un fouillis, un labyrinthe, pensa Didier Lorieau sans manifester le moindre sentiment.

- Quel est votre principe de classement ?
- La géographie des fraternités.
- Euh, j'ai vu une cafetière, est-ce aussi pour votre usage personnel ? Sur quels crédits avez-vous financé ces projets ? Comment déclarez-vous les produits ?

- C'est mon ancienne cafetière et j'offre le café ou le thé. Vous êtes contre la convivialité à Micheline ?

- Qui est responsable et de quoi ?

- Il y a Annie qui fait le ménage et l'accueil des animateurs et participants aux ateliers, Bastien qui répare tout, vérifie les commandes, assure les livraisons et aide Annie, ma femme, et moi pour faire tourner la boutique selon notre cœur.

- Comment contrôlez-vous chacun ? Montrez-moi une lettre de mission et un rapport d'entretien professionnel.

- Chacun sait ce qu'il a à faire, nous faisons un point journalier autour d'un café et cela nous va très bien.

- Comment mesurez-vous ...

- 348 m<sup>2</sup> sur deux niveaux, et le jardin intérieur de 34 m<sup>2</sup>.

- Vous diriez que votre système est efficace ?

- Ce n'est pas propre, accueillant ? Pas de vol dans la caisse. La confiance règne. Elle ne vous plaît pas ma librairie ?

- Comment procédez-vous pour améliorer sans cesse ?

- Le flair, cher monsieur ! Et le plaisir... Le livre, ce n'est pas comme une paire de chaussettes que l'on pourrait vendre à un cul de jatte qui, en plus, vous dirait merci. Il ne faut pas tromper le lecteur, il faut cheminer avec lui.

Didier Lorieau n'avait toujours rien noté. Comment pourrait-il faire son rapport ? Il sortit en murmurant un « au revoir, bonne journée et merci ». Phileas reprit le fil de ses jours.

L'année suivante, il reçut dans une grosse enveloppe le guide Micheline accompagné d'une carte de visite de Didier Lorieau où seul était noté le mot « MERCI ». Page 4, il était question de PHIL'ICI, la librairie où il fait bon lire.

## La 123

Olivier PION

### 1<sup>er</sup> prix du concours 2022

« *Elle ne tourne pas la 123 ?* »

Le sourcil froncé, la lippe amollie, Michel marmonne entre ses dents.

Sur le coup, il ne sait pas s'il est plus surpris qu'agacé. Son index glisse sous sa casquette pour grattouiller son cuir chevelu pendant qu'il cherche alentour, sinon une réponse à sa question, au moins un soutien. À force de pivoter sa tête d'un côté sur l'autre, il finit par accrocher un regard.

- Pourquoi elle ne tourne pas ? répète-t-il.

L'interpellé hausse les épaules avant de se remettre à sa tâche.

Michel réprime un juron et, d'un pas vif, s'approche de la 123.

- Elle ne tourne pas ta machine ?

Adossée contre le capot, Louise se roule une cigarette.

- Elle est en panne ? insiste Michel.

Louise ne répond pas plus qu'elle ne lève les yeux.

- Ce n'est pas la pause, dis donc.

Insensible à la sévérité du ton, Louise poursuit sa besogne sous l'œil sombre de Michel.

Lorsqu'elle a terminé, lorsqu'elle a passé sa langue sur le papier gommé et attrapé du bout des ongles les brins de tabac qui dépassent, elle pose la cigarette au sol et, posément, se met à en rouler une autre.

- Tu te fous de moi ? s'emporte Michel.

Des têtes se dressent. Les coups d'œil fusent, furtifs, inquiets parfois. Les plus téméraires s'attardent un peu.

- Tu vas voir ! bougonne le contremaître avant de tourner les talons pour remonter l'allée centrale.

- Et toi, crie-t-il en passant près de la 124, elle ne tourne pas non plus ta bécane ?

Écartant les bras en signe d'impuissance, l'opérateur désigne le chariot sur lequel lui sont apportées les pièces à façonner : il est vide. Michel grimpe les escaliers quatre à quatre jusqu'à la porte d'un bureau vitré contre laquelle il frappe nerveusement.

- Entrez !

La voix est forte, le timbre sec.

- Excusez-moi monsieur Poirot, mais il y a un souci à la 123.

Le superviseur d'exploitation reste stoïque.

- La conductrice, continue Michel, elle ne travaille plus.

Poirot fixe Michel qui se dandine.

- Elle ne travaille plus ? dit-il enfin.

- Non, monsieur. Elle a arrêté sa machine.

- Elle a arrêté sa machine ?

- Oui, monsieur. Elle roule des cigarettes.

- Elle roule des cigarettes ?

L'échange pourrait continuer un petit moment sur le même mode. L'irruption soudaine d'un homme en complet gris vient y mettre un brusque terme.

- Quel est le problème dans l'atelier ?

Poirot se lève précipitamment.

- La 123 est arrêtée, Monsieur le directeur.

Monsieur le directeur demande si la machine est en panne et, sans attendre la réponse de Poirot, lui conseille de faire le nécessaire. Un conseil proche d'un ordre qui ressemble presque à une menace.

L'assimilé cadre de niveau 3 bredouille quelques mots incompréhensibles et sort, toisant au passage le contremaître qui lui emboîte le pas.

Autour de la 123, des ouvriers désœuvrés ont formé une petite troupe curieuse d'où monte un brouhaha encore timide. Louise, quant à elle, n'a pas bougé d'un pouce.

- Qu'est-ce qu'elle a votre machine ? grogne Poirot.

Louise en est à sa quinzième cigarette. Elle en roule sans s'arrêter. À la chaîne. Ensuite, elle les aligne, les unes à côté des autres.

L'explication que Poirot attend ne vient pas.

- Vous savez combien on perd là ? aboie-t-il.

Manifestement, Louise, l'ignore. Ou s'en moque. En tout cas, elle ne répond pas.

La figure de Poirot est excessivement rouge quand il la tourne vers Michel.

- Qu'est-ce que vous attendez pour la remplacer ?

La remplacer pourquoi pas, mais par qui ?

- À quoi tu joues ? marmonne Michel.

Quand Louise entreprend de rouler sa vingtième cigarette, il ne sait plus quoi dire, ni quoi faire. Il sent le souffle de Poirot sur sa nuque et tout ce qu'il voudrait, à présent, c'est aller prendre l'air.

Heureusement, Monsieur le directeur entre en scène.

Il sonde les ouvriers, dévisage le contremaître, fusille le superviseur d'exploitation.

- Vous pouvez m'expliquer ? demande-t-il à Louise.

Louise, évidemment, ne répond pas.

- C'est une grève ?

Face au silence obstiné, il se tourne vers Poirot, vers Michel, vers les autres, mais personne ne dit quoi que ce soit, puisque personne ne sait.

- Écoutez mademoiselle, chuchote le directeur à l'oreille de Louise, si c'est une augmentation que vous voulez, on peut s'arranger. Mais pour l'instant, il faut remettre votre machine en route. D'accord ?

Louise ne répond pas. Le directeur l'épie un temps, espérant certainement une réaction, quelle qu'elle soit. Mais non. Rien. Seulement le roulement méthodique du bourrelet de tabac.

Alors il explose : « *Je vais vous sortir à coups de pompes dans le cul, moi !* »

Comme on s'écarte pour le laisser passer, Dany en profite pour s'avancer à son tour.

- Tu sais Louise, ce que tu fais c'est bien, mais ils vont te casser.

Louise tire une feuille de papier pour rouler sa trentième cigarette.

- Et puis surtout, continue le représentant syndical, si tu veux faire un coup, faut venir nous voir. Tu comprends ?

Louise ne répond pas. Dany cherche, sans conviction, une aide dans la foule où il préfère finalement retourner se perdre.

Toutes les machines sont désormais à l'arrêt, tous les employés groupés autour de la 123 et tous les yeux fixés sur les doigts de Louise. Le soleil passe par les fenêtres entrebâillées.



Lorsque le service d'ordre débarque, la quarante-sixième cigarette est en cours. Les vigiles commencent par élargir le cercle, au cas où. Après quoi leur chef s'approche.

- Écoute, tu vas gentiment quitter les lieux.

Louise ne répond pas.

- Tu veux jouer à ça ?!

D'une pichenette, il fait voler la cigarette et recule d'un pas, prêt à parer la riposte.

Louise tire une autre feuille de papier. Le responsable du service d'ordre esquisse un geste qui s'interrompt de lui-même avant que sa main ne retombe le long de son corps.

- Allez, dit-il à ses hommes, virez-la-moi !

Les agents se sont plus ou moins mêlés à leurs collègues. Pas tellement par solidarité. Juste pour observer les mouvements de Louise. Pas un ne réagit. Le chef s'apprête à vociférer mais, quand il entrouvre ses lèvres sèches, aucun son ne sort. Seul s'entend le crissement du tabac qui roule entre les pouces et les index. Comme le chant d'une cigale que tout le monde écoute avec attention.

Un mois plus tard, la 123 n'est toujours pas en marche.

À sa gauche, des centaines de cigarettes roulées forment un tas d'un mètre de haut.

Louise est allongée dans l'herbe. Un nuage en forme de mouton, lentement, traverse le ciel à la suite d'un autre, sans forme particulière. En forme de nuage.

Plus loin, des ouvriers font griller des saucisses pendant que leurs enfants jouent au ballon entre les camions. D'autres sont partis en vacances, ont visité la Normandie, en famille, l'Italie, le Pérou. À Dakar, l'un d'eux a croisé Jocelyn Poirot.

Plus loin encore, assis sur la terrasse de son pavillon, Dany essaie de terminer un puzzle reproduisant un tableau fameux d'Eugène Delacroix découpé en 1500 pièces dont 1452 restent à poser.

Près d'un étang, celui que l'on persiste à appeler Monsieur le directeur, moins par ironie que par habitude, tente, mollement, d'attraper des grenouilles avec un bout de chiffon rouge attaché au brin de ficelle qu'il a trouvé par hasard sur le chemin.

Michel aborde Louise, les mains dans les poches.

- Dis donc, dit-il, le bateau que je retape à la maison, il a une pièce cassée.

Louise prend le morceau de métal que Michel lui tend, l'examine quelques secondes, se lève, entre dans l'atelier. Michel la suit en lui parlant de la couleur de la coque, et de Suzanne qui préférerait un bleu turquoise mais, lui, il aime bien le vert olive, en même temps, vert et bleu, pourquoi pas ?

Louise pose la pièce dans un panier à côté de la 123.

- Je te ferai ça demain, dit-elle, nous avons une commande d'inox embouti à passer.

Michel la remercie, lui promet qu'elle sera la première à faire un tour de bateau, dès qu'il sera capable de naviguer. Louise répond qu'en attendant elle va essayer d'apprendre à nager.

Michel attrape une cigarette au sommet de la pyramide.

- Tu ne fumes toujours pas ? dit-il en rangeant son briquet.

Louise retourne s'étendre.

Le temps passe.

Au loin s'en vont les nuages.

Pour la première fois, l'appel aux auteurs comportait un thème, « **les transitions** », inspiré de celui de la Semaine pour la qualité de vie et des conditions de travail.

Si, pour l'Anact, ce thème recouvre aussi bien le tournant numérique que la transition écologique, de nombreux nouvellistes ont saisi cette occasion pour décrire un travail envahi par l'intelligence artificielle. Une IA hyper adaptable mais dépourvue d'affect qui, sous couvert de faciliter le travail humain, en vient à le prescrire. Ce qui transparait dans certaines nouvelles, c'est avant tout la peur d'être dépossédé de la maîtrise de son travail, aliéné. Autant de projections de soi dans un travail qui vient mais dont on ne connaît pas encore les formes concrètes. Une version post-moderne des *Temps modernes*, en somme.

Comme chaque année, la diversité des nouvelles nous donne à voir un travail épanouissant ou harassant, un travail que l'on habite et où l'on cohabite avec des collègues, des chefs, des poissons rouges et parfois des fantômes.

Pour la 18<sup>ème</sup> année et avec un plaisir toujours renouvelé, nous sommes heureux et fiers de vous permettre de découvrir, au travers des 31 nouvelles de ce recueil, la variété et l'originalité des approches sur les questions du travail d'une part, et d'autre part la diversité littéraire que nous offrent les auteurs de ces écrits sur le travail.

**Claire MARCHAND-TONEL**

*Directrice de l'Aract Occitanie*

*Déléguée régionale de l'Anact*